BOUMENDJEL M'A DIT

par JEAN DANIEL

L'EXPRESS

1,25 NF

30 JUIN 1960. — N° 472

Que lire en vacances ?

(voir pp. 33, 34)

(André Lefebvre - « Paris-Match ».)

M. AHMED BOUMENDJEL, PREMIER EMISSAIRE DU F.L.N. EN FRANCE.

« Il est plus difficile de terminer la guerre que de la faire. » (Alain.)

B 1 - ★ ★ ★ ★ ★

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
Tarif : 4, 50 NF le mm. (+ taxes 8,52 %)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS

Cherchons INSTITUTRICES ou INSTITUTEURS qualifiés pour classes de 8e et 7e. S'adresser ECOLE ACTIVE BILINGUE - ECOLE INTERNATIONALE DE PARIS - INV. 20-84

L'UNE DES PREMIERES AGENCES PARISIENNES RECHERCHE UN JEUNE
CHEF DE PUBLICITE
en vue de compléter l'équipe jeune travaillant pour l'un des plus import. annonceurs nationaux. Il assumera la gestion d'une partie de ce budget en France et en Europe. Ecrire avec C. V. détaillé à : PSYCHOTEC - (service TE), 13, rue Beudant, Paris (17e) qui assure les premiers contacts avec toute discrétion

DEMANDES D'EMPLOIS

SECRETAIRE St.-Dactylo
35 ans, libre sept. Sér. réf. commerc. et médic. cherche situation intér. même province si possib. logem. Ecr. n° 6384 L'Express, 29, r. Marignan-8e

VACANCES

SAINT-FLORENT en CORSE
VOILE et PLONGEE SOUS-MARINE
Stages voile (14 jours).................. 195 NF
Stages voile-plongée (20 jours)......... 455 NF
CENTRE ETUDES SOUS-MARINES, face 18, quai Louis-Blériot (16e). AUT. 05-25 l'apr.-m. 14 à 18 h.

LOUEZ UN YACHT 24 mètres 11 couchages en 6 cab. Equipage. Idéal pour 2 familles. Août 10.000 NF. Ecrire L'Express n° 6382. A louer également sur Côte d'Azur cotre 12 mètres sans équipage. Juillet 2.000 NF. Août 2.300 NF.

SAINT-VERAN (H.-A.). Alt. 2.042 m. HOTEL BEAUREGARD ** A. Tél. 2. Plus haut village d'Europe. Site incomp., repos, excursions, pêche, 300 j. soleil.

UNION DES ETUDIANTS JUIFS DE FRANCE
VOYAGES EN ISRAEL
STAGES en KIBBOUTZ
Paris - Tel Aviv - Paris
Vol spécial ...... 870 NF
FRANCE
CANNES-MANDELIEU : à la mer (3 sessions de 14 jours) 10 juillet-20 août.
ALPE D'HUEZ : à la montagne 1.860 m. (2 sessions de 14 jours) 10 juillet-6 août.
(Exclusivement réservé aux étudiants 18 à 30 ans)
Camps agréés - Bourses de vacances
U.E.J.F. 6, rue Lalande - PARIS (14e) SEG. 60-21 SUF. 43-17

VACANCES (Locations)

A louer VAR 15 km de la côte **APPARTEMENTS** meublés confortables, juillet
S'adresser : Pierre REY, notaire - LE LUC (Var)

Si vous aimez le calme et la pêche, louez ! dans belle camp. du Finistère avec pêche gardée sur 4 km. dans riv. rép. (truites, anguilles), 1 pièce meublée. Ecr. n° 6383 L'Express, 29, r. Marignan-8e

HOTELS ET PENSIONS

BRISTOL
LE TOUQUET
BAR - HOTEL - RESTAURANT
PRES MER *** A TEL. 800

PENSIONS POUR ENFANTS

ENFANTS 6-12 ans 13-17 ans 4 semaines 480 NF
CHALET TOUT CONFORT
1.200 mètres d'altitude
VOYAGE ET TOUT COMPRIS
LOISIRS et PLEIN AIR
KELlermann 09-08
SUISSE

DIVERS

REPORTAGE
PHOTO INDUSTRIELLE
en noir et en couleur
CHEVOJON, 9, rue Cadet - PARIS

COURS ET LEÇONS

PIANISTE
1er Prix du Conservatoire peut assurer leçons et accomp. pend. vacances. Mme PERE, VAU. 89-64

AUGMENTEZ VOTRE VALEUR
en suivant des cours
(oraux ou par correspondance) de
GRAPHO
et
MORPHO-PSYCHOLOGIE de PSYCHOLOGIE DES PROFONDEURS, d'OPERATEUR-PSYCHOTECHNICIEN, etc
Enseignement passionnant
Carrière principale ou secondaire
DIPLOME possible
Documentation gratuite
INSTITUT DE CULTURE HUMAINE
(Serv. EX) 62, av. Foch, MARCQ-LILLE (Nord)

OCCASIONS

A VENDRE
LANDAU ANGLAIS
2 PLACES - BELLE OCCASION - ELY 26-19

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 04-89

APPARTEMENTS (Echange)

AUTEUIL 3 pièces, cuisine, s. de bains, chauff., tout conf., 3e ét. sur parc privé. Soleil CONTRE 4-5 p. même confort étage élevé. Ecrire n° 6361 L'Express, 29, rue de Marignan, PARIS (8e)

APPARTEMENTS (Vente)

EXELMANS Appt 6 p. (180 m2) tout conf., sol., prix 175.000 NF
CABINET **DORMION** 79, av. de Wagram WAG. 12-04

6e QUAI DES GRANDS AUGUSTINS
ATELIER D'ARTISTE + cuisine + bains. 45 m2. Tout confort, 6e étage sans ascenseur - ELY. 93-47

LOCATIONS (Demande)

JOURNALISTE AMERICAIN
cherche du 1er juillet au 15 sept. appartement meublé, 3 ou 4 pièces à louer. Ecrire n° 6396, L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

CONSTRUCTIONS NEUVES

100 METRES QUAI DE LA SEINE
Immeuble 3 étages, studios 2, 3 pièces.
A partir de 900 NF le m2. PRIME, PRETS
Renseignements-Vente : WAG. 86-74

A PARIS - 800 NF le m2
10-12, rue de Reims - PARIS (13e)
PROCHAINEMENT
PRET A HABITER, APPARTEMENTS 3 et 4 PIECES terminés avec peintures, placard, moquette
LE 3 PIECES : 47.812 NF
CREDIT 50 % - PRIME 6 NF
Compagnie Immobilière des Champs-Elysées
49, avenue Montaigne - PARIS (8e) - ELY. 47-81

IMMOBILIER

P. MASSONI
21, rue Lesueur (16e)
ACHAT - VENTE - LOCATION
QUARTIERS RESIDENTIELS
KLE. 31-10

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE COURTAGE D'ASSURANCES
Société anonyme au capital de 102.500.000 francs entièrement libéré
145, boulevard Haussmann - PARIS (8e)
Tél. : ELYsées 03-20 (6 lignes groupées)
GRENOBLE, LYON, MARSEILLE, NANCY, STRASBOURG
SGCA
ABIDJAN, CASABLANCA, DAKAR, DOUALA, CONAKRY
TOUTES ASSURANCES DANS LE MONDE ENTIER

l'after shave
Old Spice
fait de tout homme... un homme "tout neuf"

Après la barbe, quelques gouttes d'After Shave Old Spice, c'est un coup de fouet rafraîchissant, une détente tonique, pour toute la journée du dynamisme et de l'entrain.

Old Spice : une "ligne" complète de produits de toilette pour hommes jeunes.

Lotion After Shave
Savon à Barbe
Crèmes à Raser moussante, sans blaireau
Pré-Electric Shave
Talc After Shave
Cologne pour hommes
Hair Tonic

Old Spice on prononce "Old Spaïss".
SHULTON
NEW YORK • LONDRES • PARIS

Contre les insectes
et champignons
qui menacent
de ronger
et de détruire
vos meubles, parquets,
boiseries, charpentes !
LES XYLOPHÈNES
spécialités Progil Pechiney
Service-Conseil Xylochimie - Bureau 20-11, Av. Myron-T.-Herrick - Paris 8e

Une gamme unique de
MALLETTES CLASSEURS
MALLETTES COMBINÉES
ATTACHE-CASES
PORTE-DOCUMENTS

"DUO"
VOS DOSSIERS
ET VOS
AFFAIRES
PERSONNELLES
SÉPARÉS
Quel homme d'affaires n'a pas rêvé de voyager "LÉGER" et "CONFORTABLE"?
INNOVATION
104 CHAMPS-ÉLYSÉES

Courrier

P.M.F., de Gaulle, le peuple

« La paix n'est possible qu'appuyée par le peuple », dit Mendès France. Cela, sûrement de Gaulle le sait. Déjà, lors des événements de janvier, c'est en jouant la Nation contre l'Armée qu'il a gagné. Mais jusqu'où est-il disposé à aller ? Ne va-t-il pas craindre, cette fois encore, de se couper de sa caste et « casser » le mouvement populaire par une volte-face du genre de la tournée des popotes, lorsque ce mouvement prendra trop d'ampleur ? Et, dans des circonstances aussi critiques que celles que nous traversons, cette trop grande habileté manœuvrière ne risque-t-elle pas d'être catastrophique et de tout remettre en cause ?

En tout cas, nous n'avons pas le choix. Cette fois, comme en janvier, nous devons être derrière de Gaulle, puisqu'en ce moment de Gaulle c'est la négociation, c'est-à-dire la seule chance de paix. C'est bien ce qu'a dit Mendès France dans son dernier entretien, non ?

Serge Guitton
Chamonix.

Question à Mendès France

Il n'y a pas d'autre voie que celle définie par P. Mendès France : un cessez-le-feu qui comporte des clauses politiques et proposer finalement aux Algériens une solution patronnée à la fois par la France et le F.L.N. C'est la seule manière d'éviter des surenchères qui empoisonneraient le climat et feraient renaître le conflit au moment même où il aurait des chances de toucher à sa fin.

Mais que pourrait être cette « solution commune » ? Pierre Mendès France devrait bien en tracer les grandes lignes, de même qu'il proposait il y a quelque temps la solution des casques bleus à la frontière algéro-tunisienne. Ce serait sûrement un pas en avant s'il suggérait de ces mesures simples et réalistes dont il a le secret. Même si elles n'étaient pas adoptées, les parties en présence seraient obligées d'en tenir compte.

Félix Durieu
Nantes.

[*Nous n'en sommes pas encore là. De loin. L'important, dans l'immédiat, est d'aboutir à un accord rapide sur les conditions du cessez-le-feu et du contrôle de l'autodétermination. Une fois un pareil accord obtenu et signé, les ultras seront mis devant un fait accompli, un climat d'apaisement sera créé, et on pourra alors parler du futur statut. Voir l'entretien avec Mendès France, p. 6.*]

De Gaulle pas seul

Dans le dernier numéro de « L'Express » je trouve réconfortant de constater que P.M.F., J.-J. Servan-Schreiber, Jean Daniel et François Mauriac ont les mêmes préoccupations quant au sort des pourparlers qui devraient s'engager pour mettre fin à l'horrible guerre d'Algérie. Rapidité, vigilance, surtout, à l'égard des deux cents conjurés de Vincennes, et soutien au général de Gaulle. Sous une forme ou une autre, on peut nous refaire un coup de Ben Bella ou de Sakiet ; gare aux peaux de bananes !

Non, en cette affaire, de Gaulle n'est pas seul. J'espère qu'il n'ignore pas qu'il peut s'appuyer sur le peuple. Le 1er février dernier il a eu la preuve qu'il pouvait s'appuyer sur lui.

« Le peuple n'a qu'à se croiser les bras pour être terrible » : je ne sais plus si c'est Danton ou Mirabeau qui a dit ça.

Eventuellement, le peuple fera certainement encore mieux. Il est nécessaire que les opposants le sachent, mais surtout qu'ils soient surveillés et mis rapidement hors d'état de nuire, s'il le fallait.

Bien à vous, avec tout mon espoir et le vôtre.

M. Giacomini
Viroflay.

Séparatistement vôtre

Ce n'est pas sans une certaine mélancolie que je vois approcher la fin des combats en Algérie. Grâce au ciel, ce n'est pas encore fait, cependant on peut y songer sérieusement. Il s'agit bien, en effet, de mélancolie, car c'est à brève échéance le sous-emploi qui vous guette. Il y a quelques mois encore, on pouvait se consoler en se disant que notre « fidèle » « Express » trouverait à redire sur le statut des Etats de la Communauté quant à la pureté de l'autonomie : malheureusement, quelqu'un vous a pris de vitesse sans prévenir, quelques paraphes distraits et c'est une année d'abondance qui disparaît.

Emu par cette situation alarmante, permettez-moi quelques suggestions : vous n'ignorez pas que les Bretons, comme les vignerons du Midi, ont les plus grandes difficultés d'écoulement de leurs produits, brimés qu'ils sont par une législation centralisatrice qui s'exerce aux dépens de leurs légitimes aspirations. Ces peuples ont une langue particulière, j'irai même jusqu'à écrire: un type racial. Evidemment, il y a un peu plus de cent trente ans qu'ils sont intégrés à la France, oh ! pas tellement plus ! Enfin, vous voyez ce que je veux dire. Si cela ne vous suffit pas, écrivez-moi : on bouge aussi dans une province, de temps à autre...

Séparatistement vôtre.

A. Binet
Paris.

A Oran : espoir

En mon nom, et au nom de quelques camarades musulmans d'Oran, je vous remercie de tout cœur pour votre éditorial : « L'espoir et nous », qui fera réagir en faveur de la paix, j'en suis certain, les quelques amis parisiens que j'ai eu le loisir de rencontrer le mois d'avril dernier dans la capitale française.

Tous les Français qui désirent sincèrement la paix doivent aider de toute leur force le général de Gaulle pour conclure la paix avec le G.P.R.A., c'est à ce prix que l'Algérie restera liée à la France par le cœur, ils sauveront par la même occasion la France qui a besoin de se réhabiliter aux yeux de huit millions de musulmans « affamés » de liberté.

Sachez simplement que si les négociations échouent, ce sera la fin de la France en Algérie et la guerre ne sera que plus meurtrière, car tous les jeunes musulmans attentistes rejoindront la clandestinité.

Merci encore une fois pour votre action en faveur de la paix en Algérie.

M. Mounir,
Oran.

Magnifique colombe

Le courrier de ce matin vient de m'apporter la magnifique colombe de « L'Express ».

Bravo pour votre éditorial lucide, qui aborde le problème de face. Vous avez mille fois raison de vouloir alerter les braves gens sur les mauvaises fées du berceau de la paix. Pourquoi, par exemple, en liaison avec d'autres journaux, hebdomadaires, n'organisez-vous pas une campagne de signatures semblable à celle de l'Ecole publique ?

Il faut sortir les Français de leur apathie en ce qui concerne l'Algérie. Continuez.

G. B.,
Soldat du contingent.
Médéa (Algérie).

Quatre fils

Ce petit mot :

— pour répondre à votre conseil de manifester de quelque manière ma volonté que cesse la guerre d'Algérie ;

— pour vous donner un témoignage de plus de l'audience de « L'Express » et vous apporter avec mon approbation mes encouragements à continuer...

De plus en plus, je crois à la force de la vérité manifestée pacifiquement : la non-violence (je déplore la formulation verbale négative de cette action essentiellement positive).

Il apparaît de plus en plus dans le monde que la force de la vérité se manifestant pacifiquement peut être plus efficace que la violence. J'en trouve un nouveau témoignage inattendu dans la déclaration commune des P.C. espagnol et français constatant que « la solution proposée par le P.C. d'Espagne, la grève nationale pacifique accompagnée de puissantes manifestations de masse, gagne de plus en plus de terrain... ».

J'ai été heureux de constater que vous avez signalé toutes les actions non violentes récemment organisées, continuez à le faire ; hélas ! les journaux de province, les seuls vraiment lus par la masse, sont muets à ce sujet !

En attendant mieux, je mets « L'Express » dans ma salle d'attente avec « Témoignage Chrétien », je fais part de mes opinions sur la guerre d'Algérie à tous les gens qui se présentent à mon cabinet, la grève administrative des médecins m'est une occasion d'attirer l'attention des malades sur l'attitude gouvernementale devant les dépenses de santé et les dépenses de guerre !

Merci encore. Continuez.

Docteur Pierre Bernard
(*quatre fils de* 16 *ans,* 14 *ans,* 12 *ans,* 4 *ans*).

→

SAMEDI 2 JUILLET
dans
Libération
Le Quotidien républicain de Paris
UN DESSIN INÉDIT
de
LORJOU

Mots croisés N° 246

HORIZONTALEMENT. — 1. C'est, en somme, une question de points. — 2. Un bond de côté le sauve parfois. — 3. Ainsi était appelée une zone où la liberté était relative. S'ajoute de façon déplaisante à un organe. — 4. Tous les instruments. Œufs de Cologne ou de Bonn. — 5. Herbacée à fleurs jaunes de la Méditerranée. Dispose de plus de place, après Le Rozier. — 6. Façon familière d'appeler son rejeton masculin. — 7. En épelant, arbrisseau à baies noires. Réduisit considérablement la valeur. — 8. Bretonne qui finit non loin d'une université. Cet adjectif serait, dit-on, très en faveur à l'Elysée. — 9. Couvrent, accablent. — 10. Mise dans une corbeille.

246	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3					■			
4								
5				■				
6							■	
7			■					
8					■			
9								
10								

245	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	F	L	E	M	A	L	L	E
2	R	I	V	E	R	A	I	N
3	E	B	E	N	E	■	E	T
4	D	I	R	E	■	P	U	R
5	E	D	E	■	B	O	X	A
6	G	I	S	E	N	T	■	I
7	O	N	T	O	■	A	L	N
8	N	E	■	L	O	B	E	E
9	D	U	R	I	L	L	O	N
10	E	X	C	E	D	E	N	T

Solution du N° 245

VERTICALEMENT. — I. Permet d'épargner bien des désagréments à la couronne. — II. L'âme est plus pure, grâce à lui. — III. On y vit des noyades tragiques, dans une époque troublée. Fit passer du papier dans sa tête. — IV. Pénible, quand il est assis. De Dieu au moyen âge. — V. Commence parfois et amorce une question un peu insolite. Sans changement. Sont plus en évidence à Marseille qu'à Paris. — VI. Personne ne peut plus en posséder des milliards. Mettre de la vie. — VII. Boucher sans fissure. Commençait vers 15 heures. — VIII. Susceptible de briser.

Sur votre table, comme dans les meilleurs hôtels et restaurants

UN BOURGOGNE EXCLUSIF
BEAUNE du CHATEAU
Appellation contrôlée BEAUNE 1er CRU
RENSEIGNEMENTS ET TARIFS SUR DEMANDE
BOUCHARD PÈRE & FILS
LE CHATEAU DE BEAUNE (COTE-D'OR)

Un coup de "PPZ"...
...et bonne route

Prêt à l'emploi
dans votre boîte à gants.
PPZ nettoie tout
sur votre pare-brise.
L'applicateur direct
se regarnit avec
la nouvelle recharge PPZ

Production France

APPLICATEUR DIRECT
PPZ
NETTOIE-VITRES

Courrier

Vous avez peur

On ne vous demande pas de faire de la propagande pour le réseau Jeanson, mais d'être honnête.

Vous savez que l'attitude de Jeanson a obligé chacun à repenser le problème algérien sous un angle nouveau (mais vous n'en dites rien à vos lecteurs).

Vous savez que Jeanson souhaite un élargissement : une masse organisée se levant pour crier sa volonté de paix. Ce sont deux actions qui se complètent, chacun est libre de choisir la voie qui lui convient le mieux. Sartre a eu le courage de réviser ses positions. Le dernier numéro des « Temps Modernes » est en cela remarquable.

Vous, vous lancez un appel : « Jeunes gens, ne faites pas de peine à vos mamans. » La question n'est pas là. Le problème est grave et mérite d'être traité sous un autre angle (ou bien abstenez-vous). Vais-je vous faire l'affront, Jean-Jacques Servan-Schreiber, de dire que vous avez peur, peur pour vous, c'est pourtant la seule explication.

Maud Mannoni,
assistante de psychothérapie,
Paris.

[*La lettre de Mme Mannoni, malgré son ton, doit être relevée. Elle dit : il y a deux voies, celle que préconise F. Jeanson, et celle que préconise « L'Express », elles se complètent. J'ai reçu précisément de Francis Jeanson une longue lettre, que la loi nous interdit de publier, mais dont je tiens à le remercier, car elle est fort courtoise et aborde franchement notre divergence de vues sans polémique facile. Or il argumente de la même manière, en beaucoup plus sérieux, que Mme Mannoni : l'action des « réseaux » et celle de « L'Express » se complètent, et si un réveil de l'opinion s'est produit nous devons reconnaître que c'est en grande partie grâce à l'action d'avant-garde des « réseaux ».*

Je réponds : non. Il ne faut pas confondre. Quand la C.G.T., F.O., la C.F.T.C. et la F.E.N. signent, pour la première fois depuis treize ans, un texte commun, à Paris, pour appuyer la négociation en Algérie, un choc extrêmement salutaire se produit. Quand l'U.N.E.F., au nom du corps collectif des étudiants français, prend le risque considérable de renouer avec les étudiants nationalistes algériens et se voit couper sa subvention par le gouvernement : choc salutaire. Quand Simone de Beauvoir et Françoise Sagan se lancent à fond dans la défense d'une jeune Algérienne torturée et obtiennent, par l'audience de leurs articles et la force de leurs arguments, le renvoi du procès : choc salutaire encore. Quand un étudiant est pris par la police en train de transporter une liste d'assassinats projetés par le F.L.N. et quelques dizaines de millions : choc en retour : l'opinion ne comprend pas ce geste, elle le réprouve.

Nous traçons donc ici, en ce qui nous concerne, la ligne de démarcation : tout acte dont la signification est clairement comprise par l'opinion est politiquement utile, il contribue au réveil et à la paix ; tout acte dont les motifs sont obscurs, qui ne peut pas servir d'exemple, et qui apporte de l'eau au moulin de nos adversaires est politiquement irresponsable. Voilà ce que nous souhaitions ajouter sur le fond.

Quant au défi que Mme Mannoni lance à notre « courage », nous lui dirons seulement que nous n'avons pas l'habitude, à « L'Express », de nous justifier en cette matière. — J.-J. S.-S.]

Tolérance bénéfique

Chaque semaine davantage, « L'Express » donne un bel exemple — à commencer par son « courrier » — d'une tolérance bénéfique : parce qu'elle s'accompagne de compréhension, au sens profond du mot, des problèmes qui nous assaillent et dont les essais de solution énoncés se recoupent et se conjuguent le plus souvent harmonieusement.

Continuez cette tâche d'information large, vous aurez bien mérité de la patrie ; et même seulement bien mérité de tout homme pour qui l'esprit, la pensée ne sont (en communion avec P.M.F., Mauriac, J.-J. S.-S., Jean Effel, Jean Daniel, Jean Cau, Françoise Sagan, etc.) ni une arme ni une marchandise, mais signifient une « mise en valeur de l'âme et du cœur ».

J.-R. Castaing
Bordeaux.

« L'espoir et nous »

J'ai lu avec un très grand intérêt votre article « L'espoir et nous ».

Je me permets de vous écrire pour vous dire que je suis entièrement de votre avis et je souhaite que beaucoup de Français lisent votre éditorial et se « montrent » enfin pour crier à la face de tous que nous voulons la paix en Algérie.

Sans tarder, j'ai écrit ce jour à M. le président de la République pour lui dire que, parmi tant d'autres Français et Françaises, je désire la paix.

Je souhaite que des milliers de Fran-

SPÉCIAL

UN ABONNEMENT VACANCES A L'EXPRESS
(gratuit si vous voulez)

Si vous êtes éloigné des grands centres, il est possible que vous ayez du mal à vous procurer « L'Express », malgré nos efforts pour alimenter tous les points de vente.

En souscrivant un Abonnement spécial vacances :

1° Vous serez sûr de recevoir ponctuellement « L'Express » chaque semaine où que vous soyez.

2° Vous bénéficierez gratuitement du service de la « Lettre confidentielle », réservée exclusivement à nos abonnés.

3° Si vous décidez ultérieurement de souscrire un abonnement régulier, nous en déduirons du prix le montant de cet abonnement vacances.

M ____________________

Adresse de vacances ____________________

désire souscrire un abonnement-vacances de
1 mois à 5 NF
2 mois à 7,5 NF
3 mois à 13 NF

et vous règle la somme de ______ NF
— par chèque
— par virement à votre CCP 73-78-19 Paris.

UN PIONNIER INCONNU

par MARCEL HAEDRICH

MARCEL HAEDRICH.

J'AI vu au musée de Téhéran les proclamations qu'Alexandre adressait aux populations conquises ; elles étaient gravées sur des feuilles d'or. A quoi bon les faire traduire ? « Restez calmes. Continuez à travailler. Je suis venu vous libérer du joug de Darius. » Depuis toujours, la guerre fait triompher le lieu commun.

J'ai lu le texte de tracts lancés en Algérie (par qui ?... c'est sans importance) lorsqu'on sut que les chefs de l'insurrection, à Tunis, répondaient à l'appel du général de Gaulle. Je cite : « Abandonné par la Tunisie, abandonné par le Maroc, abandonné par la Chine, le G.P.R.A. s'avoue vaincu. Ferhat Abbas s'est abaissé devant le général de Gaulle. Combattants des djebels, quittez le clan des vaincus et rejoignez l'armée française. »

Un texte presque touchant, de la même veine que le classique « les Françaises sont rousses ».

L' « Arabe » — n'est-ce pas archiconnu ? — ne respecte que la force. Il baise la main qu'il ne peut mordre. Il apprécie un coup de pied bien appliqué. Il vous est reconnaissant de le tutoyer. Que voulez-vous, c'est la race...

RACISME ? Sottise, surtout. Le racisme est agressif, la sottise demeure souvent passive — ce qui ne la rend pas moins dangereuse. On répète ce qu'on entend, depuis toujours, sans ramener les choses à soi (et moi, la force, je n'en tiens pas compte), sans chercher, dans l'Histoire par exemple, des comparaisons édifiantes. (Que disaient les privilégiés de la Noblesse et du Clergé des représentants du Tiers Etat ? Que disaient, il y a moins de cent ans, les patrons d'usines des premiers syndicalistes ?)

C'est parce que nous sommes gavés de lieux communs que les accouchements historiques continuent à se faire dans la douleur. Vanité et crainte contractent les muscles qui devraient se détendre, qui se détendraient si nous entendions la voix du cœur et la voix de l'intelligence.

LE cœur et l'intelligence... L'intelligence du cœur... Dans ma rue, je croise parfois un homme souriant qui conduit à l'école les quatre enfants que sa femme et lui ont adoptés. Quatre. Parmi les quatre, une petite fille aussi ravissante que noire. L'homme souriant, sa femme, ce sont des pionniers des temps nouveaux. Ils s'en moquent. Ils ne veulent pas que l'on parle d'eux. Il suffit pourtant de penser, pendant un instant, aux complications, aux malentendus, aux difficultés que nos lieux communs usés imposent forcément à ce couple exemplaire, pour mesurer l'urgence d'une révision des formes de nos morales, religieuse ou laïque. Qui s'en soucie ? C'est encore dans les vieilles outres que l'on verse le vin nouveau. Elles éclateront. Elles éclatent.

M. H.

çais répondent à l'élan de leur cœur, sortent de cette inertie dangereuse et fassent savoir à tous ceux qui veulent l'ignorer que la France aspire à la paix.

Jacqueline PERRIER
Ivry-sur-Seine.

Une chance d'unité nationale

Votre éditorial d'aujourd'hui m'encourage à vous écrire pour vous dire simplement mon désir de paix, qui est celui de bien de mes semblables étudiants.

Il y a actuellement une chance de faire l'unité nationale sur le problème algérien.

Même si cette unité doit se rompre la paix revenue, le but est trop grand pour que l'on soit économe de ses efforts.

Continuez de nous tracer la route.

D. BERNARD
Paris.

Une attitude parfaitement défendable

Vous déclarez condamner les jeunes membres de réseaux d'aide au F.L.N. Permettez-moi de douter. Tout autre langage entraînerait non seulement la saisie du journal, mais une nouvelle inculpation suivie, cette fois, de condamnation. Telle est la règle dans une « démocratie colonialiste » !

Bien sûr, l'aide au F.L.N. dépasse nos préoccupations de pacifistes. Elle n'évoque pas pour tous les Français les temps héroïques de la Résistance et risque d'indisposer une partie de l'opinion.

Mais soyons justes. Qu'est-ce qui a fait progresser la cause de l'indépendance des peuples d'outre-mer ? L'appui de l'opinion française ou les armes de l'A.L.N. ?

Nous n'avons pas le droit de soutenir publiquement les jeunes lycéens arrêtés. Mais leur attitude est parfaitement défendable, et on la comprend d'autant mieux qu'on s'est davantage heurté à l'indifférence polie des Français « de gauche » en matière de colonialisme.

Dr MORICEAU
Isle
(Haute-Vienne).

Comment m'engager ?

Je fais partie de ces nombreux Français et Françaises qui voudraient dire ou faire quelque chose, mais qui sont, hélas ! isolés. Je suis Parisienne, j'habite Marseille depuis 1955, je n'ai malheureusement ici aucune relation. Je pense que l'heure est venue de sortir de cet isolement. Je désirerais que vous me disiez, ou me recommandiez, afin de m'inscrire au P.S.U., où je puis m'adresser.

Votre éditorial de la semaine dernière concernant les étudiants était clair, net, sans aucune équivoque, celui de cette semaine ne l'étant pas moins m'incite à vous écrire cette lettre.

J'aime les engagements francs, clairs, cela exalte ce bon côté que nous avons malgré tout en nous.

Geneviève MANDERIT
Marseille.

[*Secrétariat national du Parti Socialiste Unifié, 8, rue Henner, Paris (9e).*]

La « masse »

L'enquête de Jean Cau montre que le régime capitaliste a su absorber les classes moyennes et une grande partie de la classe ouvrière. La publicité et les journaux à nouvelles sensationnelles, ainsi que la presse du cœur, ont accompli un travail d'abrutissement de la masse, énorme.

En fait, la politique actuelle est réservée à une minorité d'intellectuels et tant qu'elle n'atteindra pas la masse, elle se fera toujours au profit d'une droite moderne et mieux adaptée à la vie que la gauche d'aujourd'hui.

L'homme de la rue se désintéresse de la politique, parce qu'il n'y comprend rien, voilà tout le problème. Voilà pourquoi de Gaulle le mystérieux, de Gaulle l'énigmatique a toujours sa confiance, parce qu'il est venu riche de promesses, comme le Messie. On ne doute pas du Messie.

Les journaux de gauche, susceptibles de l'éclairer, l'homme de la rue s'en méfie. Il les soupçonne de vouloir troubler l'ordre social, de véhiculer des idées utopiques, telles que : plus de guerre sur la planète ; plus de libre entreprise, etc.

Les « Samedi-Soir », « Ici Paris », etc., lui ont inculqué une âme de capitaliste sans condition. Regardez la place que tiennent les publicités astrologiques dans certains journaux. Elle montre bien quelle est la préoccupation dominante du Français moyen.

Tout se tient.

Gaston CARLE,
instituteur,
Quartier Donicarde
La Seyne (Var).

Lycéenne

Pour Alleg, Audin, Djamila Boupacha, tous les autres dont je ne connais pas le nom, il faudrait susciter un cri unanime quand la révolte est encore brûlante et la conscience de la torture intolérable.

Ce n'est pas parce qu'il y a un espoir de paix qu'il faut taire les humiliations. Le vœu de la paix n'éclate que lorsque la guerre ne peut plus être en dehors de la pensée quotidienne ; et la souffrance humaine concerne tout le monde.

Je ne sais pas si vous écrire sert à quelque chose, mais c'est pour l'instant tout ce que je peux faire.

Danièle MONTAGU,
lycéenne,
Paris.

Ne pas en rire

J.-J. Servan-Schreiber, dans le numéro de la semaine dernière, a pris une position très claire, très courageuse, et que j'approuve entièrement, vis-à-vis des déserteurs.

Mais à quoi rime cette prise de position alors que, dans le même numéro, il laisse Siné inciter par ses dessins la jeunesse à la désertion ?

Comment J.-J. S.-S. s'étonnerait-il dès lors que l'on accuse « L'Express » de prôner la désertion ?

La tolérance, me direz-vous ? Oh ! certes, vous laissez Mauriac contredire J.-J. S.-S., mais ouvrez-vous vos colonnes à Bidault, Soustelle, Le Pen ? Non ? Alors, ne vous targuez pas de tolérance. Ce n'est pas un reproche, d'ailleurs : il est impossible à un journal d'être véritablement tolérant...

Et puis, je voudrais dire à M. Siné que s'il y a des choses que l'on doit avoir le courage de dénoncer, surtout lorsque l'on est un hebdomadaire d'information : tortures, camps de concentration, etc., on n'a pas le droit de se servir de ces « choses » pour faire de l'humour, même noir. C'est tout à l'honneur de « L'Express » de dénoncer ces scandales, il le doit à la vérité, mais c'est au déshonneur de Siné de faire ces petits dessins : quand on est fils de la même terre, et quand on aime cette terre, on ne peut pas ne pas se sentir blessé, honteux, des crimes commis par ses compatriotes, un peu responsable aussi, car nous sommes solidaires ; et de cela on ne rit pas.

Comprenez-moi bien, il ne s'agit pas, M. Siné, de taire ces crimes ni de les excuser, bien au contraire, il faut les punir avec une sévérité exemplaire, parce qu'ils portent atteinte à la dignité de la France et de l'homme, mais il s'agit, si vous avez un peu de respect et d'amour pour l'homme et pour la France, de ne pas rire lorsqu'ils sont bafoués et dégradés. Le rire est toujours méprisant.

Mlle SEVEGRAND
Montfort.

Cher Siné

A Siné, je dis que ses dessins me réjouissent et que son anticonformisme est réconfortant, ainsi que son ire permanente contre flics, C.R.S., curés, etc.

Pour l'affaire en cours, mon cher Siné, vous avez à la fois raison et tort. Raison, car on ne peut qu'admirer ces jeunes gens. Tort, car du point de vue du résultat on ne peut rien en attendre.

Pierre BOURGEOIS
Cachan.

Tim à « Rivarol » !

Dans votre dessin sur la fin de la Communauté, où vous montrez des Noirs vêtus d'un pagne dansant autour d'une marmite où cuit de Gaulle, vous ne confondez pas seulement la méchanceté facile et la satire politique. Cela va beaucoup plus loin. Ce n'est pas que votre talent s'y démente : la sobriété du trait ne fait au contraire que l'aiguiser. Il s'est seulement mis au service du fascisme. Aussi je me permets de vous donner un tuyau : vous seriez encore mieux à votre place dans l'équipe de « Rivarol ». Vous y trouverez le même état d'esprit que celui qui s'exprime dans « la tournée des marmites » : antigaullisme haineux allant jusqu'à la provocation au meurtre, conservatisme hystérique, nostalgie de « l'Empire » et mépris des races « inférieures ».

Jacques GIVET
Genève.

Toulouse a voté pour

Nous nous permettons de relever une erreur dans l'excellent reportage de Jean Cau sur l'assemblée générale extraordinaire de l'U.N.E.F. du 19 juin.

Jean Cau place l'A. G. de Toulouse parmi celles qui s'étaient abstenues lors du vote de la motion sur l'Algérie au congrès d'avril. En fait, l'A. G. de Toulouse a voté pour cette motion, car son conseil d'administration l'avait mandatée dans ce sens.

Les trois A. G. qui avaient dû s'abstenir étaient celles de Lille, Poitiers, Bordeaux.

Pierre DUTHEIL,
président de l'A.G.E.T.

Comment, M. Joxe ?

Je serais très curieux de savoir comment M. Joxe, homme réputé libéral et intelligent, et à la tête de l'enseignement, peut concilier sa décision de suppression de subvention à l'U.N.E.F. pour avoir osé conclure un accord avec les étudiants algériens et sa participation à un gouvernement qui cherche à conclure un accord avec ces mêmes Algériens.

En attendant, et en espérant que des journaux comme « L'Express » ouvriront une souscription pour aider l'U.N.E.F. à la place du gouvernement, je joins un chèque de 10 N.F. à remettre, avec mes félicitations pour ses initiatives, à l'U.N.E.F.

F. SERUSCLAT
Saint-Fons.

[*L'U.N.E.F., à ce propos, a publié le communiqué suivant :*

« L'assemblée générale de l'U.N.E.F. a considéré la suppression de la subvention et la mise en doute possible par le gouvernement de sa représentativité comme une atteinte aux droits des étudiants et a affirmé sur ce point son unité parfaite.

« L'U.N.E.F. s'élève contre les affirmations selon lesquelles elle ne remplit plus les tâches dont elle est chargée et qui justifient au dire même du ministre de l'Education nationale une aide de l'Etat : cogestion du Centre National des Œuvres (restaurants, cités universitaires, fonds de solidarité), Office du Tourisme Universitaire, Bureau Universitaire de Statistiques...

« Le bureau de l'U.N.E.F. a décidé de faire un recours devant le Tribunal administratif de la Seine contre la suppression injustifiée de sept millions de subvention. Mais dans l'immédiat d'importantes difficultés de trésorerie se posent. L'U.N.E.F. demande à tous ses amis et à tous ceux qui sont fermement attachés à l'indépendance des associations et des syndicats de lui venir en aide pour lui permettre de poursuivre l'ensemble de ses activités au service des étudiants. » (C.C.P. 12.270.34 - Paris).]

Communiqués

- « Le Conte de nouvel an », de V. Doudintsev, dont nous avons publié des extraits, fait partie d'un recueil de nouvelles à paraître aux Editions Julliard.
- La Télévision ne participera pas à la réalisation du film qu'envisage de tourner Marcel Camus à partir de scénarios fournis par le public.

Amis de « L'Express »

- *Lecteurs de la région parisienne - Groupe B* (3e, 4e, 10e, 11e, 12e, 19e, 20e arrondissements et banlieue nord-est) : réunion mensuelle le mardi 5 juillet, à 20 h. 45, au Relais d'Alsace, 6, place de la République (salle du sous-sol).

INDEX

Affaires	15	Jazz	43
Alger	12	Lettres	32
Automobile	31	Mendès France	6
Bloc-Notes	44	Mode	21
Cinéma	41	Musique	42
Circulation	18	Politique	13
Communisme	16	Santé	24
Correspondances	8	Sélection Spectacles	26
Cyclisme	31	Siné	35
Editorial	7	Télévision	40
Effel	9	Témoignage	25
Enfants	21	Voyages	20

Boumendjel m'a dit 10-11-12
Récit : Le jour le plus long du siècle 27-28-29-30
Vacances : 70 livres au choix 33-34-35

QU'EN DIT MENDÈS FRANCE ?

Ici, chaque semaine, Pierre Mendès France répond aux questions que suscite l'actualité.

— Les informations que nous avons, à l'heure actuelle, semblent indiquer que l'on envisage, du côté français comme du côté F.L.N., une négociation extrêmement longue.

JE le crains ! Cela résulte peut-être, dans une certaine mesure, du fait qu'il n'est pas sérieusement pensable de laisser de côté des questions politiques difficiles.

Certes, il y a, à cela, une forte résistance dans divers milieux français. D'où peut-être la tentation d'émousser peu à peu cette résistance par des pourparlers prolongés. Mais ne vaut-il pas mieux poser les problèmes franchement dans leur réalité ? Voilà un exemple. La conversation concernant le cessez-le-feu portera, entre autres, sur un désarmement total ou partiel du F.L.N., en Algérie et au-dehors ; ce dernier n'y consentira évidemment qu'en fonction des garanties qu'il obtiendra pour l'avenir, pour l'autodétermination. Plus il aura d'assurances, de certitudes, de cautions, plus il sera facile d'obtenir qu'il s'engage dans la voie du désarmement. Les deux choses sont liées. Il faut le dire.

Mais, une fois admis que des questions politiques ne peuvent pas rester hors du débat, il y a deux procédures possibles.

L'une consiste précisément à s'engager dans une négociation très longue. C'est presque plus facile ! On compte peut-être que le temps permettra d'user, de fatiguer les oppositions extrémistes dans les deux camps. Enfin on peut espérer mettre à profit le délai qu'on se donne pour explorer toutes les données du problème algérien et essayer de trouver des solutions de fond.

— Dans cette formule, on parviendrait donc finalement à une prédétermination, le gouvernement français et le F.L.N. se mettant d'accord sur l'ensemble.

OUI, c'est l'hypothèse optimiste. Mais cela ne serait possible, en tout cas, qu'après de nombreux mois de négociations. Dans l'intervalle, la guerre continuerait. Une guerre peut-être moins active, ponctuée de moins de batailles et de moins d'actes de terrorisme ; mais une guerre tout de même, avec ses pertes, avec la fièvre que toute guerre entraîne et la tentation qu'elle ne cesserait de donner, aux ultras des deux bords, d'essayer de tout faire échouer et de rouvrir tout le conflit.

Cette procédure lente, on peut penser qu'elle s'apparente à la technique patiente dont de Gaulle a usé en Algérie, depuis deux ans. Cependant, je ne crois pas que ce soit la bonne méthode parce qu'elle offre trop d'aléas, trop de chances à ceux qui espèrent, malgré tout, imposer leur politique en Algérie et leur régime en France.

Evidemment, il faudra rechercher, le moment venu, un arrangement avec les Algériens qui nous combattent, un arrangement sur tous les problèmes en suspens et sur l'avenir de leur pays. Ce sera la tâche principale dans la période qui succédera au cessez-le-feu, après la fin du combat et avant l'autodétermination. On pourra en débattre alors, dans un climat un peu apaisé, avec des hommes moins dominés par les rancunes, les passions et les méfiances actuelles que par le sentiment profond de leurs responsabilités face à l'avenir.

Ce n'est pas l'affaire d'aujourd'hui. Pour le moment, ce qui importe c'est de créer le plus vite possible le fait accompli du cessez-le-feu.

On ne peut refuser au F.L.N. les garanties qu'il demande pour la loyauté de l'autodétermination ultérieure. Et nous aussi, à ce stade, nous avons certaines garanties à demander. Mais, en dehors de ce qui ne peut pas ne pas être rattaché aux pourparlers de cessez-le-feu, toute discussion à long terme devra être ajournée pour permettre à la trêve d'être signée très rapidement.

— Quelles mesures immédiates pourraient, à votre avis, faciliter la négociation du cessez-le-feu ?

LE F.L.N. pense que le général de Gaulle veut la paix, et il a été frappé par l'évolution favorable de l'opinion française. Mais il a été poussé aussi par le besoin profond de paix des masses musulmanes qui souffrent atrocement de la guerre.

Eh bien ! ce besoin de paix, il faut le renforcer. Il faut démontrer aux musulmans qu'il y a enfin quelque chose de changé, que nous entrons dans des rapports nouveaux entre Français et Algériens. Rétablissement de la liberté de la presse musulmane, libération des internés, amnistie, voilà des mesures à prendre très vite si l'on veut que l'opinion publique en Algérie penche dans le sens de l'espoir, de la confiance, de la conciliation.

— Ces mesures ne constituent-elles pas un atout de négociation entre les mains du gouvernement français ? Ce sont des choses qu'il pourrait accorder au F.L.N. justement dans la négociation elle-même.

DANS ce cas, les mesures libérales seraient portées, non pas à notre crédit, mais à celui du F.L.N., qui les aurait obtenues de nous. Non, il faut que l'initiative vienne de nous. Il faut que le peuple algérien croie enfin en notre volonté de changer les rapports de dépendance d'hier en rapports d'association pour demain.

Tout cela, je le répète, doit être fait vite, dans le moment même où nous négocions le cessez-le-feu. Bien sûr, il y aura des réactions, mais si de Gaulle agit ainsi et s'appuie sur le sentiment populaire, il n'y a pas de force qui puisse lui tenir tête.

— En résumé, vous souhaitez une discussion politique avant la signature du cessez-le-feu, mais réduite au minimum.

OUI. Bien entendu, il faudra ensuite préciser de nombreux points, par exemple tout ce qui concerne la sécurité des Européens d'Algérie ou le statut des Algériens de France ; il faudra aussi parler du pétrole, de la zone « franc », de beaucoup d'autres choses. Mais tout cela, c'est pour demain. Aujourd'hui, il faut faire la paix, obtenir que le combat s'arrête et, pour cela, conclure un accord sur les garanties de l'autodétermination ultérieure. C'est possible en fort peu de temps. Il suffit de la volonté.

Que, de part et d'autre, on ne l'oublie pas, il existe des gens qui ne veulent pas la paix. Ils ne sont pas nombreux mais ils ont des moyens puissants. Il y en a dans les deux camps et, en fait, ils s'épaulent réciproquement. On n'évitera pas leurs réactions, mais, en allant vite, on se mettra en mesure de les surmonter.

Malheureusement, il semble, par moments, que, des deux côtés, certains sont plus effrayés par les risques à prendre pour parvenir à un règlement réel que par les risques d'une guerre qui se prolongerait !

Préférer, par prétendue habileté, la procédure lente, c'est laisser les ultras choisir l'heure et les modalités de leur intervention et rendre la crise, qui se produira inévitablement, beaucoup plus redoutable.

— Il y a une question qu'on nous pose souvent, et à laquelle vous venez de faire allusion : quelles garanties devons-nous légitimement rechercher en ce qui concerne les Européens d'Algérie ?

DANS la colonisation, il y a des choses qui ne peuvent pas être simplement reléguées dans le passé avec « les lampes à huile, la marine à voile et le temps des équipages » ; et c'est tout d'abord la sécurité de la population européenne d'Algérie.

Ce problème a deux aspects : la sécurité des Européens dans la période immédiate et prochaine, et leur sécurité dans un avenir plus lointain.

Dans la première phase, c'est-à-dire dans la phase qui suivra le cessez-le-feu, il n'y a pas de doute : c'est la présence de l'armée française qui garantit la vie quotidienne des Européens. Cette situation devra se prolonger aussi longtemps qu'elle apparaîtra nécessaire.

Mais, pour un avenir plus lointain, dans le cadre définitif de l'Algérie, la sécurité des Européens — celle de leur personne et celle de leur travail — doit reposer sur des données permanentes.

La première de ces données c'est la présence en métropole de 400.000 Algériens musulmans. Dans la paix retrouvée, il faudra leur assurer des conditions de vie et de travail autres que celles d'aujourd'hui. La France aura de plus en plus besoin de cet appoint de travailleurs et l'Algérie sera, de façon durable également, exportatrice de main-d'œuvre. Voilà un aspect d'avenir, un aspect permanent dans leurs relations. Et c'est un facteur important pour les Européens qui vivent en Algérie, facteur qui n'existait pas lorsque nous discutions avec le Maroc et la Tunisie.

Pour la sécurité du travail, la situation, malgré les apparences, peut devenir meilleure en Algérie qu'en Tunisie ou au Maroc. L'effort économique, à peine amorcé, est réalisable et souhaitable ; il va créer des emplois et exiger beaucoup de cadres qualifiés. C'est dans cette perspective dynamique qu'il faut envisager le travail de la population.

Il ne faut pas s'attacher à la perspective stagnante du passé, avec un nombre d'emplois déterminés, limités et dont seraient chassés les Européens quand les musulmans seront en état de les tenir. La perspective d'une croissance économique plus rapide permet d'être optimiste parce qu'elle rend indispensable le concours de tous ceux qui apportent une compétence, une expérience et une volonté sincère de travailler ensemble.

N'oublions pas, d'autre part, que notre centralisme jacobin ne fait pas du tout partie du patrimoine musulman. La tradition musulmane admet fort bien le principe d'autonomies locales, pour l'enseignement, la religion, la police, la justice, la fiscalité... C'est ce qui a permis la définition du statut politique du Liban ou de Chypre. Je ne sais pas si le statut futur de l'Algérie comportera ce fédéralisme interne dont on a parlé. Il ne faut pas que le F.L.N. y voie l'amorce ou la menace d'un partage (à cet égard, on a prononcé des paroles bien imprudentes). Mais il devra admettre une nécessaire décentralisation des pouvoirs.

Traduisez cela en clair. Cela signifie, par exemple, que la police d'Alger, d'Oran ou des villes d'Algérie, où la communauté européenne est nombreuse, devra être une police mixte, avec, portant le même uniforme, des Européens et des musulmans. Dans ces conditions, aucune des deux communautés ne se sentira en danger.

Bien entendu, cela aussi c'est l'avenir. Mais dès aujourd'hui la sécurité des Européens d'Algérie c'est pour nous un problème fondamental.

Pour les agitateurs et les politiciens qui espèrent faire carrière grâce au désarroi que peut causer la négociation présente, pour la minorité qui a des privilèges abusifs à préserver, la masse des Européens d'Algérie constitue une force de réserve à jeter dans la bataille au moment opportun. Si la métropole parvient à rassurer cette masse européenne, au lieu de l'abandonner aux entreprises des excités et des fanatiques, si la métropole montre qu'elle ne néglige rien pour organiser la sécurité présente et future, un grand progrès devient possible. En tout cas, la force qui s'oppose à la paix sera aussitôt privée d'un de ses moyens d'action essentiels.

P. M. F.

(Copyright « L'Express ».)

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

L'été 60

(Yves Machatschek - Dalmas.)

M. MICHEL DEBRÉ SORTANT DE L'ELYSÉE.
A condition de prétendre ne pas s'en apercevoir.

IL est très probable maintenant que l'été 1960 sera une date mémorable dans l'Histoire de France. Octobre n'arrivera pas sans que, d'une manière ou de l'autre, le nœud ait été tranché. Avant trois mois le régime hybride que nous connaissons recouvrira autre chose que son ambiguïté permanente : le pouvoir, clairement, appartiendra à l'Armée — ou au peuple.

L'été, hélas ! est une période plus propice aux intrigues des factions qu'aux mobilisations de masses ; et ce n'est d'ailleurs pas la seule considération qui doive nous mettre en garde contre une euphorie très prématurée.

A la veille de la journée d'action pour le soutien de la politique de paix en Algérie, organisée par les partis ou organisations de gauche et par les syndicats, le gouvernement du général de Gaulle a fait interdire par ses préfets toute manifestation. Mais, le même jour, MM. Soustelle et Delbecque, grâce à un artifice de présentation qui consistait à baptiser « privée » une réunion publique, et avec l'indulgence des autorités, ont pu lancer de vigoureuses attaques contre la négociation et contre le front syndical qui est prêt à la soutenir.

CET épisode n'est pas singulier. La méthode de de Gaulle consiste, comme en plusieurs autres occasions, à poursuivre un objectif politique approuvé par la gauche mais à condition de refuser son soutien actif, et à se trouver en opposition avec les factions de droite mais à condition de prétendre ne pas s'en apercevoir. En 1960 comme en 1945, il préfère prendre le risque d'échouer plutôt que celui de se trouver à la tête d'un front populaire. La raison d'Etat existe au plus haut point dans son esprit, et c'est d'abord l'ordre social. La paix en Algérie, certes ; mais pas au prix d'une épreuve de force entre l'armée d'active et les syndicats.

Or il n'a que deux manières d'éviter une pareille épreuve : ou bien en laissant les organisations populaires, en métropole, démontrer leur force et leur détermination afin que ceux qui rêvent d'un putsch sachent qu'ils iraient à un sanglant échec ; ou bien en décidant d'avance de ne pas aller jusqu'au point de rupture, c'est-à-dire de ne pas franchir, dans la recherche de la négociation, le seuil au-delà duquel les factions militaires et civiles qui ont fait le 13 Mai se déclencheraient de nouveau. Tous les précédents, et l'attitude actuelle du pouvoir, tendraient à montrer que le chef de l'Etat demeure fidèle à sa préférence permanente, en vérité fondamentale : la seconde.

Il y aura, dans le destin déchirant de cet homme dont le tempérament et le drame sont cousins de ceux de Hamlet, une matière passionnante pour les historiens et les poètes. Seulement les drames personnels ne sont pas notre affaire. La paix ou la guerre, voilà ce qui nous concerne. Et cette décision-là est suspendue à tout autre chose qu'à la baguette magique du magicien, elle dépend des forces en présence et met en cause la société française elle-même. La question qui sera sans doute réglée d'ici à la fin de l'été n'est pas seulement celle de l'armistice en Algérie mais, à cette occasion, la nature du pouvoir réel en France.

ON le voit bien, depuis que le F.L.N. a répondu à l'offre du général de Gaulle, les choses s'éclaircissent. Le peu que nous savons suffit : l'armée d'active, en Algérie, est résolue à ne pas admettre un cessez-le-feu qui ne soit pas, sur l'essentiel, une reddition du F.L.N. ; les hommes du 13 Mai sont bien décidés à ne pas laisser s'éteindre l'affaire algérienne sans qu'elle leur ait donné l'occasion de prendre le pouvoir ; à l'intérieur de l'Etat, et jusqu'à la tête du gouvernement, les complicités étroites avec l'Armée et les conjurés du 13 Mai continuent de jouer : le sabotage quotidien auquel s'emploie le cabinet du Premier ministre, derrière la façade d'une fidélité publique au chef de l'Etat, n'en est que le symptôme le plus aisément décelable.

Imaginer que cette puissante coalition qui relie des capitaines de S.A.S. dans le bled algérien au réseau de M. Soustelle en passant par le cabinet de M. Debré et l'état-major du général Ely, avalera en douceur la paix en Algérie, sous le charme personnel du chef de l'Etat, nous paraît — aujourd'hui comme il y a deux ans — une illusion meurtrière. Cette rêverie a été, jusqu'à présent, le credo même du régime et rien encore ne nous permet de penser qu'elle se soit dissipée.

Mais, à défaut d'une modification peu probable de la philosophie gaulliste, autre chose est intervenu : une prise de conscience plus nette de la réalité du danger chez les cadres responsables des organisations de gauche. Et là se construit peu à peu une raison concrète de ne pas être pessimiste.

CE qui s'est passé, la semaine dernière, au Conseil général de la Seine en est un nouvel indice : il arrive de plus en plus souvent que les vieilles querelles qui ont divisé la gauche depuis la Libération fassent place à un regroupement devant la menace commune.

La S.F.I.O., à cet égard, est un baromètre très révélateur car elle est l'aile ultra-gaulliste et ultra-anticommuniste de la gauche. C'est pourquoi, en mars de l'année dernière, U.N.R., Indépendants et S.F.I.O. s'étaient réunis pour élire ensemble le président du Conseil général, M. Dardel ; et les 7 conseillers généraux S.F.I.O. de la banlieue parisienne avaient été élus avec l'apport des « voix nationales » contre les opposants au régime. Or, depuis, il y a eu les lois cléricales qui ont déterminé la campagne laïque, et l'attitude active de MM. Devraigne (U.N.R.) et Vayron (Indépendant) en faveur de « l'Algérie française ». Si bien que la semaine dernière, malgré le souhait des chefs socialistes eux-mêmes, une pression irrésistible a déterminé un renversement des fronts : une majorité de gauche (Communistes, P.S.U. et S.F.I.O.) a élu par 76 voix contre 69 (Indépendants, U.N.R., M.R.P. et Centre) un nouveau bureau.

APRES beaucoup d'autres symptômes de même nature, que nous avons relevés ici chaque semaine depuis deux mois, ce dernier épisode montre qu'une évolution se produit. Les plus timides « gaullistes de gauche » se rendent compte qu'une bataille se prépare.

Avant de parvenir à la paix en Algérie il y aura, inévitablement, une épreuve de force politique — et peut-être même physique — avec d'un côté la coalition du 13 Mai appuyée sur Alger et les activistes militaires, et de l'autre la partie organisée de l'opinion métropolitaine.

Ce sentiment est si vif que l'échec retentissant de la Conférence au Sommet et la nouvelle coupure entre l'Est et l'Ouest n'ont pas pu freiner le mouvement de regroupement de la gauche. C'est qu'il s'agit bien, on commence à le comprendre, d'une affaire radicale. Si les factions s'opposent victorieusement à la paix en Algérie, contre le sentiment général du peuple français, elles auront réussi ce que, depuis la chute de Napoléon III, les ligues, les cagoules, les bureaux de la guerre, les milices n'ont finalement jamais réussi — sauf sous l'occupation nazie — et qui dépasse l'Algérie : supprimer toute démocratie en France.

Pour livrer et gagner cette bataille décisive, il n'y a pas un allié de trop, pas un effort à négliger. Il faut être prêt, plus encore qu'au temps du nazisme (car le nazisme était, en raison de sa défaite militaire certaine, provisoire) à accepter, à rechercher toutes les alliances — communistes compris. Le général de Gaulle, très certainement, croit pouvoir s'en passer. Et vous ?

J.-J. S.-S.

Cinéma ! 8 ou 9,5 mm
Grenier
analyse les avantages respectifs des deux formats
Demandez l'extraordinaire
GUIDE CATALOGUE
gratuit de
Grenier
GRENIER 27, r. du Cherche Midi, PARIS VIe, Bab. 36-90

CORRESPONDANCES EXPRESS

QUI REMPLACERA LE GENERAL NORSTAD ?

● Le général Lauris Norstad, commandant suprême des Forces alliées en Europe, n'a repris ses fonctions que sur le plan protocolaire et officiel. L'infarctus du myocarde dont il souffre lui interdit toute activité sérieuse. Le problème de son remplacement se trouve donc posé.

Les données en sont les suivantes :

— Le général Norstad, par ses qualités humaines et son sens de la diplomatie, avait réussi à atténuer certaines des divergences qui opposent le gouvernement français aux gouvernements des autres pays membres de l'O. T. A. N., et le général de Gaulle avait été, personnellement, très sensible à ces qualités.

— Bien qu'Américain, il a toujours joué le jeu « international ».

— Il est un grand spécialiste des problèmes stratégiques nucléaires (aéronucléaires et balisticonucléaires).

De ces trois données résultent trois impératifs. Le successeur du général Norstad doit être :

— un excellent diplomate ;

— un véritable « international » ;

— un spécialiste des questions de stratégie nucléaire.

Le général Norstad avait succédé au général Gruenther, dont il était l' « adjoint Air ». Or, son adjoint Air, le général Leon W. Johnston, n'est pas un spécialiste incontesté des problèmes nucléaires, et l'on ignore s'il a les qualités suffisantes, techniques et humaines, pour devenir commandant suprême.

L'adjoint direct du général Norstad, le général anglais Richard Gale, est exclu de la succession : c'est un « terrien », et il était déjà à la retraite lorsqu'il a été appelé au S.H.A.P.E. Quant au troisième adjoint, l' « adjoint Mer », ce sera le successeur de l'amiral Barjot : il n'a pas encore été désigné par le gouvernement français.

Le gouvernement américain recherche actuellement, parmi les officiers supérieurs de l'U.S. Air Force, celui qui pourrait être proposé aux gouvernements alliés comme successeur du général Norstad. Jusqu'à maintenant, il n'a présenté aucune proposition. Il est probable que la décision ne sera pas prise avant la session ministérielle du Conseil Atlantique, en décembre prochain.

REMOUS A LA CONFEDERATION GENERALE DES CADRES

● La présence de M. André Malterre, secrétaire de la Confédération générale des Cadres, au colloque de Vincennes, a provoqué de graves remous au sein de cette organisation syndicale qui tient à rester fidèle à sa charte d'apolitisme. M. Malterre était, avec M. André Lafond, de Force Ouvrière, et le président du Syndicat des concierges, le seul syndicaliste métropolitain présent à Vincennes.

Ce n'était pas la première fois que M. Malterre avait tenté d'entraîner les adhérents de la C. G. C. vers des positions « Algérie française ». Son attitude au moment du 13 Mai lui avait valu de se voir offrir un siège de député U. N. R. Il avait fait, par la suite, de nombreux voyages en Algérie. Le 23 janvier dernier, il se trouvait à Alger, invité par l'Union algérienne des Cadres. Le communiqué qu'il publia après le déclenchement de l'émeute témoignait d'une sympathie manifeste à l'égard des insurgés. A son retour à Paris, il envoyait une lettre-circulaire à tous les syndicats pour leur demander de ne pas condamner les insurgés d'Alger et de ne pas favoriser « la reconstitution d'un Front populaire ».

« Nous adopterons la tactique du hérisson, nous nous mettrons en boule et il faudra nous avaler. »

(R. VINCIGUERRA, *député d'Alger.*)

Cette attitude avait déjà provoqué des réactions que M. Malterre n'avait guère eu de mal à étouffer. Cette fois, l'atteinte au principe d'apolitisme était trop évidente pour ne pas être relevée. Au Comité confédéral qui s'est tenu samedi, la Fédération des Ingénieurs des mines a soumis une motion de censure qui a entraîné des débats longs et houleux.

L'opposition à M. Malterre n'était pas encore assez organisée et assez cohérente pour grouper sur cette motion d'autres voix que celle de la Fédération des Ingénieurs des mines, et le président de la C. G. C. a, finalement, obtenu la confiance. Mais c'est la première fois qu'une telle motion est déposée et discutée au Comité fédéral, et la première fois qu'une pareille émotion se manifeste.

P. M. F. ET « L'EXPRESS » VUS DU CAIRE

● Sous le titre « Le Socialisme des ennemis », un journaliste égyptien, M. Nasser el Din Nachachibi, s'est livré, dans « Al Goumhouria », à de violentes attaques contre la gauche française et « L'Express » en particulier.

M. Nachachibi écrit : « Lorsque Mendès France défend l'Algérie, il ne le fait pas pour elle-même, c'est-à-dire pour la liberté et l'indépendance de l'Algérie, car un socialiste français est avant tout Français et chauvin, et œuvre dans l'intérêt exclusif de son pays. Par exemple, lorsque Mendès France a pris position contre l'opération de Suez, ce n'était pas une attitude en soi, mais parce que l'échec de cette entreprise portait préjudice à son pays...

« Lorsque j'étais à Paris, le mois dernier, j'ai cherché à rendre visite aux journalistes de « L'Express », le journal socialiste. Le directeur, Servan-Schreiber, assisté de son adjoint et en présence de sa secrétaire, me déclara : « Je suis au regret d'annuler ce rendez-vous, car j'ai appris que vous étiez le rédacteur en chef du journal « Al Goumhouria » du Caire, c'est-à-dire le journal de Nasser ». Le socialisme admet-il une attitude aussi sioniste ? ».

Dans ce même article, M. Nachachibi s'en prend également au parti israélien Mapaï et reproche vivement à M. Mendès France de s'être rendu en Israël.

[M. Nachachibi est, en effet, venu à « L'Express » le mois dernier, où il a été reçu brièvement par un collaborateur du journal. A aucun moment, il n'a été en présence du directeur ou du rédacteur en chef. Le récit qu'il fait de sa visite est donc totalement fantaisiste... comme le reste de ses commentaires, bien révélateurs.]

LES PETROLIERS A VINCENNES

● Les organisateurs du colloque de Vincennes avaient cherché à s'appuyer sur des représentants des grands intérêts économiques.

Une personnalité importante de l'agriculture était à Vincennes, M. Vangraesschepe, de la Fédération nationale des Exploitants agricoles.

Parmi les représentants des intérêts économiques, un dirigeant du Syndicat des Industries mécaniques, M. William François, presque tous les autres venaient des sociétés pétrolières : M. Yves Perrin, directeur général de Francarep ; M. Majorelle, président du Comité professionnel du pétrole et de Cofirep ; M. Minguet, délégué général du Cirep.

LES « DISCOUNTERS » S'ORGANISENT

● L'Union du Commerce Moderne a pris les armes pour la défense de la « circulaire Fontanet » du 31 mars 1960, qui vise à empêcher la violation des lois économiques et menace de poursuites les fabricants ou grossistes qui refuseraient d'approvisionner telle ou telle catégorie de commerçants. En liaison étroite avec les organisations de consommateurs, elle est prête à désigner publiquement les fabricants qui s'opposent à la baisse des prix et à exposer ainsi leurs produits au boycott.

L'Union du Commerce Moderne, dont le président est un jeune chef d'entreprise, M. André Essel, quarante et un ans, groupe les « discounters » qui mènent dans le domaine des produits industriels une action comparable à celle de M. Edouard Leclerc dans l'épicerie. Les « discounters » (de l'anglais « discount », remise ou escompte) pratiquent une réduction volontaire de 10 à 20 % sur tous les articles qu'ils vendent, grâce à l'importance de leur chiffre d'affaires. Ils se font une spécialité d'avoir pour clients des collectivités (usines, bureaux, associations professionnelles, etc.) et font un large appel à la publicité.

Dans la région parisienne, le « discount » a déjà pris une place dans le commerce des appareils électroménagers, des postes de radio et de télévision, du matériel photographique et du mobilier. Les organismes de crédit estiment que 70 % de leurs clients, pour ces articles, achètent chez des « discounters ».

L'Union du Commerce Moderne pense accorder son panonceau de garantie, dans les mois qui viennent, à trois cents ou cinq cents commerçants.

LE BULLETIN DE SANTÉ DE LA S.F.I.O.

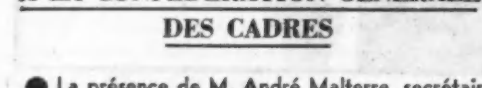
● Les militants qui se réunissent cette semaine à Issy-les-Moulineaux pour le 52e Congrès national de la S.F.I.O. trouveront sur leur table, comme chaque année, les divers rapports concernant la vie du parti au cours de l'année écoulée.

Parmi ces documents figurera le bulletin de santé traditionnel.

Les effectifs du parti, qui s'étaient gonflés lors

2 Semaines de vacances bleues entre ciel et mer

m/s CABO SAN VICENTE
(18.000 tonnes)
construit en 1959 — entièrement climatisé



Départ de MARSEILLE le 23 Juillet
Retour à MARSEILLE le 6 Août
BARCELONE - MALAGA - PUNTA DELGADA (Açores)
FUNCHAL (Madère) - SANTA CRUZ DE TENERIFE (Canaries) - CASABLANCA - PALMA (Baléares)
Prix à partir de NF 990

Pour réservation et renseignements :
Toutes Agences de Voyages et aux Agents Généraux de la Compagnie
LUCIEN RODRIGUES - ELY. S.A.
22, rue Bergère, Paris 9e — Tél. : PRO 76.95 (+)
5, rue Beauvau, Marseille — Tél. 20.81.40 et 20.28.09

Croisière des Iles Atlantiques

EXCLUSIVITÉS MASCULINES
françaises, anglaises, italiennes
sur mesure ou prêt à porter
HARLEY
alpaga - dacron
tergal - airway
depuis 259 NF
PARKING ASSURÉ
8 BD DE LA MADELEINE, PARIS

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

« LES ASTRES ÉMAILLAIENT LE CIEL PROFOND ET SOMBRE ;
LE CROISSANT FIN ET CLAIR PARMI CES FLEURS DE L'OMBRE
BRILLAIT À L'OCCIDENT, ET RUTH SE DEMANDAIT... »

de la présence de Guy Mollet au pouvoir (109.873 en 1957 contre 95.049 en 1956) ont sérieusement baissé depuis :

— Effectifs métropole : 81.292 en 1959 contre 91.667 en 1958.

Le nombre des fédérations comptant plus de 1.000 militants tombe de 20 à 15 ; en revanche, 32 fédérations au lieu de 22 en comptent moins de 300 et 16 au lieu de 11 moins de 200.

Le mouvement de recul est général et affecte toutes les tendances : les Pyrénées-Orientales d'Arthur Comte (— 1.155) ; la Dordogne de Robert Lacoste (— 854) ; la Somme de Max Lejeune (— 780) ; le Nord d'Augustin Laurent (— 442) ; la Sarthe de Christian Pineau (— 166). Le recul est également important dans la Seine (— 1.542).

Vingt-trois fédérations seulement sont en progrès. Ces progrès sont assez marqués dans quelques-unes (Gard + 265, Haut-Rhin + 198, Basses-Pyrénées + 158), mais dérisoires dans la plupart. Le Pas-de-Calais, par exemple, département de M. Guy Mollet, n'a donné que cinq militants supplémentaires à la S.F.I.O. en 1959.

Les statistiques fournies aux congressistes sont les premières qui fassent ressortir les conséquences de la création du P.S.A. en septembre 1958.

Comme le recrutement du P.S.U. (où s'est fondu le P.S.A.) est en progression régulière, il est probable que les effectifs de la S.F.I.O. en 1960 soient encore inférieurs à ceux donnés pour 1959.

VERS LA FIN DE LA GREVE DES MEDECINS

● Des conversations discrètes ont lieu depuis plusieurs jours entre les dirigeants des syndicats médicaux et des représentants gouvernementaux.

Objet de ces conversations : sortir de l'impasse où les médecins se sont engagés à la suite de la parution du décret du 12 mai dernier définissant les rapports entre le Corps médical et la Sécurité sociale. Chacune des parties y a le plus grand intérêt.

1. Du côté des syndicats médicaux, on ne voyait pas la fin de la grève, le gouvernement étant irrévocablement hostile à un réexamen du décret sous une pression de ce genre. Cette volonté a été marquée par la décision du Conseil d'Etat du 22 juin, qui a déclaré « irrévocable » et « immuable » le décret du 12 mai. Il ne restait à la Confédération des Syndicats médicaux qu'à accepter le principe des concessions. Des signes d'indiscipline s'étaient, du reste, fait jour : les médecins du Gard ont signé une convention départementale sur les bases fixées par le nouveau décret, « pour éviter, ont-ils dit, la signature massive, à brève échéance, de conventions individuelles ».

2. Du côté gouvernemental, on a hâte de voir entrer en application le remboursement à 80 % des honoraires médicaux, qui a permis aux organisations syndicales et à la F. N. O. S. S. d'accepter plus facilement la réforme administrative de la S. S. Faute d'une application rapide de ce remboursement, les syndicats pourraient partir en guerre contre l'autre partie de la réforme.

La base de l'accord pourrait être la suivante : les syndicats médicaux accepteraient les tarifs des conventions individuelles, mais dans le cadre d'une « convention nationale » qui exclurait tout risque d'adhésions individuelles ou de double secteur.

PAIX et DÉTENTE
avec LA CROISIÈRE EN MER
125 PROGRAMMES
vous sont proposés
dans la Brochure envoyée gratuitement par la
COMPAGNIE FRANÇAISE DE TOURISME
3, Rue VIGNON - Paris (8e) - RIC. 77-09

ANDRÉ CHOURAQUI
THEODORE HERZL
L'homme de génie qui, des déserts de Palestine, a fait surgir le nouvel Etat d'Israël
400 p. ill. : 15 nf.
SEUIL

LA NÉGOCIATION

Boumendjel m'a dit...

● *Jean Daniel raconte ses entretiens avec le premier émissaire du F. L. N., Ahmed Boumendjel, et avec les autres leaders nationalistes. Que peut-on attendre d'eux ?*

PENDANT le séjour des émissaires algériens à Melun, le « télex » mis à leur disposition pour relier la préfecture de Seine-et-Marne à la villa de M. Ferhat Abbas à Tunis a fonctionné presque continuellement. Pour deux heures de pourparlers entre représentants du G.P.R.A. et du gouvernement français, il y a eu au moins cinq heures de conversations télégraphiques entre M. Boumendjel et M. Abbas. Au point qu'on a pu dire que l'Algérien qui travaillait le plus à Melun était un tout jeune homme, grave et timide, à peine sorti du maquis oranais où il était spécialisé dans les télécommunications et le chiffre : M. Benamar Hakiki, lequel n'a pas cessé d'envoyer et de recevoir des télégrammes codés.

Dès dimanche les conversations de Melun connaissaient leur première suspension. M. Boumendjel avait demandé à être renseigné sur la composition de la délégation française qui recevrait la délégation conduite par M. Abbas. Etant donné le rang de ce dernier, les Algériens s'inquiétaient du rang du chef de la délégation française, et surtout ils s'inquiétaient de savoir s'il s'agirait d'un homme politique ou d'un militaire.

Question délicate entre toutes. Comment faire croire qu'on ne va parler que du cessez-le-feu s'il n'y a pas que des militaires dans la délégation ? disaient les Français. Comment accepterions-nous de parler des conditions politiques du cessez-le-feu avec seulement des militaires ? répondaient les Algériens.

Autre difficulté : quand M. Abbas serait-il reçu par le général de Gaulle ? Le gouvernement français n'entendait pas donner de date.

Que faire des armes ?

De tous les obstacles surgis pendant les conversations de Melun, ces deux difficultés sont celles qui ont le plus de retentissement à Tunis parce qu'elles ont une signification quant au fond même de la solution du conflit. Laquelle ? M. Boumendjel me l'a expliquée dans l'avion qui nous a amenés ensemble de Tunis à Paris :

— *Ma mission n'est évidemment que technique, mais réfléchissez : dès la première question cette mission deviendra essentiellement psychologique. Il s'agit de savoir qui nous avons en face. On nous l'a assez dit, n'est-ce pas, qu'il fallait venir, sur place, ne serait-ce que pour se rendre compte, ne serait-ce que pour se faire par soi-même une idée. Eh bien ! voilà, nous y sommes, et moi en particulier, j'y suis, c'est à cela surtout que je vais servir, bien sûr...*

— Une chose m'intrigue, dis-je : une personnalité importante du G.P.R.A. m'a dit hier que vous feriez comme si vous étiez d'accord pour ne discuter que du cessez-le-feu ?...

— *Nous sommes d'accord pour dire oui à une invitation et oui à une rencontre. C'est tout. De tous les côtés on nous a répété que l'inventaire des conditions du cessez-le-feu contenait des conditions politiques et que par suite on ne pouvait éviter des discussions politiques. On a attribué cette interprétation au général de Gaulle lui-même. Désormais, c'est notre thèse. Je vais voir si cela est encore celle des Français. Remarquez : cela tombe sous le sens. Le cessez-le-feu, vous devinez que cela n'est pas pour nous le désarmement. Cela ne le sera jamais. Alors, la question va se poser de savoir ce que feront* de chaque côté *les hommes en armes, pendant le référendum. Ne sommes-nous pas déjà dans les conditions politiques du référendum ? Toutes les questions, purement techniques en effet, que j'ai dans mes dossiers, vont me permettre en même temps de dire au G.P.R.A. dans quel esprit se feront les réponses. »*

(A.P.)

LES DEUX ÉMISSAIRES DU F.L.N. : MM. AHMED BOUMENDJEL ET BEN YAHIA.
Pour deux heures de pourparlers, cinq heures de télégrammes.

Mon ami Atlan

Ahmed Boumendjel a un immense visage qui rappelle ce masque de Beethoven qu'on voit aujourd'hui chez les marchands de disques. Des yeux tendres et malicieux, un front qui n'en finit pas et qui se termine par une crinière échevelée. Une attitude faite de cordialité, de finesse, de désenchantement et de solidité aussi. Bref, un homme entre tous chaleureux. Sans doute m'est-il impossible de parler de lui avec une objectivité complète. Il est mon ami depuis de très longues années. (De combien de Français d'Algérie, d'ailleurs — où que se situent politiquement ces Français — Boumendjel n'a-t-il été l'ami ?).

Avant de le connaître, j'ai été le condisciple de son frère Ali, torturé et exécuté en 1957 pendant la bataille d'Alger, et au souvenir de qui nous sommes nombreux à être restés fidèles. J'ai connu ensuite Ahmed Boumendjel en 1945 chez le gouverneur général Yves Chataigneau. Enfin, en 1956, je l'avais invité à collaborer à « L'Express ». Son dernier acte public en France fut un dialogue avec Albert Camus publié dans notre journal.

Chaque fois que nous avons été en désaccord, avant ou après son départ pour Tunis nous nous sommes expliqués franchement, complètement, avec une totale confiance. Dans cet avion, au moment où nous avons survolé les côtes de France, peut-être avons-nous pensé sans nous le dire, et en même temps, à son frère...

Ensuite je lui ai dit : « Mais au fond, vous êtes plutôt optimiste ? » Il m'a répondu :

— *Optimiste ? Cela ne veut plus dire grand-chose ! Nous revenons de si loin. Certains d'entre nous ont même pu se dire qu'ils ne verraient pas eux-mêmes la fin de cette histoire. Et puis, soudain, les événements démarrent ; et alors on se dit que tout peut aller très vite. Il y a des changements dont nous prenons acte.*

« Ainsi, nous ne sommes plus « des chefs de bandes », *mais des* « dirigeants de l'insurrection ». *On ne nous dit plus avec mépris de cesser un combat perdu, on nous invite à venir* « régler définitivement le problème ». *La presse française s'avise soudain que nous pourrions bien être des adversaires dignes de considération. On nous tient enfin pour adultes (peut-être parce qu'on admet que nous détenons des atouts diplomatiques majeurs) au point de vouloir faire de nous des* « associés »*... On ne peut pas y être indifférents.*

« Nous avons combattu pour que le peuple humilié obtienne ces sortes de réparations. Bien sûr, nous nous sommes énormément éloignés de la France pendant toutes ces années, mais, et là je parle en mon nom personnel, je ne peux pas être insensible au fait que des Français de plus en plus nombreux nous comprennent. C'est tout de même toute une jeunesse que j'ai laissée à Paris. L'époque où après avoir été instituteur en Algérie j'ai préparé mes bachots et puis je suis venu au quartier Latin, à la Faculté de Droit ; l'époque où j'ai été pion à Sainte-Barbe, j'ai milité dans le comité de vigilance des intellectuels antifascistes dirigé alors par un extrémiste de gauche du nom de Jacques Soustelle...

« Plus tard, je me suis lié avec une sorte de génie, qui est mort il n'y a pas très longtemps, un israélite constantinois, le peintre Jean Atlan, qui essayait à la fois de me faire comprendre sa peinture et de m'entraîner dans les milieux trotskystes. Atlan, c'est un de mes meilleurs souvenirs d'amitié, un de mes meilleurs souvenirs parisiens. Quand j'ai appris sa mort, il y a quelques mois, cela m'a fait le même effet que la mort de Camus. Voilà un homme, Camus, qui aurait été précieux pour tous en ce moment, un de ceux qui auraient pu précipiter la paix. C'était un peu cette heure-là qu'il attendait, non ? »

La réunion décisive

Nous avons reparlé, une fois de plus, de Camus, et puis nous en sommes revenus aux pourparlers historiques qui attendaient Boumendjel. Il m'a dit qu'il demanderait aussitôt à rencontrer Ben Bella et ses compagnons de l'île d'Aix.

« Il est impossible, n'est-ce pas, qu'on m'empêche de rendre compte directement à Ben Bella de ma mission. Nous inviter, cela implique que l'on comprend cela très bien, je ne peux pas penser le contraire. »

Depuis cette conversation, il y a eu les journées de Melun. Le climat n'est plus exactement celui dont Ahmed Boumendjel se félicitait. Quand je suis arrivé à Paris, j'ai vu qu'on projetait dans les salles de cinéma une bande d'actualités que je venais de voir à Tunis : un montage où M. Ferhat Abbas répondait positivement à l'invitation du général de Gaulle. Des amis m'ont dit que dans certaines salles parisiennes des spectateurs applaudissaient. Depuis, les choses se sont un peu calmées.

Déjà, on accorde une grande place aux dissensions. Déjà on devine que des inquiétudes suscitées à Alger conduisent Matignon, sinon l'Elysée, à réduire l'euphorie des premiers jours. Cela n'a, pour l'instant, rien d'alarmant. Mais la mission « psychologique » de MM. Boumendjel et Ben Yahia ne peut pas ne pas en tirer des conclusions qui seront répercutées à Tunis. Comment seront-elles reçues ?

Deux des ministres les plus importants du gouvernement du F.L.N., MM. Boussouf et Krim Belkacem, y sont rentrés, le premier du Maroc, le second du Caire, pour étudier avec l'ensemble de leurs collègues les résultats de la mission de M. Boumendjel en France.

C'est une réunion décisive ; l'une des plus intéressantes depuis le début de l'insurrection. MM. Boussouf et Krim font un exposé sur deux questions déterminantes : comment l'extérieur réagit à l'acceptation par le F.L.N. de venir à Paris rencontrer le général de Gaulle ? Comment, par suite, l'extérieur maintiendra-t-il son soutien au F.L.N. en cas d'échec des négociations de Paris ?

Une plus grande confiance

Au Caire, M. Krim Belkacem a rencontré l'ambassadeur de Chine en Egypte quelques heures avant de s'entretenir avec le président Nasser. Les conclusions paraissent très nettes : à l'exception de la Chine, tous les Etats amis du F.L.N. approuvent à des degrés divers le voyage à Paris d'une délégation du F.L.N. D'un autre côté, la Chine prendrait la tête du soutien au F.L.N. en cas d'échec des négociations.

C'est dans cette perspective, favorable à la paix, que sont étudiés les rapports de M. Boumendjel. Cette perspective est favorable dans la mesure où il est toujours très mauvais de discuter avec un adversaire qui se croit faible. Les Algériens avancent plusieurs explications pour justifier le fait de n'avoir pas accepté il y a six mois ce qu'ils acceptent aujourd'hui. Certaines de ces explications sont fort judicieuses et notamment celles qui ont trait au besoin du général de Gaulle d'en finir avec la guerre.

Ils disent que le chef de l'Etat français n'a jamais eu autant intérêt à faire la paix et que, de ce fait, ils peuvent lui faire une confiance plus grande qu'auparavant.

Mon impression personnelle reste,

Les Temps Modernes
publient
LA GAUCHE RESPECTUEUSE
et
Francis Jeanson
LETTRE A SARTRE
N° avril-mai - 288 pages 5,40 N.F.
30, RUE DE L'UNIVERSITÉ - PARIS

(Paris-Match.)

M. AHMED BOUMENDJEL ENTRE JEAN DANIEL (A G.) ET TOM BRADY, DU « NEW YORK TIMES ».
« Optimiste ? Cela ne veut pas dire grand-chose. »

cependant, qu'il y a six mois, ils craignaient ne pas pouvoir se retourner en cas de déception à Paris, alors qu'aujourd'hui ils sont sûrs du contraire. Ils estiment détenir des atouts maîtres.

Les difficultés subsistent : M. Boussouf le sait mieux que personne. Il s'agit de maintenir des structures politico-militaires assez fortes pour qu'elles soient utilisées dans le combat militaire en cas d'échec, et dans le combat politique (encadrement des masses) lors d'un éventuel cessez-le-feu.

La Chine et l'Egypte

Mais ces difficultés ne sont rien à côté de ce qu'elles auraient pu être il y a six ou neuf mois. Selon les Algériens, le ralentissement de l'activité insurrectionnelle dans certaines régions, et en particulier en Kabylie où l'on parle d'un succès complet de la pacification, ce ralentissement donc n'a pas entamé l'essentiel, c'est-à-dire le « noyau », qui permet la réorganisation continuelle des troupes dispersées.

Ces différents exposés vont rasséréner les responsables algériens. Les inquiétudes chez eux étaient en effet parfois très vives. On avait ainsi appris à Tunis que l'Egypte ne paraissait pas satisfaite de l'acceptation algérienne. Aux Nations Unies, à New York, l'ambassadeur de la R.A.U. n'avait pas caché l'inopportunité d'une telle acceptation. M. Mustapha Kamel avait, dit-on, accusé les Tunisiens d'avoir dangereusement influencé les Algériens au moment où la France passait des accords avec M. Ben Gourion pour le renforcement du potentiel militaire d'Israël.

D'un autre côté, les informations venues de Chine ne paraissaient pas rassurantes pour le F.L.N. Malgré le message envoyé (trois jours avant la publication de la décision d'aller à Paris) aux dirigeants chinois, les réactions de Pékin révélaient une déception amère et menaçaient de mettre en question les accords récemment passés. Or, Krim Belkacem a rapporté du Caire les assurances les plus formelles de l'ambassadeur de Chine et du président Nasser.

Les difficultés dont la mission de M. Boumendjel a fait état sont, de ce fait, examinées en toute sérénité. Comme si elles avaient été prévues, comme si on les considérait comme une phase habituelle. C'est pourquoi la question maintenant consiste à se demander quelles sont de part et d'autre les arrière-pensées.

Il est bien normal en effet que chacune des deux parties en présence arrive avec des positions extrêmes. Cela est normal bien qu'il soit dangereux d'abuser de cette méthode dans un contexte où les oppositions à l'intérieur des deux camps peuvent à tout moment transformer l'itinéraire fixé à l'avance. Mais enfin on peut concevoir que les concessions ne soient pas pour le début. Cela dit, où veut-on en venir ?

La thèse de départ

Le gouvernement du F.L.N. s'intitule lui-même gouvernement *provisoire* de la République algérienne. Mais il prétend en même temps que, depuis le 16 septembre, date à laquelle la politique d'autodétermination a été arrêtée, le gouvernement français est devenu lui aussi, en Algérie, un gouvernement « provisoire ». M. Abbas et ses collègues disent :

« Nous acceptons le principe d'un cessez-le-feu en vue de donner la parole au peuple algérien, seul maître du destin de l'Algérie. C'est déjà une grande base d'accord qui permet la discussion. Pour le moment il y a donc deux gouvernements provisoires en Algérie, et seul le peuple algérien peut choisir l'un d'entre eux.

« S'il y a donc référendum, cela ne peut être que pour que le peuple puisse se prononcer, avec toutes les garanties internationales coutumières à une libre consultation, entre le gouvernement français et le gouvernement du F.L.N. Dira-t-on que les deux gouvernements n'ont pas une souveraineté de fait identique ? Nous le nions. Nous avons installé dans la clandestinité les structures politico-militaires d'une république algérienne.

« Notre gouvernement est reconnu par la quasi-totalité du continent africain et par les plus grandes puissances du monde. Nous prétendons que 90 % des Algériens sont derrière nous. Le gouvernement français prétend le contraire. Nous ne nous insurgerons pas contre ce doute sur notre représentativité. Nous acceptons, et même proposons, l'épreuve loyale de la consultation. »

Telle est la position de départ de la délégation algérienne qui doit venir à Paris conduite par M. Abbas. Toute la thèse est contenue dans une préposition : « pour ». Il s'agit d'un cessez-le-feu *pour* l'autodétermination.

La thèse officielle de la France est pour le moment complètement différente. Cette thèse a été développée, on le sait, dans plusieurs déclarations du général de Gaulle. Si on s'interdit d'extrapoler dans un sens ou dans l'autre, voici ce que cette thèse comprend :

Il est bien vrai que le problème se pose depuis cent trente ans, que la souveraineté de droit se trouve de ce fait mise en question, qu'enfin il faut recourir à l'autodétermination. Mais :

1° L'insurrection n'assure aucun droit sinon celui de discuter des conditions de la cessation de cette insurrection.

2° Les discussions sur le référendum ne peuvent avoir lieu qu'après le cessez-le-feu.

3° Le choix n'est pas nécessairement entre la France et le F.L.N. mais aussi entre plusieurs « tendances » à l'intérieur du peuple algérien.

4° Enfin, quelle que soit l'issue du référendum, la France a, du fait de l'ancienneté et de l'intensité de sa présence en Algérie, des intérêts de droit. Comme l'Etat algérien n'existe pas encore, d'une part ses intérêts ne peuvent être mis en discussion ni dans des pourparlers, ni dans une consultation ; d'autre part, la collectivité française d'Algérie a un droit « territorial ».

La menace

En conclusion, dit la thèse française, si le cessez-le-feu est éminemment souhaitable, il n'est cependant pas la condition absolue de l'autodétermination. On pourrait en effet concevoir une situation (abstraite) où les insurgés seraient considérés comme s'excluant eux-mêmes de la collectivité algérienne et où la consultation de cette collectivité aurait tout de même lieu. (Cette menace, claire dans les propos de M. Michel Debré, est perceptible dans le discours prononcé par le général de Gaulle le 14 juin.)

Mais il s'agit là, évidemment, de deux positions extrêmes. Si l'on s'en tenait de part et d'autre à de telles thèses, l'échec des pourparlers serait très vite consommé. La constatation qu'il s'agit de positions tactiques n'est d'ailleurs pas complètement rassurante. Car si l'on peut concevoir que

→

ÉTUDIANTS

ne décidez pas de votre orientation future sans avoir pris des renseignements à

L'ÉCOLE DES ATTACHÉS DE DIRECTION BILINGUES

15, rue Soufflot - PARIS (5e) - ODE. 46-73

le F.L.N., malgré d'éventuelles pressions extérieures, puisse faire d'intéressantes concessions, il faut admettre que les concessions du général de Gaulle posent, elles, des problèmes de politique intérieure. Selon les réactions d'Alger, de Gaulle choisira l'interprétation restrictive ou large de son discours.

On vient d'en avoir un exemple à Melun. Promettre aux plénipotentiaires du G.P.R.A. qu'il y aurait des hommes politiques dans la délégation française et que le général de Gaulle recevrait M. Abbas ne constituait pas un engagement dangereux. Cette assurance eût au contraire déblayé le terrain (et à bon compte, puisqu'il est inévitable que les deux revendications soient satisfaites). Mais ce n'était pas « l'heure » du général.

De Gaulle estime pouvoir compter sur une méthode qui lui a réussi — laisser mûrir — une méthode qui demande toujours beaucoup de temps. Est-ce raisonnable ici ? Cela n'est plus sûr du tout au moment où la Chine vient de rallier à la guerre froide tout le bloc oriental et au moment où M. Krouchtchev révise complètement sa politique de modération à l'égard de l'Algérie.

Le jeu de la franchise

Quoi qu'il en soit, comment ces deux thèses pourraient-elles se rencontrer? On prête au général de Gaulle l'intention de laisser s'engager longuement des négociations sur le cessez-le-feu entre délégués français et algériens. Puis, pour faire aboutir ces négociations, il convoquerait M. Abbas et l'entretiendrait des conditions de l'autodétermination. La veille, par exemple, soit d'une rupture, soit d'un accord. Après quoi les représentants du F.L.N. pourraient signer les conventions du cessez-le-feu, forts des assurances qu'ils auraient reçues sur leur rôle politique.

A l'usage, cette méthode qui a quelques avantages de politique intérieure française peut se révéler catastrophique. Le F.L.N. est en effet capable de faire bien des concessions, sauf une, en vérité : celle qui consisterait à bloquer le mécanisme dynamique de la guerre sans avoir le contrôle du rôle qu'il aurait à remplir dans la paix.

Pour le moment, je l'ai encore vu au cours de mes derniers entretiens avec eux, les chefs du F.L.N., malgré des méfiances accumulées, font confiance au général de Gaulle. Plutôt que des manœuvres, des intrigues savantes, et des calculs astucieux, il serait plus efficace de jouer avec eux le jeu de la franchise, d'étaler les désaccords, et d'en discuter à fond.

Il y a parfois des difficultés communes, des difficultés à mettre en commun : les réactions des deux opinions publiques par exemple, des ultras des deux bords, des « colonels » de chaque camp ; le F.L.N. a « ses » Européens, qui sont les messalistes, les harki et les élus.

L'examen de tous ces obstacles opéré en marge des pourparlers sur le cessez-le-feu, même si cet examen était secret mais à la condition qu'il soit immédiat, permettrait déjà une véritable construction en commun de la future association franco-algérienne.

JEAN DANIEL.

(« L'Express ».)

L'HEURE DU BAIN.
« *Ce pays, il est le mien.* »

ALGER

Un Français sur la plage

● ***Des amis algérois ont emmené Claude Krief sur les plages de la banlieue d'Alger. Et là il a écouté.***

« *Et puis non ! C'est pas possible, c'est trop injuste !* » Debout dans le soleil, Roger s'est soudain mis à crier, foulant le sable d'un talon rageur. Son bras levé a semblé prendre le ciel — ou le destin ? — à témoin, puis son poing s'est crispé. Je le sens à mi-chemin des larmes et de la colère. « *Ce pays, il est le mien, je ne peux pas le quitter !* »

Nous sommes depuis le matin sur une des plages qui bordent le littoral algérois. En longue procession, les voitures se sont suivies sur les routes avant d'essaimer à proximité des criques. Des familles entières se sont installées et sous les parasols chacun a sorti à l'heure du déjeuner les tomates, les soubressades, les olives et les bouteilles de vin rosé. Dimanche, on va « se taper le bain » en famille. Je suis l'invité de Roger. Il m'a pris quelques heures plus tôt dans sa 4 CV, avec sa femme, Josette, et l'un de mes vieux amis, son cousin, qui m'a vivement recommandé : « *Surtout pas de politique* ». Mais au moment des informations, les transistors se sont mis à marcher un peu partout. Et Roger est parti dans un long monologue ponctué par les « *calme-toi* » de Josette.

« *Ah ! on leur donne du « monsieur » maintenant. C'est « monsieur » Boumendjel par-ci, « monsieur » Ben Couscous par-là.. Comme ça les « assassins » et les « meneurs ambitieux » sont devenus des plénipotentiaires. Plénipotentiaires, tiens !* »

Là, Roger mime ce que les Algériens appellent un « bras d'honneur » et qui est une traduction par geste du « mon c... » de Zazie. Il reprend :

« *Et nous, qu'est-ce qu'on fout ? Ces châtrés prêchent le calme et l'union alors qu'on se fait avoir jusqu'au trognon ! Mais qu'est-ce qu'on attend ? Que Ferhat Abbas débarque à Alger, que de la Casbah les Arabes descendent par dizaines de milliers avec des drapeaux et des « you-yous » ? Je vous le dis, moi, monsieur, s'il n'y a jamais eu de bain de sang à Alger, ce sera ce jour-là...* »

En fait, pour l'instant, la ville reste calme et les forces de sécurité mises en place par la Délégation Générale contrôlent la situation. Ce qui était impensable il y a quelques mois s'est produit. Bon gré mal gré, Alger ne s'est pas mobilisé contre Paris, comme elle avait coutume de le faire au seul mot de négociation. Collectivement les Algérois courbent l'échine. Individuellement et psychologiquement c'est la révolte. Et comme pour la rébellion F.L.N., la vraie issue ne peut être que politique.

(« L'Express ».)

L'HEURE DES BROCHETTES.
« *Plénipotentiaires ? Tiens...* »

« C'est de la folie pure »

A quelques pas de nous, une mère hurle, tentant de faire revenir auprès d'elle un petit garçon de cinq ou six ans qui s'obstine à retourner à l'eau sitôt sorti de table. Puis, se tournant vers un homme qui somnole, la tête sous un journal : « *François, occupe-toi du petit, c'est ton fils après tout. S'il se noie, je ne veux pas le voir.* »

L'homme grogne et Roger enchaîne : « *Par quelle folie est-on arrivé là ? Bien sûr, ils vont nous foutre à la mer. Ils ne peuvent pas oublier les ratissages, les exécutions, les arrestations, les interrogatoires. Nous, nous avons pleuré nos morts et crié vengeance. Le résultat, c'est qu'un plus grand nombre de cadavres nous sépare. C'est de la folie pure !* »

Puis il ajoute, implorant presque : « *Croyez-vous que tout soit foutu, qu'il ne reste plus une chance de s'entendre avec eux ? Moi, je ne veux pas faire la « valise » et je ne serai jamais un étranger ici !* »

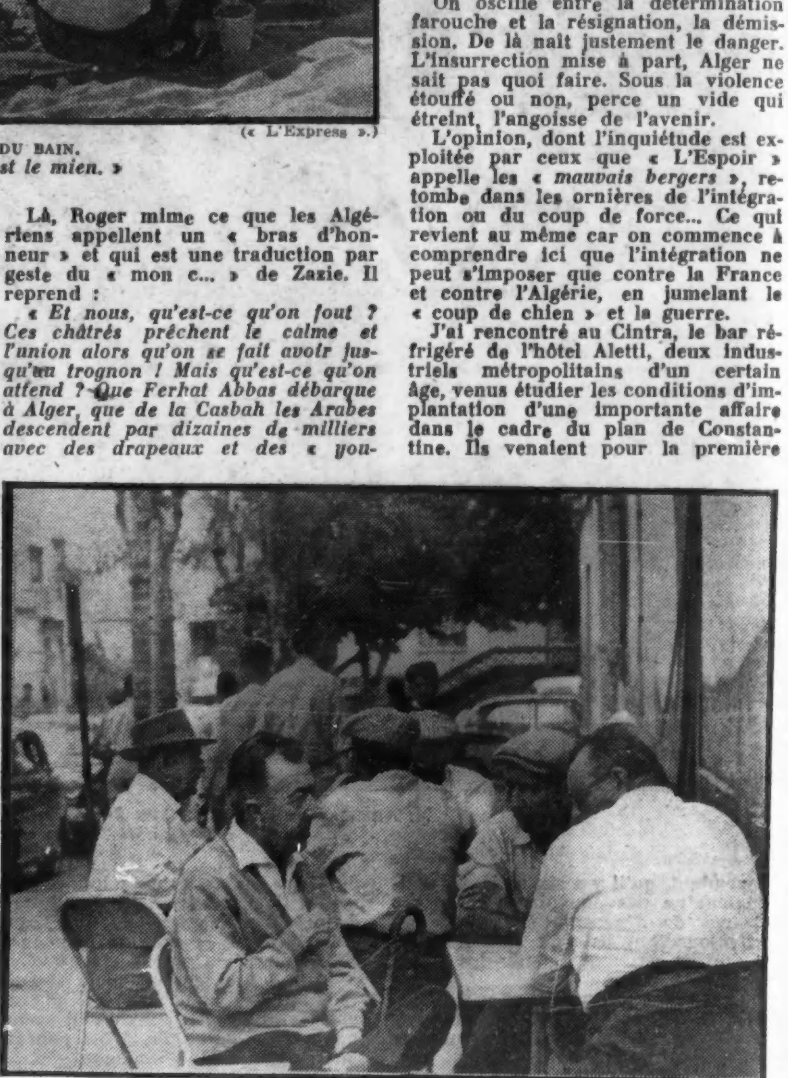
Au large, dans la baie, de petits voiliers multicolores se poursuivent, virevoltent sur l'écume. La chaleur qui s'est abattue sur Alger depuis une semaine est pesante et moite. Elle alanguit et met à la fois les nerfs à vif, poussant jusqu'à la caricature les réflexes politiques habituels des Algérois. Les partisans résolus d'un coup de force avouent au bout de quelques minutes de conversation qu'ils organisent leur départ en vacances, les jours prochains, pour la France, l'Espagne ou, surtout, le Portugal.

Les plus antifrançais

On oscille entre la détermination farouche et la résignation, la démission. De là naît justement le danger. L'insurrection mise à part, Alger ne sait pas quoi faire. Sous la violence étouffé ou non, perce un vide qui étreint, l'angoisse de l'avenir.

L'opinion, dont l'inquiétude est exploitée par ceux que « L'Espoir » appelle les « *mauvais bergers* », retombe dans les ornières de l'intégration ou du coup de force... Ce qui revient au même car on commence à comprendre ici que l'intégration ne peut s'imposer que contre la France et contre l'Algérie, en jumelant le « coup de chien » et la guerre.

J'ai rencontré au Cintra, le bar réfrigéré de l'hôtel Aletti, deux industriels métropolitains d'un certain âge, venus étudier les conditions d'implantation d'une importante affaire dans le cadre du plan de Constantine. Ils venaient pour la première fois en Algérie et l'un d'eux m'a demandé : « *Comment expliquer que les plus antifrançais que nous rencontrions ici soient des partisans de l'Algérie française ?* »



(« L'Express ».)

L'HEURE DE L'ANISETTE.
« *Et nous, qu'est-ce qu'on fout ?* »

Sous la boutade la question est sérieuse. Le fait est là. On a rarement entendu à Alger critiques ou insultes plus vives proférées contre le chef de l'Etat, le gouvernement ou simplement les Français pour lesquels on vient du reste d'exhumer un ancien surnom, les « *pathos* ». La Métropole « *trahit* », « *abandonne* ». J'ai même entendu un Algérois parler de « *troupes d'occupation* » en désignant le déploiement de gendarmes, de C.R.S. et de soldats du contingent qui ont assuré la sécurité des édifices publics ces derniers quinze jours. Il y a, bien sûr, dans ces reproches véhéments, dans cette véritable hostilité, de l'amour déçu, mais il y a surtout la mise en évidence d'intérêts absolument contradictoires. Les Européens d'Algérie pensent en « Algériens », c'est-à-dire qu'ils attendent de la France une politique qui serve leurs objectifs propres en Algérie même, quoi qu'il en coûte et quelles que soient les conséquences. Leur patriotisme revient à dire « *ce qui est bon pour nous est bon pour la France* ». Algériens, ils ont en quelque sorte une « politique étrangère » française.

Le discours du général de Gaulle le 16 septembre a rompu ce pacte tacite soutenu à la fois par les officiers « révolutionnaires » et les hommes politiques de droite qui, eux pour des

raisons de politique intérieure française, voient dans la guerre d'Algérie une sorte de « cheval de Troie » leur permettant de s'emparer du pouvoir.

La venue à Paris des délégués F.L.N. a levé ces équivoques : la défense des Européens d'Algérie est devenue ce qu'elle a toujours été au fond, un problème de politique intérieure algérienne, c'est-à-dire ce que l'on appelle aujourd'hui la coexistence des communautés.

« *Et puis,* m'a dit Roger, *pourquoi Mohamed ou Salah seraient plus Algériens que moi ? Ils sont arrivés trois ou quatre siècles avant moi ? et puis après ? nos morts sont ensemble dans la même terre et c'est là que nous sommes tous nés. Ah ! la réconciliation ! Savez-vous à quoi je rêve parfois ? Une fraternisation comme au 16 mai, mais avec un défilé de paras et de fellagha ensemble. C'est idiot, hein ? Jusqu'à présent, il nous a fallu vivre avec notre communauté, dressés contre l'autre communauté puisqu'il y avait la guerre et le terrorisme. C'est pourquoi nous avons peur d'une paix que nous avons rendue synonyme depuis toujours de notre défaite. Quoi ! je la veux aussi cette paix, il n'y a personne ici, homme ou chien, qui ne la désire à en crever. Il faut qu'il en sorte notre survie, tous ensemble, ou cela sera terrible, et puis merde ! allons nous baigner...* »

Ceux de Tunis

Tandis que Roger plongeait sans se retourner, il m'apparaissait d'une manière éclatante que les Algériens d'origine européenne continueraient de crier « Algérie française » tant que cette option leur semblerait la seule susceptible d'éviter le pire alors qu'en fait elle les isole dans l'Algérie réelle, malgré eux. Ceux qui s'en rendent compte sont de plus en plus nombreux.

Ne parlons pas des communistes algériens qui depuis des mois ont choisi de participer au combat et à la libération nationale de l'Algérie. Ne parlons pas non plus des riches propriétaires qui depuis des années financent le F.L.N. — l'Armée les connaît — et qui sont prêts à se jeter dans les bras des nationalistes.

Mais il y a d'abord un certain nombre d'Européens non communistes qui ont choisi de gagner Tunis : trois d'entre eux feraient partie du C.N.R.A. parmi lesquels, murmurent certains, l'abbé Bérenguer, ex-curé de Montagnac, près d'Oran, qui a effectué l'année dernière une tournée en Amérique du Sud au nom du F.L.N.

Sans aller jusqu'à cet engagement, certains ultras ont choisi le dialogue et le rapprochement. Le plus célèbre est M. Banquet-Crevaux, maire de Philippeville, surnommé après le massacre du 20 août « le maire à la mitraillette ». Il y a aussi M. Regasse, fondateur avec M. Boyer-Banse de l'U.F.N.A., la première organisation ultra qui écrivait il y a quelques semaines : « *Pour parvenir à la paix, il n'existe qu'un moyen et un seul : celui de permettre aux véritables représentants de ce pays de se rencontrer, de confronter leurs points de vue et de régler entre eux, c'est-à-dire entre Algériens, le drame tragique qui déchire notre pays. Pour l'Algérie, notre patrie, Algériens, faites taire vos rancœurs, limitez vos ambitions, quittez vos illusions : acceptez la réconciliation. Entre Algériens quels qu'ils soient, F.L.N., ultras ou attentistes, il n'y a pas d'obstacle réel à l'union...* »

L'Algérie algérienne

Les obstacles, hélas ! demeurent nombreux, accrus par ceux qui n'hésiteraient pas, par ambition personnelle ou idéologie, à devenir les assassins de la paix. L'arrêt des combats peut tout transformer. C'est déjà sensible dans le bled où l'espoir du cessez-le-feu a été accueilli avec une joie profonde par tous, Européens compris, ces derniers étant évidemment beaucoup plus près de la véritable Algérie que les citadins : là, les conseils municipaux ou les conseils généraux sont déjà presque à l'image de l'Algérie algérienne.

En ville, les milieux libéraux suivent avec attention les réunions qu'ont tenues à Paris, autour de M. Jacques Chevallier et de M. Farès, ancien président de l'Assemblée algérienne, divers élus de toutes origines. En sortira-t-il une initiative politique susceptible d'apporter enfin un espoir réel à la communauté européenne ? Cette initiative viendra-t-elle d'ailleurs ? Nul ne le sait, mais chacun s'accorde pour dire qu'elle est indispensable. Il était vain de récuser l'interlocuteur F.L.N. et le nationalisme, mais il serait aussi vain d'escompter une paix juste sans provoquer la réconciliation de l'Algérie avec elle-même. Entre l'impossible sécession et l'intégration périmée, au milieu des écueils, le chenal étroit qui mène à l'Algérie unie et en paix reste à trouver.

CLAUDE KRIEF.

(« L'Express ».)

UN CAFÉ A FORT-DE-L'EAU, LA PLAGE D'ALGER.
« Et puis quoi ! moi aussi je la veux, cette paix ! »

POLITIQUE

Les hérissons entre eux

● ***Ceux des réseaux, ceux de Matignon, tous les hommes qui sont décidés à bloquer la négociation, les « hérissons », comme ils disent eux-mêmes, sont à l'ouvrage.***

EN France du moins, l'Algérie française a déjà perdu une bataille. Ses partisans le savent. Disséminés dans l'armée, dans l'administration, dans la police, dans les anciens réseaux qui préparèrent et réussirent le 13 Mai, dans les cercles de réservistes et d'anciens combattants où se recrutent en métropole les troupes de choc des ultras, ils assistent maintenant à la déroute de leurs chefs de file. Dans leurs conversations, le mépris se mêle à la colère : ils font déjà le compte de ceux qui, par crainte d'une paix rapide et populaire, commencent à « évoluer » et, bientôt, changeront de camp.

M. Soustelle et M. Bidault échappent encore à leur sévérité. Mais un fossé se creuse entre les dirigeants et « la base ». Celle-ci ne comprend pas qu'on laisse sans réagir s'engager un processus qui ne peut aboutir qu'à la liquidation totale de ce que le 13 Mai avait fait triompher.

Le risque est ailleurs

Ces jours derniers, sont apparus les premiers signes d'une volonté de lutte immédiate des partisans les plus obscurs et les plus durs du camp de « l'Algérie française ». Des tracts rédigés dans un style d'une grande violence ont commencé à circuler dans certains milieux militaires et politiques. Ils sont signés tout simplement « l'Armée » ! Leurs rédacteurs n'appartiennent pas aux équipes dirigeantes de l'activisme en métropole. Il s'agit d'hommes de « la base » lassés des tergiversations de leurs chefs.

Des officiers de réserve ont été contactés par certains de leurs camarades en vue de prêter main-forte, le jour venu, aux activistes qui auraient décidé de lancer leurs troupes dans une action directe contre le gouvernement.

Le gouvernement est tenu au courant de l'excitation qui gagne peu à peu le camp de ses adversaires « ultras », mais cette agitation fait hausser les épaules dans les milieux officiels les plus strictement gaullistes : « *Sans appui de l'opinion publique, sans consignes de leurs chefs politiques, les activistes métropolitains demeureront incapables d'agir. Pour le moment, le risque est ailleurs. Il est*

→

"The French slopeshouldered giant"
(Le géant aux épaules en pente)

● DES SOUVENIRS

Général Chauvin :

A L'ÉCOLE DE GUERRE AVEC CHARLES DE GAULLE

La Varende :

Pèlerinages au Mont-St-Michel

● DES RAPPORTS

Duc de Castries : La Campagne du Suffren aux Indes
Paul Ganière : La mort de Talleyrand
Georges Blond : La bataille de Normandie (1944)
Bernard Quris : Les géants du pétrole

● DES RÉCITS

Henriette d'Entragues, favorite d'Henri IV sera-t-elle reine ? Les combats de Saumur (Juin 40) - Le collier de la reine Hortense, etc... etc...

VOILA l'étonnante diversité du sommaire du N° de Juillet de

MIROIR DE L'HISTOIRE

qui vient de paraître.

HAVAS

→

dans les pressions qui s'exercent sur le gouvernement et sur les chefs militaires pour que les positions françaises, dans les pourparlers de Melun, soient les plus « dures » possible. Il est aussi dans les sabotages de tous genres, auxquels peuvent se livrer les adversaires des négociations assez bien placés pour pouvoir les contrecarrer. »

Des états-majors d'Alger, d'Oran et de Constantine, des services de la Défense nationale à Paris, arrivent d'innombrables avertissements qui convergent vers le bureau du général Ely, puis vers celui du ministre des Armées, M. Messmer.

« *Tout cessez-le-feu,* disent les états-majors, *qui ne comporterait pas clairement une reddition des armes de l'A.L.N. serait nécessairement interprété comme une demi-victoire de la rébellion : la masse musulmane est sur le point de basculer tout entière dans le camp rebelle, quels que soient alors les effectifs français en Algérie, l'appareil politique et administratif du F.L.N. serait le maître de la situation.* »

Un « deuxième gouvernement »

L'enjeu véritable de la lutte sourde engagée par les états-majors pour peser sur les conditions du cessez-le-feu, c'est « la victoire sur le terrain » : l'Armée croit encore pouvoir la remporter si l'adversaire consent à rendre ses armes ; c'est ce qu'elle cherche à obtenir des discussions en cours.

Le gouvernement le sait. Mais dès le lendemain de la réponse du F.L.N. aux offres du général de Gaulle, l'incident provoqué par un commentaire du ministère de l'Information a révélé l'équivoque qui pèse sur les intentions du gouvernement. Ce commentaire, on s'en souvient, insistait sur le caractère exclusivement militaire des discussions acceptées par les Algériens. Il provoqua une violente réaction du général de Gaulle qui en parla le soir même avec M. Debré. Ce commentaire avait été communiqué à la presse par M. Bourillet, membre du cabinet de M. Terrenoire (lequel, souffrant des oreillons, n'était pas à son bureau).

Le texte que M. Bourillet avait été chargé de diffuser lui venait de l'Hôtel Matignon. C'est M. Gérard Amanrich, du cabinet de M. Debré, qui le lui avait apporté, et le rédacteur en était M. Christian de La Malène. Derrière celui-ci, fallait-il voir l'intervention du Premier ministre lui-même ?

A Tunis comme à Paris, on se demande sans cesse si M. Debré n'est pas le chef d'un « deuxième gouvernement » qui aurait une autre ligne de conduite que celle du général de Gaulle. Le nom même de Michel Debré évoque les violences verbales des articles de « Carrefour » et du « Courrier de la Colère », les discours passionnément nationalistes et colonialistes qu'il prononçait à la tribune du Sénat.

L'homme qui démontrait avec une extraordinaire rigueur apparente que la perte de l'Algérie entraînerait en France, par réaction nationaliste, l'arrivée au pouvoir des communistes, préside aujourd'hui un gouvernement qui engage des négociations qu'il dénonçait autrefois comme une trahison. L'un des inspirateurs du 13 Mai se fait aujourd'hui son liquidateur.

Une ruse

Dans beaucoup de milieux politiques, même les plus proches du pouvoir, on se refuse à croire qu'un tel changement puisse être sincère. M. Michel Debré a ses meilleurs défenseurs dans l'entourage immédiat du général de Gaulle, parmi les exécutants directs de la politique du Président de la République. Il est de ceux, disent-ils, qui ont décidé, une fois pour toutes, d'être fidèles « *perinde ac cadaver* ».

L'un d'eux cite ce mot que l'actuel Premier ministre a eu devant lui il y a plusieurs années : « *Si quelque chose m'apparaissait vrai par évidence et que le général de Gaulle me dise le contraire, je penserais que je me trompe.* »

Aujourd'hui, le chef de l'Etat fait mener à son Premier ministre une politique dont celui-ci ne voulait pas. Sans doute compte-t-il sur la fidélité de M. Debré. Mais il a d'autres raisons pour le conserver à son poste. Que le Premier ministre tienne un langage dur et le chef de l'Etat apparaît d'autant plus libéral. Les incartades de l'un mettent en valeur la largeur d'esprit de l'autre.

M. Debré sert à mesurer la résistance des adversaires du gouvernement, à essuyer leurs attaques, à assumer le poids de l'impopularité ; le général de Gaulle peut ensuite répondre d'autant plus facilement à l'attente de l'opinion publique, apparaître comme celui qui répare les maladresses de son Premier ministre. Ceux qui travaillent depuis longtemps avec le chef de l'Etat savent qu'il n'a jamais négligé cette sorte de ruse.

Les amis de M. Debré le savent aussi. Ils viennent des équipes qui préparèrent le 13 Mai. Ils voient aujourd'hui leur « patron » couvrir une opération qui, selon eux, au-delà du cessez-le-feu, risque de conduire à l'autonomie, puis à l'indépendance de l'Algérie. Quelques-uns pensent que M. Debré s'y prête involontairement. La plupart disent qu'il est prêt à tout, du moment que le général de Gaulle le lui demande.

Accumuler les obstacles

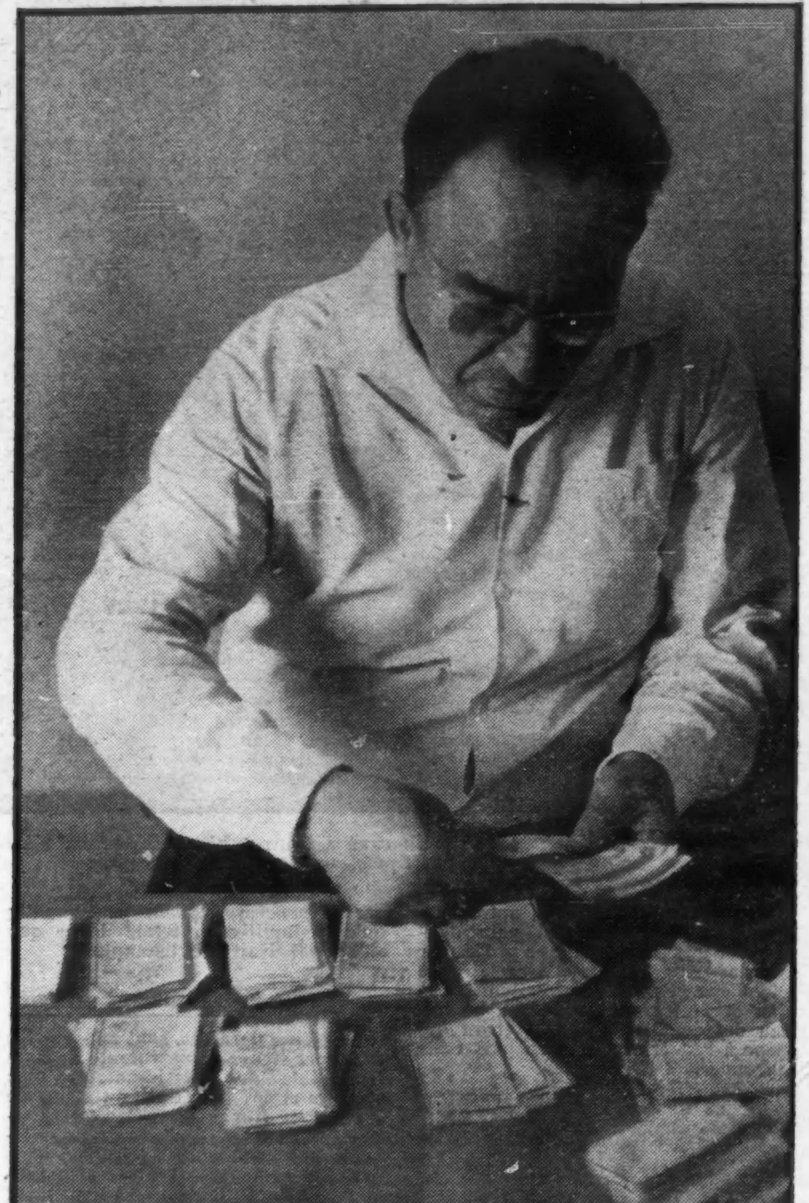
Ils se souviennent de la semaine du 24 janvier, durant laquelle M. Debré multiplia les promesses à l'Armée, l'assurant que le gouvernement défendrait « *la solution la plus française* » et que l'Armée serait chargée d'en assurer le succès auprès des Algériens : on sut très vite que ces promesses n'avaient pour objet que de dissocier les officiers des insurgés.

L'enjeu est maintenant bien plus grave. Le Premier ministre sert de caution à l'Armée et à l'aile droite de la majorité gouvernementale : c'est du moins l'un des rôles que lui assigne le général de Gaulle. Mais en même temps, il sert d'abri à une équipe dont les membres ne se recrutent pas seulement dans son cabinet. Cette équipe n'a pas pas renoncé à la plus grande partie des objectifs du 13 Mai. Elle a gardé ses contacts avec M. Soustelle, avec les organisations politiques de la minorité européenne d'Algérie, avec des groupes d'officiers activistes. Son objectif immédiat est d'accumuler les obstacles tout au long des discussions avec les représentants du G.P.R.A.

L'affaire du communiqué du ministère de l'Information n'était qu'un commencement. Au début de cette semaine, les membres du cabinet de M. Debré prenaient eux-mêmes l'initiative de téléphoner à différents journaux pour leur faire savoir que les conversations de Melun prenaient un tour très difficile et que les représentants français se heurtaient à l'intransigeance des Algériens. Or les auteurs de ces « confidences » ne pouvaient avoir d'autres sources d'informations que les indications optimistes que l'on recueillait à l'Elysée ou auprès des familiers du « Belvédère » (1), qui sont actuellement à Paris. En tout cas, les collaborateurs de M. Debré n'avaient été autorisés par personne à les diffuser...

Certains d'entre eux n'ont d'ailleurs plus grande confiance dans l'efficacité de leurs propres manœuvres : « *En fait,* disent-ils, *M. Debré n'est qu'un relais entre le général de Gaulle et les négociateurs de Melun, nous n'avons aucune prise directe sur les négociations. Peut-être aurons-nous plus de moyens d'agir quand les discussions s'ouvriront entre Ferhat Abbas et une délégation française plus large ; mais l'affaire est capitale, donc le général de Gaulle voudra probablement tout contrôler lui-même à chaque instant.* »

Leur espoir, c'est que les négociations « capoteront » plus tard quand il faudra appliquer les décisions communes en Algérie.



(Dalmas.)

UN TRÉSORIER DU F.A.F. (*) AU TRAVAIL.
« Nous nous mettrons en boule et il faudra nous avaler. »

Le scénario s'effondrera

« *S'il y a le moindre risque,* disent-ils, *que l'autodétermination conduise à l'indépendance, nous n'éviterons pas l'épreuve de force. Il n'y a pas d'exemple historique qu'une communauté nationale se soit délibérément amputée d'une partie d'elle-même. Les Européens d'Algérie s'y opposeront par la violence, l'Armée ne les en empêchera pas. Tout le scénario qu'auront monté ensemble le général de Gaulle et le F.L.N. s'effondrera. Ce sera peut-être la crise du régime, mais ce sera sûrement le partage de l'Algérie : cela vaut mieux qu'une « association », simple antichambre de l'indépendance.* »

Ce pronostic est celui que faisait M. Vinciguerra, député d'Algérie, ancien gaulliste, quand il défiait le gouvernement de mettre sa « politique d'abandon » en application. « *La violence des sentiments qui animent les habitants de l'Algérie devant la perspective d'un nouveau Montoire ne s'exprimera pas cette fois-ci sur de nouvelles barricades : le traquenard du 24 Janvier ne se renouvellera pas... Nous adopterons la tactique du hérisson, nous nous mettrons en boule, et il faudra nous avaler...* »

Une fois de plus, l'Armée et les Européens d'Algérie devront prendre parti face à la politique du général de Gaulle. Depuis dix jours, l'Elysée, rassuré par l'adhésion totale de la métropole, s'interroge sur Alger. Son « calme » ne rassure pas les collaborateurs du chef de l'Etat : ce calme doit cacher une menace.

Lundi, M. Delouvrier est venu dire ce qu'il en était. Il a donné un avertissement grave : l'Armée, a-t-il dit, n'acceptera en aucun cas que l'appareil politique du F.L.N. puisse sortir de la clandestinité et entraîner de son côté la masse des musulmans. Elle sait parfaitement que cela signifierait la ruine de tous les efforts militaires, psychologiques ou sociaux qu'elle a entrepris.

Quant aux Européens, si leurs organisations ont donné des consignes strictes de prudence et de discipline, c'est précisément parce qu'elles savent qu'elles n'ont plus aucune bataille à perdre et qu'elles doivent garder toutes leurs forces pour le jour fixé par elles.

Les avertissements de M. Delouvrier ne concernent sans doute pas l'avenir immédiat. « *Il n'est pas question,* dit-on à l'Elysée, *de modifier la ligne de conduite choisie par le chef de l'Etat, en fonction de simples menaces éventuelles. Du reste, l'issue des négociations ne sera pas forcément telle qu'elle justifie la réaction violente de la minorité européenne.* »

Sur sa lancée, la politique algérienne du général de Gaulle a pratiquement désarmé l'opposition de « l'état-major de Vincennes ». S'appuyant toujours sur le profond courant d'opinion favorable à la négociation, elle continue à gagner de vitesse ses adversaires. Mais l'épreuve de force, évitée en France jusqu'à maintenant, a toujours ses partisans en Algérie. Elle demeure un risque, pour l'avenir.

P.-M. DE LA GORCE.

(1) Résidence de M. Ferhat Abbas à Tunis.

(*) Le « Front pour l'Algérie Française » revendique actuellement plus de 200.000 adhérents.

Vous serez toujours mieux servis au :
Photo-Radio-Club
★ L'accueil est plus sympathique
★ Les spécialistes plus compétents
★ Les remises plus fortes (20 à 25 %)
Photo-Radio-Club
6, boulevard de Sébastopol - PARIS (IVe)
Métro : Châtelet
Ouvert de 10 heures à 12 heures et de 13 heures à 19 heures
FERMÉ DIMANCHE ET LUNDI

Pour vos vacances
FAITES LE
VOYAGE DU SIECLE !...
L'U.R.S.S.
et les
PAYS DE L'EST
PAR
AUTOCAR DE LUXE
avec SIÈGES SEMI-COUCHETTES
30 jours de Paris ...... 2.840 NF
26 jours de Berlin ..... 2.460 NF
Départs 14 juillet, 1er et 14 août
Programme détaillé et inscriptions
Cie Française de Tourisme
14, Bd de la Madeleine
PARIS (8e) - RIC. 77-03

AFFAIRES

André Chavanne vous informe

● Brest : 10.000 emplois nouveaux d'ici cinq ans.

COMMENT intéresser les industriels à la « p a u v r e » Bretagne ? M. Pierre Massé, commissaire général au Plan, vient de prendre à cet égard une initiative qu'il faudra « suivre » : jeudi dernier, 23 juin, il invitait quelques-uns des « grands patrons » français à passer une journée d'études (et pour plusieurs d'entre eux, ce fut une quasi-découverte !)... à Brest.

— *Pourquoi j'ai choisi Brest ?* explique M. Pierre Massé. *Parce que c'est une grande ville et que c'est seulement à partir de quelques grands centres qu'on peut espérer industrialiser la province française. Notre but : encadrer la Bretagne, entre deux pôles d'attraction : Rennes et Brest.*

Qui accompagnait M. Pierre Massé ? Une trentaine de hauts fonctionnaires (des administrations « économiques ») et d'industriels p a r m i lesquels : MM. Georges Villiers, président du C.N.P.F. ; François Peugeot, président de la Fédération des industries mécaniques ; Paul Huvelin, président de Kléber-Colombes ; Christian de Waldner, président d'I.B.M. ; Joseph Callies, président des Machines Bull ; Liotard Vogt, président de Nestlé ; Hubert Deh-Ollain, président d'Unilever ; Alfred Landucci, président de Kodak, etc. Ces hommes doivent constituer un « séminaire Bretagne » : en septembre, ils se réuniront à nouveau et chacun présentera un rapport et éventuellement ses projets :

— *Notre objectif*, précise M. Pierre Massé, *c'est de créer, en cinq ans environ, quelque 10.000 emplois industriels à Brest.*

C'est la première fois qu'un tel voyage était organisé : un avion avait été affrété pour la circonstance. Si une zone industrielle importante devait s'édifier à Brest, une ligne régulière serait établie avec Paris : la municipalité, dirigée par le député-maire M. Lombard, est prête à accorder son aide.

● Nouvelle chaîne d'hôtels « classe touriste Champlain ».

C'EST au courant de l'hiver prochain, précise M. Pierre Taittinger, que la Société du Louvre, dont il est président directeur général, commencera à mettre en chantier la « chaîne » d'hôtel de province dont il a annoncé la prochaine création à ses actionnaires le 20 juin dernier.

— *En fait*, dit-il, *nous ne construirons pas des hôtels neufs, mais nous allons moderniser un certain nombre d'hôtels anciens en tenant compte des exigences actuelles de la clientèle que nous recherchons (hommes d'affaires et touristes étrangers) : plus de chambres immenses et de salles de bains piscines, comme dans les palaces du début du siècle, mais des installations confortables — de celles que les Anglo-Saxons appellent encore : la* « classe touriste Champlain » *(en souvenir du paquebot français de ce nom qui offrait un luxe discret).*

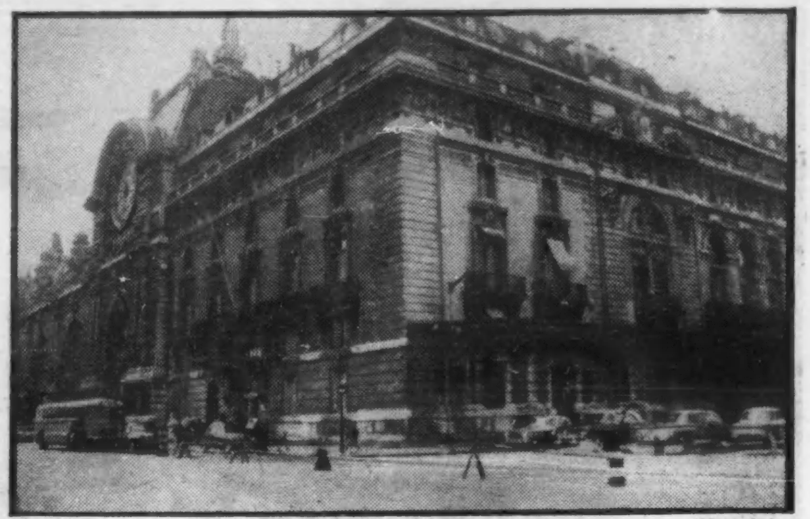
« Notre chaîne se développera le long des « quatre axes » suivants : Paris-Nancy-Strasbourg, Paris-Brest, Paris-Biarritz et Paris-Côte d'Azur.

— Dans quelles villes exactement ?

— *Je ne le vous dirai pas. Si « L'Express » le publiait, cela ferait monter le prix des terrains !*

A Paris même, M. Pierre Taittinger (qui est le père de M. Pierre Taittinger, conseiller général de la Seine jusqu'au 22 juin) se trouve à la tête d'un certain nombre de grands hôtels : le Crillon, le Louvre, le Lutétia, le Terminus Saint-Lazare, le Palais d'Orsay (ce dernier appartient à la S.N.C.F. mais est géré par la « Société du Louvre »). On sait que depuis plusieurs années, on envisage la reconstruction du Palais d'Orsay, avec l'aide de capitaux suisses, américains et français (compagnies d'assurances).

— *D'ici un mois*, dit M. Pierre Taittinger, *M. Buron, ministre des Travaux publics* (et par conséquent ministre de tutelle de la S.N.C.F.) *prendra une décision. Il aura à choisir entre trois projets dont l'un, élaboré par les architectes Gillet (celui qui a conçu le pavillon français à Bruxelles) et Coulon, prévoit un grand hôtel de 800 chambres, assorti d'une salle des Congrès, un restaurant « panoramique », et, sur le toit, une piste d'atterrissage pour hélicoptères.*



(Marquis.)

LE PALAIS D'ORSAY.
Une entrée par le toit.

● Trêve dans les pétroles.

TREVE (pour combien de temps ?) dans l'industrie du pétrole : M. Victor de Metz, président de la « Française » (entendez la Compagnie française des pétroles ») qui fut, à l'origine, l'un des adversaires les plus acharnés de l'U.G.P., vient de prononcer sur cette dernière des paroles particulièrement conciliantes, à l'occasion de l'assemblée générale de la C.F.P. qui s'est tenue à Paris le 23 juin. Il s'est, d'autre part, engagé à raffiner une part du « brut saharien » (environ 1,5 million de tonnes), produit par la grande rivale de la « Française » : la S.N. REPAL (le président de cette dernière, M. Goetze, ancien conseiller économique du général de Gaulle, est, avec M. J.-M. Jeanneney, ministre de l'Industrie, l'un des pères « spirituels » de l'U.G.P.).

Mais, s'il se montre ainsi plus « compréhensif », le président de la Française des Pétroles a obtenu satisfaction sur un point important : le gouvernement lui a accordé récemment l'autorisation qu'il demandait depuis longtemps de racheter le réseau « OZO » (qui appartient à l'« Omnium des pétroles »). Depuis plusieurs années, en effet, la Française des Pétroles cherche à s'annexer un réseau de distribution qui soit en rapport avec la capacité de raffinage (la plus grande de France) de sa filiale, la C.F.R. Pour y parvenir, elle s'efforce de prendre le contrôle des petits réseaux indépendants.

(A.F.P.)

M. GOETZE.
Une sortie raisonnable.

Mais jusqu'alors le gouvernement avait opposé son veto au rachat d'OZO par la « Française », parce que, en fait, il réservait OZO (suivant les souhaits de M. Goetze) à... l'U.G.P.

M. Wilfrid Baumgartner (dont le frère Richard Baumgartner est d'ailleurs une personnalité importante du monde du pétrole) a joué un rôle essentiel dans cette solution « transactionnelle » par laquelle la Française accepte de mettre en échange de l'extension de son réseau de distribution, une plus grande partie de sa capacité de raffinage au service du pétrole saharien.

● La Bourse joue la fin de la guerre d'Algérie.

A la Bourse, la hausse des valeurs d'électronique a encore été stimulée par les perspectives de paix en Algérie. Les opérateurs font le raisonnement suivant : la fin de la guerre d'Algérie facilitera la tâche de « conversion » de l'Armée voulue par le général de Gaulle. Les crédits pour la force de frappe seront augmentés.

Du 9 au 23 juin, la hausse a été de 15 % à 30 % pour les sociétés suivantes, qui sont susceptibles de fabriquer des matériels de guidage, de télécommunication, de contrôle, etc., indispensables pour l'armement atomique : la SAGEM (Société d'application générale d'électronique et de mécanique), les Machines Bull, la Radiotechnique, la Compagnie générale d'électricité, la Générale de T.S.F. (« L'Express » du 9 juin a déjà indiqué lesquelles de ces sociétés ont fondé des filiales spécialisées dans l'étude et la fabrication de la force de frappe).

ANDRE CHAVANNE.

(Mario Garrubia.)

M. Chou-en-Lai (a droite), président du Conseil chinois, a Pékin (1).
Faut-il mendier la paix ?

COMMUNISME

Krouchtchev, Lénine et Mao

● ***A Bucarest, Russes et Chinois, qui se battaient depuis plusieurs mois à coup de citations de Lénine, viennent de conclure une trêve idéologique. K.-S. Karol explique en quoi cette querelle doctrinale nous concerne directement.***

« L*ES partis communistes actuellement au pouvoir dans douze pays considèrent la lutte pour la paix comme leur tâche primordiale et feront tout pour éviter une nouvelle guerre. Ils croient que la classe ouvrière dans beaucoup de pays capitalistes a la possibilité de réaliser la révolution socialiste par des moyens pacifiques mais, en même temps, ils tiendront compte de la nécessité, pour les travailleurs de certains autres pays, d'avoir recours aux méthodes violentes. Les douze partis sauvegarderont leur unité comme la prunelle de leurs yeux et seront solidaires de tous les peuples luttant pour le triomphe de la grande cause du marxisme-léninisme.* »

Tel est l'essentiel d'un communiqué signé, pour la première fois depuis novembre 1957, par des représentants de tous les pays communistes — y compris le P.C. chinois. Pendant une semaine, à Bucarest, ils avaient discuté à huis clos pour « accorder leurs montres » après l'échec de la Conférence au Sommet, et les échos de ces débats nous étaient parvenus à travers ceux d'un autre congrès, celui du Parti Ouvrier Roumain.

Dans son « message fraternel » à cette assemblée, M. Krouchtchev avait, en effet, introduit quelques passages inattendus :

« *Si Lénine se levait de sa tombe,* avait-il dit, *il tirerait les oreilles de ceux qui répètent mécaniquement tout ce qu'il a écrit dans des conditions historiques très différentes.* » Cette déclaration avait été accueillie, selon le compte rendu officiel, par un tonnerre d'applaudissements. C'est que personne dans l'assistance ne sentait ses oreilles menacées par le fantôme du créateur de la République des Soviets. Les initiés, pourtant, savaient que cette boutade n'était pas destinée aux communistes roumains et qu'elle n'était que le prolongement d'une discussion ouverte par les Chinois le 22 avril, jour de la célébration du 90e anniversaire de la naissance de Lénine.

Ce jour-là, dans toutes les capitales des pays communistes, de grandes cérémonies commémoratives avaient eu lieu. Mais la plus grande et la plus révélatrice s'était déroulée à Pékin avec la participation de dix mille personnalités dirigeantes de la Chine nouvelle. C'était plus qu'une réunion. C'était un véritable rallye convoqué par le comité central pour révéler aux responsables du pays la ligne doctrinale qu'ils doivent suivre.

« *La nature de l'impérialisme, génialement analysée par Lénine, n'a pas changé. Les contradictions entre les forces productrices et les relations de production dans la société capitaliste sont plus graves aujourd'hui que jamais. Des crises périodiques se produisent dans le monde capitaliste, non pas tous les dix ans, mais presque toutes les trois ou quatre années. Le conflit à l'intérieur de l'impérialisme devient de plus en plus aigu, en même temps que sa menace à l'égard du camp socialiste.* » Tel était le leitmotiv des discours prononcés dans le grand Hall du Peuple et développé le lendemain dans les éditoriaux de tous les organes théoriques du parti (« Hongqi » et « Renmin Ribao » notamment).

Un seul langage

La personnalité directement attaquée et traitée de « révisionniste puant » pour avoir oublié l'enseignement de Lénine était le maréchal Tito.

Mais dans leur ardeur à démontrer que la question de la guerre sera posée aussi longtemps que l'impérialisme existera, les Chinois ont inévitablement mis en cause un autre champion de la coexistence pacifique, Nikita Krouchtchev. Certes, dans tous les textes publiés à Pékin, on salue ses efforts pour sauvegarder la paix du monde, et on approuve même ses visites aux impérialistes. Mais les notes polémiques percent entre les lignes lorsque les Chinois expliquent que les pays capitalistes ne peuvent pas accepter la compétition pacifique et qu'ils continuent et continueront — conformément à leur nature impérialiste — à menacer militairement le camp socialiste. C'est là une pierre dans le jardin de M. Krouchtchev et non plus dans celui du seul Tito.

« *Lénine nous a enseigné que les impérialistes ont été forcés de reconnaître l'U.R.S.S. et il a indiqué par là-même que le seul langage qu'on puisse leur tenir est celui de la force* », soulignent les théoriciens chinois tout en protestant de leurs intentions pacifiques.

Le loup et le tigre

« *Il n'est pas vrai que la République populaire chinoise veuille la guerre. Nous avons prouvé le contraire par nos actions en Corée et en Indochine, mais les faits parlent plus fort que l'éloquence, et nous refusons de fermer les yeux devant eux. Or, voilà quelles sont les actions des impérialistes américains...* » Suit une énumération de trente-quatre résolutions ou discours agressifs prononcés aux Etats-Unis contre le communisme et plus particulièrement contre la Chine. La plupart d'entre eux ne furent même pas mentionnés dans la presse soviétique. Aussi, la question finale posée par les Chinois : « *Faut-il se taire devant les impérialistes et mendier la paix chez eux ?* » constitue une attaque directe contre la tactique krouchtchevienne de la détente.

Deux semaines plus tard, on le sait, le Premier Ministre de l'U.R.S.S. changeait radicalement d'attitude, et depuis l'accident de l'U-2, ses attaques antiaméricaines ne le cèdent en rien à celles de Mao Tsé-toung. Mais le 12 juin, les Soviétiques choisissaient un autre anniversaire de Lénine pour répliquer quand même aux discours enflammés de Pékin. En célébrant le quarantième anniversaire de la parution du livre de Lénine « *La Maladie infantile du communisme* », la « Pravda » a démontré que le refus sectaire de tout compromis tactique avec l'ennemi avait été sévèrement jugé par le créateur de l'Etat soviétique :

« *Lénine nous a enseigné qu'on ne peut pas mener la lutte complexe pour le communisme en refusant tout accord et tout compromis avec la bourgeoisie internationale. Il a écrit qu'il serait absurde de ne pas profiter des contradictions à l'intérieur du camp ennemi au nom d'un prétendu purisme révolutionnaire.* »

Mais Nikita Krouchtchev, ne jugeant pas cette mise au point suffisante, est revenu sur le problème de la coexistence et de l'impérialisme dans son discours de Bucarest. Conformément à son habitude, il a eu recours à des images populaires plutôt qu'aux citations des classiques marxistes.

« *Chacun sait que le loup est un animal aussi carnivore que le lion et le tigre. Mais il a moins de force. C'est pourquoi un homme a beaucoup moins peur de rencontrer un loup qu'un tigre ou un lion. Il en est de même avec les impérialistes. Quand Lénine écrivait son ouvrage principal sur l'impérialisme, l'Union soviétique et les autres pays socialistes n'existaient même pas. A présent, ils se sont développés et ont acquis un énorme potentiel économique et militaire, tandis que la base coloniale du système impérialiste est en train de s'effondrer. Il est donc absurde de répéter mécaniquement ce que Lénine disait jadis, en oubliant que les dégâts que peuvent faire de petits carnivores sont infiniment moindres que ceux des grands rapaces.* »

Sauf la Hollande

Puis, pour amuser son auditoire, Krouchtchev a évoqué le monde de l'avenir « *où les plus capitalistes ne seront pas plus grands que les boutons de ma veste* ». Et il a posé cette question : « *Faudra-t-il encore considérer leur impérialisme comme aussi dangereux que du temps de Lénine ?* »

Les délégués séduits par cette image d'un monde où l'Europe serait entièrement communisée — à l'exception, par exemple, de la Hollande et de la Suisse — ont entièrement donné raison à l'orateur, qui, entraîné par son élan, a traité d' « enfantine » l'interprétation léniniste de ses adversaires.

Le représentant de la Chine, qui est le maire de Pékin et également membre du bureau politique, M. Pyn-Tchen n'avait pas la tâche facile en montant le lendemain à la tribune du congrès.

Dans son discours, il n'a pas une seule fois mentionné Lénine, tout en maintenant l'essentiel des thèses de son parti : l'impérialisme n'est pas inoffensif, bien qu'affaibli, et devant sa menace, le camp socialiste doit être plus que jamais uni. En se réclamant du principe : « *Un pour tous, tous pour un* », il rappela à Krouchtchev qu'il avait tort de vouloir établir la coexistence avec les Etats-Unis, en oubliant les intérêts légitimes de son allié chinois et en se souciant peu de

(1) Avec, de gauche à droite, le président de la République, Liu Chao-Chi, et le vice-président de la République, Tum Pi U.

(Dalmas.)

M. KROUCHTCHEV A LA TRIBUNE.
« Pas plus grands que les boutons de ma veste ! »

la solidarité avec les peuples coloniaux.

Ainsi, pour la première fois à Bucarest, à travers les anniversaires de Lénine et les évocations doctrinales voilées, le vrai débat russo-chinois était rendu public. Pékin estime que Krouchtchev paye trop cher aux Américains ce qu'il obtient d'eux. Les Chinois auraient applaudi bien plus ardemment le voyage du Premier Ministre soviétique à Washington s'il s'était soldé par l'admission de leur pays à l'O.N.U. et ils auraient approuvé la rencontre de Rambouillet si le communiqué final avait mentionné la position ferme de l'U.R.S.S. au sujet de l'Algérie. Le camp socialiste doit, selon eux, agir comme un seul homme et il doit être complètement solidaire de peuples coloniaux qui luttent contre les impérialistes. M. Krouchtchev ne fait rien d'autre depuis l'échec de la Conférence au Sommet. Ce n'est pas par hasard qu'avant de quitter Bucarest il a rappelé au cours d'un banquet qu'il avait souligné auprès de de Gaulle *« que la paix en Algérie constituait le préalable à de bonnes relations franco-soviétiques »*. Ce n'est pas spontanément que la « Pravda » s'est mise à publier des extraits de « La Question » d'Henri Alleg et parle presque quotidiennement des événements d'Afrique du Nord. Ce n'est par par hasard enfin que la nouvelle déclaration des pays communistes insiste avec tant de force sur leur solidarité absolue en toutes circonstances.

Les « amis de vingt ans »

Mais, tout en acceptant en fait les recommandations tactiques des Chinois, M. Krouchtchev défend férocement « sa ligne » sur la coexistence. Il n'est pas question pour lui d'avouer qu'à un moment donné il est allé trop loin dans les concessions aux capitalistes et qu'il a mis trop d'espoir dans leur volonté de s'entendre avec lui.

Il agit ainsi, sans doute, pour conserver son prestige mais aussi parce que le débat en question ne concerne pas uniquement la Chine et l'U.R.S.S. en tant que deux pays alliés. A l'intérieur du parti communiste de l'U.R.S.S., certains dirigeants ont dû également être réticents devant les initiatives krouchtcheviennes. Il est difficile de nommer avec précision les critiques de M. Krouchtchev au sein de son propre parti, mais il paraît normal que certains dirigeants s'interrogent sur l'utilité des ouvertures vers l'Ouest, étant donné leurs médiocres résultats et, surtout, la puissance actuelle de l'U.R.S.S. Si M. Krouchtchev admettait qu'il a eu tort, c'est à l'un d'eux qu'en toute logique, il devrait céder sa place, et il est naturel qu'il n'en ait aucune envie.

« Bien que deux et deux fassent quatre, en mathématique, la même chose n'est pas nécessairement vraie en politique », a-t-il expliqué au banquet de Bucarest, en rappelant les péripéties de l'été 1957 : *« Mon ami de vingt ans, Boulganine, est venu me dire qu'au sein du præsidium du parti il y avait sept voix contre moi, et quatre seulement pour. Mathématiquement, c'était correct, mais politiquement c'est moi qui ai gagné, et le groupe antiparti a été expulsé du præsidium. »*

On voit mal la raison pour laquelle le Premier secrétaire du P.C. de l'U.R.S.S. se plonge ainsi publiquement dans ce souvenir, sinon pour avertir les autres *« amis de vingt ans »* qu'il est toujours très fort, et que, pour se défendre, il saura aussi bien interpréter Lénine qu'agir *« politiquement »*.

En se défendant de toute erreur dans le passé, M. Krouchtchev s'assure en quelque sorte les mains libres pour l'avenir, si le climat politique international — en premier lieu américain — changeait. En démontrant, avec des références léninistes, que les compromis et les accords avec les impérialistes sont conformes à la doctrine du parti, il s'est prémuni à l'avance contre les critiques qui pourraient lui reprocher demain un nouveau revirement vers la détente. Bien qu'il soit certain que, cette fois, M. Krouchtchev agira plus prudemment en rencontrant les « capitalistes » et que le prix d'un accord éventuel sera plus élevé. Il comportera à coup sûr la reconnaissance de la Chine.

Il avait raison, mais...

En attendant, le débat confus au sujet de la théorie léniniste sur l'impérialisme qui a précédé l'élaboration de la déclaration commune de Bucarest, ne manque pas d'aspects positifs. Les communistes ont été invités à lire les textes de leurs classiques en les situant dans les perspectives historiques nouvelles et en les interprétant. Il est permis désormais de dire, à la suite de M. Krouchtchev, que : *« Lénine avait raison mais... »*. Pour ceux qui veulent sortir du cercle vicieux des tabous et des dogmes — et il y en a en Europe de l'Est — c'est un encouragement de première importance venant de la plus haute autorité.

Cela ne veut évidemment pas dire que toutes les interprétations de Lénine seront permises et encouragées, et que, par exemple, un professeur polonais qui voudrait trop réfléchir sur l'évolution des théories à l'époque atomique ne sera pas « excommunié » en tant que « révisionniste ».

Les précédents ne manquent pas en U.R.S.S. pour démontrer que ce qui est permis au Premier secrétaire du parti ne réussit pas toujours à un simple mortel. Staline, au 18e Congrès du P.C. en 1937, expliquait lui aussi que la théorie d'Etat d'Engels ne devait pas être comprise d'une façon enfantine et qu'il savait, « lui », l'adapter aux conditions du XXe siècle. Mais c'était l'époque des grands procès de Moscou et il y avait peu de volontaires alors pour engager un débat sur quelque sujet que ce fût. Aujourd'hui, il en va tout autrement. Les effets oratoires de M. Krouchtchev sur Lénine à Bucarest peuvent ouvrir le chemin à des discussions qu'il n'a peut-être pas prévues.

K.S. KAROL.

CE QUE DISAIT LÉNINE

Au centre de la polémique entre Pékin et Moscou, se trouvent quelques citations de Lénine. Voici ces phrases-clefs :

● **« Le bilan du capitalisme moderne, monopoliste, à l'échelle mondiale, montre que les guerres impérialistes sont absolument inévitables... aussi longtemps qu'existe la propriété privée des moyens de production... »**

● **« Les alliances « inter-impérialistes » ou « ultra-impérialistes » — quelles que soient les formes de ces alliances — qu'il s'agisse d'une coalition impérialiste dressée contre une autre, ou d'une union embrassant toutes les puissances impérialistes — ne sont inévitablement que des « trêves » entre les guerres. Les alliances pacifiques préparent les guerres, et, à leur tour, surgissent de la guerre ; elles se conditionnent l'une l'autre, engendrent les alternatives de lutte pacifique et non pacifique, sur une seule et même base, celle des liens et rapports impérialistes entre l'économie et la politique mondiale. »**

(« L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme », janvier-juin 1916.) (Ed. française.)

● **« Nous ne sommes pas des pacifistes. Nous sommes les ennemis des guerres que se livrent les impérialistes pour partager leur butin capitaliste. Mais il serait absurde de demander au mouvement ouvrier révolutionnaire de renoncer aux guerres révolutionnaires si celles-ci peuvent servir la cause du socialisme. »**

(« Lettre d'adieu aux ouvriers suisses », 8 avril 1917.)

● **« Le moyen le plus sûr de discréditer une idée politique, et de lui nuire, c'est de la défendre en la poussant à l'absurde. En effet, toute vérité, si on la rend « exorbitante », si on l'exagère, si on l'étend au-delà des limites de son application réelle, peut être poussée à l'absurde et dans ces conditions, se change même infailliblement en absurdité... »**

● **« Toute l'histoire du bolchevisme, avant et après la révolution d'Octobre, « abonde » en exemples de louvoiements, d'ententes et de compromis avec les autres partis, sans en excepter les partis bourgeois ! Faire la guerre pour le renversement de la bourgeoisie, et renoncer à l'avance à louvoyer, à exploiter les oppositions d'intérêts qui divisent nos ennemis, à passer des accords et des compromis avec des alliés éventuels (fussent-ils temporaires, peu sûrs, chancelants, conditionnels) n'est-ce pas d'un ridicule achevé ? N'est-ce pas quelque chose comme de renoncer d'avance dans l'ascension difficile d'une montagne inexplorée et inaccessible jusqu'à ce jour, à marcher parfois en zigzag, à revenir parfois en arrière, à renoncer à la direction une fois choisie pour essayer des directions différentes ? »**

(« La maladie infantile du Communisme ». Edition en langue française.)

CIRCULATION

L'œuf de Henri Viard

● *Le problème de la circulation dans Paris ? Un jeune technicien enthousiaste a fini par convaincre les spécialistes qu'il existe un remède très simple. Il suffisait d'y penser.*

— On parle beaucoup du problème de la circulation, mais personne ne semble convaincu que ce problème puisse recevoir une solution pratique et rationnelle. Or, vous en avez une. Quelle est-elle ?

HENRI VIARD. — Depuis 1945, le parc automobile de la Seine s'est développé dans des proportions effarantes. Nous en arrivons au moment « où l'œuf est plein » : on ne peut plus placer une voiture.

J'offre — et le côté « professeur Nimbus » de la chose ne m'échappe pas — non pas un plan, mais un expédient qui permet de « durer » quinze ans et, pendant ce temps, de chercher des solutions à long terme, intelligentes, des solutions fonctionnelles à la Le Corbusier.

— Quelles en seraient les grandes lignes ?

H. VIARD. — Eh bien ! il est stupide de faire circuler dans des rues étroites qui ont été dessinées au cours des cinq derniers siècles, des masses de mécaniques qui pèsent une tonne et promènent sous leur capot huit chevaux, alors que, pour déplacer dans Paris chacune des deux ou trois cent mille personnes qui y circulent chaque jour, il suffit d'un cheval et d'une surface de 2,50 m2 au sol. Chaque fois qu'on sort avec une DS. 19 ou une 403, on déplace de quoi rouler à cent à l'heure pendant douze heures, c'est-à-dire de quoi faire Paris-Bayonne, et l'on utilise l'énergie contenue dans cette voiture pour faire deux fois la distance Chaillot-Bastille et retour. C'est stupide.

On ne prend pas un quadrimoteur pour aller d'Orly au Bourget ; on prend un petit « Stamp » ou un hélicoptère. Il ne faut se servir des grosses voitures qu'en dehors des villes.

La Préfecture de police a fait des études remarquables à ce sujet. Elle a constaté que, lorsque l'on supprimait une file de stationnement le long d'une rue, on augmentait le débit, c'est-à-dire la vitesse de circulation, de 40 %. Donc, le fait de permettre à tous les autobus de filer plus vite permet de régler le problème de la circulation collective et de permettre à un nombre optimum de gens de circuler en voiture sans perdre de place. Avec des voitures qui font 2,50 m2 au sol, on en met trois à la place d'une.

La lettre A

— Il y a cinq ans, un ingénieur du nom de Martin avait proposé de supprimer la circulation des voitures privées dans Paris et de remplacer ces voitures par des taxis sans chauffeur.

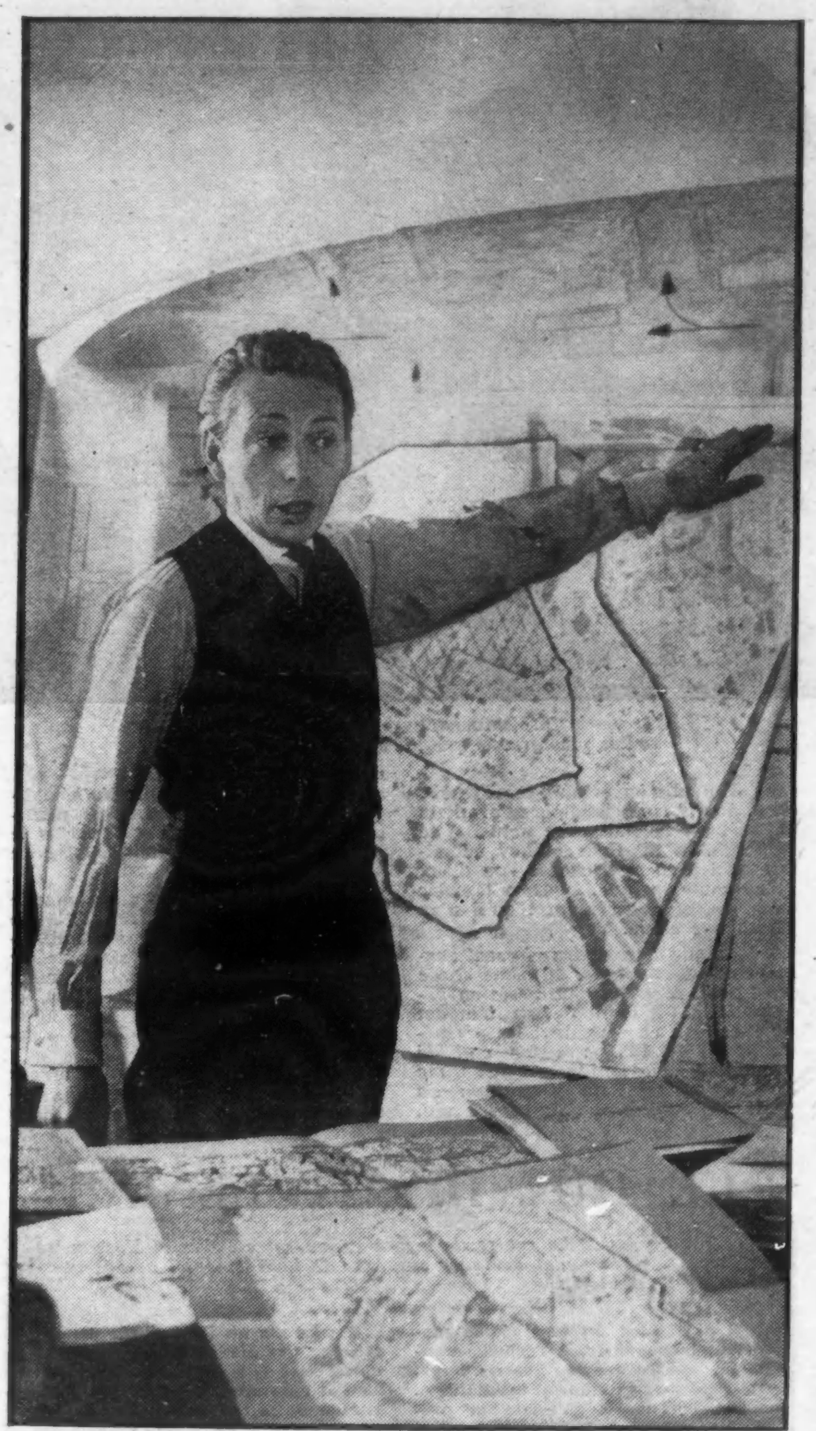
H. VIARD. — Le projet Martin est remarquable, mais c'est un projet pour 1980, pas pour 1960. C'est un alphabet complet, dont mon système n'est que la lettre A. Sudreau est de cet avis.

Le système de Martin repose sur la voiture banalisable. Il est parti de l'idée suivante : quand vous descendez dans un hôtel, vous n'arrivez pas avec votre baignoire et votre ascenseur ; les baignoires et les ascenseurs sont des instruments collectifs ; c'est à l'hôtel qu'on doit les trouver. Martin propose la mise en circulation de trois ou quatre cent mille véhicules sans chauffeur, avec un compteur dans lequel on mettra des jetons : pour un jeton, on fera cinq kilomètres, par exemple.

Mais il faudrait que chacun respecte le jeu. A partir du moment où il y a des courses à Longchamp et où cinquante mille personnes partent avec ces engins, puis, sous prétexte qu'il fait beau, reviennent à pied, il faut prévoir des gens pour faire rentrer les voitures !

En plus, il y a le problème de l'assurance. Qui empêcherait trois blousons noirs de prendre une voiture, de la casser, de l'abandonner on ne sait où, d'avoir un accident, de prendre la fuite...

Pour ma part, j'en suis venu à une formule intermédiaire. Voici comment j'en ai eu l'idée. Un jour, boulevard Saint-Germain, j'ai vu un homme, installé dans une petite voiture d'invalide, sortir d'une porte cochère avec son petit moteur de 50 cm3 ; il a traversé la rue, a mis une lettre à la poste, est revenu sous sa porte cochère sans encombre. Je me suis dit : il faut mettre tout le monde dans la même situation avec de petites voitures, plus modernes ; mais c'est dans cette voie qu'il faut trouver une formule.



HENRI VIARD EXPOSE SON PLAN A « L'EXPRESS ».
« On ne prend pas un quadrimoteur pour aller d'Orly au Bourget ! »
(Dorka.)

Je n'ignore pas les difficultés pratiques d'application. Il faut donc prévoir un stade intermédiaire.

— Si vous introduisez en grand nombre des voitures qui ne sont construites que pour la circulation en ville, ces voitures devront faire double emploi pour la clientèle, très nombreuse, qui acquiert une voiture essentiellement pour les vacances.

H. VIARD. — C'est un problème important, en effet. Mais l'embouteillage de la circulation n'est pas provoqué chaque jour par des voitures des gens qui ne s'en servent que le samedi ; il est provoqué par les deux ou trois cent mille personnes qui, de 8 h. 30 à 9 heures du matin et de 17 h. 30 à 19 heures, déplacent leurs 15 m3 pour se rendre à leur bureau ou en revenir. Par conséquent, la petite voiture, ce sera la deuxième voiture du monsieur qui en a déjà une grande.

Pourquoi Isetta et Vespa ont-ils échoué ? C'est parce que le problème n'a pas été pensé massivement, et parce qu'un certain nombre de mesures favorables et positives n'ont pas été prises en faveur d'une politique d'ensemble. Lorsque Sudreau décide de pénaliser de vingt mille francs au mètre carré la construction de l'industrie dans la région parisienne, il provoque l'éclosion d'une industrie à Rennes, à Villeneuve-sur-Lot, etc. Il faut trouver quelque chose d'équivalent en ce qui concerne les voitures.

Bien entendu, ceci s'accompagnerait d'un étalement dans le temps, car on ne peut pas arrêter du jour au lendemain la construction des voitures actuelles.

Les parkings

— A supposer que le parc des grosses voitures reste identique, en 1975, à ce qu'il est aujourd'hui, que fera-t-on de ce million de grosses voitures de la région parisienne qui ne pourront ni circuler ni trouver de garage ?

H. VIARD. — Vous en arrivez au problème numéro deux : celui des parkings.

Quand on est seul dans la Galerie des Glaces, on peut jeter ses chaussettes n'importe où ; quand on est deux dans une chambre, il faut déjà un peu d'ordre ; et quand on est trente dans une cabine téléphonique, il faut s'organiser.

Eh bien ! il est nécessaire de considérer les parkings comme des bâtiments non rentables d'utilité publique, comme des services publics comme des investissements de l'Etat.

On dit évidemment qu'on ne trouve pas d'emplacement dans Paris pour faire de grands parkings. Il n'est pas question de supprimer les espaces verts : il n'y en a déjà pas assez. Il ne reste qu'un seul endroit où l'on puisse mettre des parkings : au-dessus des voies ferrées. On n'a jamais vu de locomotives de plus de dix mètres de haut. Austerlitz, gare de Lyon, gare du Nord, gare de l'Est, Saint-Lazare-marchandises, il y a cent trente hectares libres. Rien n'empêche de construire des cubages de béton.

Comme les voies ferrées sont, par définition, linéaires, cela permet le dégagement par de nombreuses voies d'accès et de sortie. Sur cent trente hectares, à raison de cinq étages, on peut garer quatre cent mille voitures. L'opération va coûter cent ou deux cents milliards, et il faudra cinq ans pour construire ces parkings ; mais on gaspille autant d'argent chaque année en temps perdu, en exaspération et en fièvre obsidionnelle... Autant les récupérer et les convertir !

— Au moment du départ en week-end, trente mille personnes se précipiteront vers le parking avec leurs trottinettes. Qu'en fera-t-on ?

H. VIARD. — On les mettra à la place des voitures.

Les 33 tours

— Donc, la grosse voiture circule pendant les vacances. On peut admettre qu'elle fait 5.000 kilomètres. A supposer qu'on l'utilise pour les week-ends, elle fera, au mieux, 8.000 kilomètres par an. Il faudra donc dix à quinze ans pour user cette voiture. Dans ces conditions, la grosse voiture n'est plus rentable.

H. VIARD. — Je ne dis pas qu'elle est ou non rentable ; je dis que, dans la majorité des cas, les fabricants de voitures vendent aux gens un produit qui leur nuit plus qu'il ne leur sert.

— Il faut admettre qu'on va vers la disparition de la grosse voiture ?

H. VIARD. — Dans les villes, oui. Mais l'extension du réseau routier doit permettre aux voitures de se multiplier.

— Mais vos petites voitures, où les prendrez-vous ?

H. VIARD. — Les plans sont prêts, et un prototype roule. Il a été réalisé par Bouford, un ingénieur de grand talent, qui est mon associé. Il a prévu un cubage d'air à égale distance entre celui de la Dauphine et celui de la D.S. 19. Dans la DS. 19, vous avez l'impression d'utiliser le dixième de la voiture : vous occupez une place au lieu de cinq, vos jambes ne vont pas jusqu'au pare-chocs avant, et il y a de la place derrière. Dans la petite voiture, on a supprimé tout ce qui est inutile. La place mise à la disposition des deux passagers correspond à celle des deux passagers avant d'une Dauphine, plus 4 % d'espace, ou à celle des deux passagers avant d'une DS., moins 4 %.

— Quel sera le prix de votre petite voiture ?

H. VIARD. — Je n'en ai aucune idée. En petite série, une petite voiture coûte aussi cher qu'une grosse voiture en grande série. Il faudrait en sortir en nombre suffisant. C'est une question de politique.

Bouford habite Bondy. Il a une 403. Jusqu'à présent, il s'en servait pour faire le tour des usines. Il dépensait douze cent cinquante francs d'essence. Avec la petite « city-car », il dépense trois cents francs. S'il devait prendre le métro et l'autobus, il dépenserait six cents francs de tickets.

— Votre optimisme et votre enthousiasme sont réconfortants. Mais les résistances ?...

H. VIARD. — Je comparerai l'attitude, demain possible, des fabricants d'autos, à celle qui fut, hier, celle des fabricants de disques lorsque le saphir et le 33 tours ont été mis au point. Les fabricants de disques ont fait la guerre pour empêcher ce procédé d'être appliqué, en déclarant : « *Des disques qui tournent trois fois moins vite rétréciront le marché ; on en vendra trois fois moins* ». En fait, il se sont trompés. Comme, toujours, les « nantis » se trompent. Finalement, grâce aux 33 tours, ils ont vendu dix fois plus de disques. Il faut s'adapter. Il y a des industries qui naissent, qui disparaissent ou se transforment. Pourquoi ne pas envisager la disparition d'une certaine conception erronée de l'industrie automobile ?

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine

Mme Express a :

● ***Accouché*** après avoir suivi pendant trois mois la méthode psycho-prophylactique (dite « accouchement sans douleur »). Elle raconte en page VII la naissance de son fils Vincent.

● ***Cherché*** pour ses lectrices touristes d'été des ensembles de Tergal. En voyage c'est une tenue commode, infroissable et d'entretien facile puisque entièrement lavable, la doublure elle-même étant en nylon (laisser sécher sur un cintre rembourré).

Voici trois bons modèles provenant du même fabricant qui s'est spécialisé dans la confection de cette matière (Maison Kesler & Rostin) :

I) 2 pièces, jupe droite, non doublée, pli plat, veste non doublée, 3 boutons, col assez large, 2 poches plaquées. Noir, marine, gris, roi : 99 N.F. (aux Galeries Lafayette).

II) 2 pièces en Tergal flammé, jupe droite, non doublée, pli Dior. Veste blazer, boutonnée 3 boutons, 3 poches plaquées, 2 fentes sur le côté. Beige et blanc, anthracite et blanc : 259 N.F. (chez Haussman Chic, 32, Bld Haussmann).

III) 2 pièces en Tergal uni, jupe droite, doublée nylon, pli fendu et doublé. Veste croisée, 4 boutons dorés, 2 poches pattes. Blanc, marine : 200 NF (au Printemps).

Les meilleurs coloris en Tergal sont le roi, le marine et le blanc, le gris et le noir font souvent triste.

● ***Constaté*** que les coiffeurs parisiens essaient de plus en plus d'adopter des horaires d'été. Il y a peu de temps encore, deux ou trois d'entre eux seulement ouvraient leurs salons le lundi. Maintenant ils sont une bonne douzaine à avoir compris pour leur clientèle le « drame » capillaire des retours de week-ends. En dehors des « anciens du lundi » déjà cités par Madame Express (Antonio, Roger Pasquier, Joffo, Simon Lanjac), voici quelques adresses de salons ouverts le lundi :

— André-Dominique, 48, rue du Faubourg-Montmartre (PRO. 70-42) ;

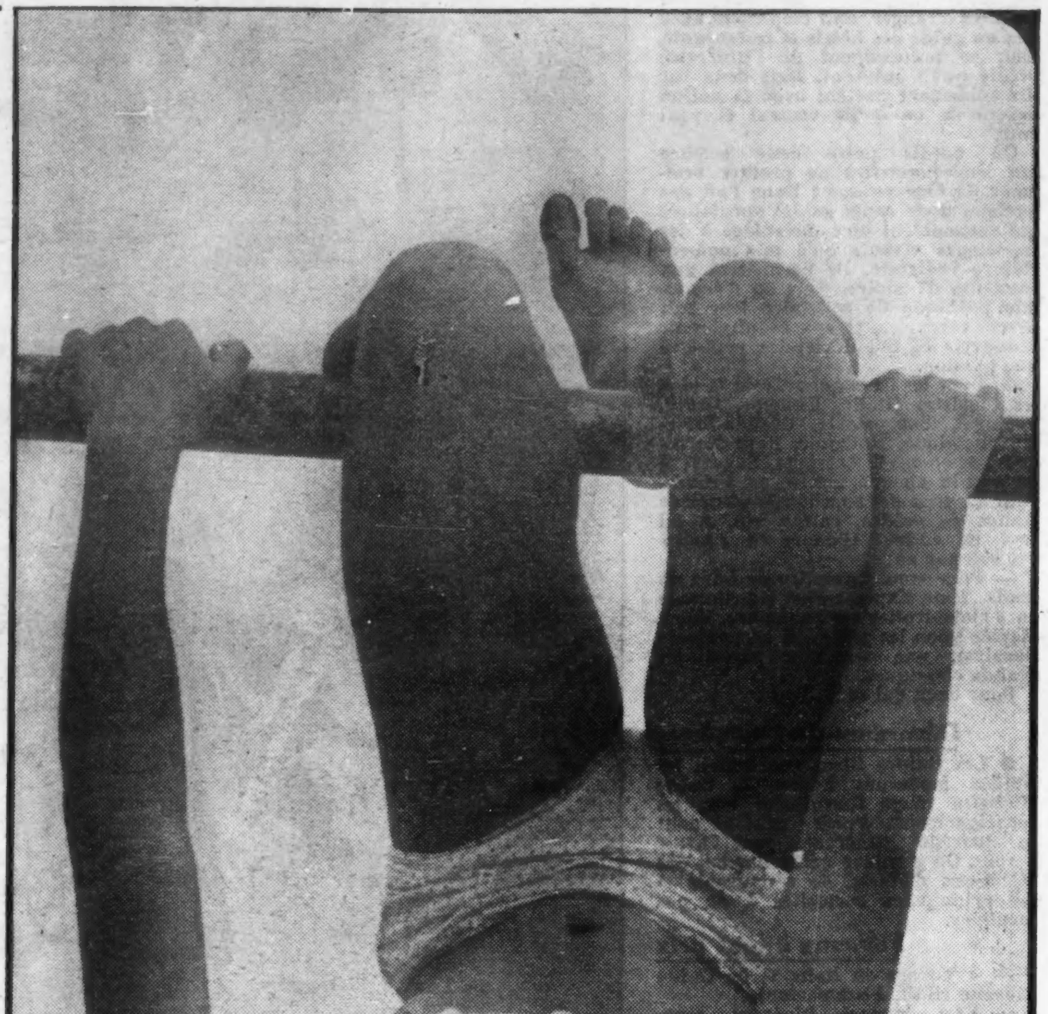
— Gombaud-Saintonge, 51, rue Cambon (OPE. 32-13) ;

— Jean Guillon, 1, rue du Coq-Héron (CEN. 08-70) ;

— Lancret, 25, rue François-Ier (ELY. 83-08) (l'après-midi seulement).

● ***Apprécié,*** dans un hôtel de Genève, une idée qu'elle trouve charmante et pratique. Derrière la porte de la penderie était accrochée une pelote à épingles portant : une épingle de nourrice noire, une épingle dorée plus petite, une aiguille fine, une grosse aiguille, du fil blanc, du fil noir (une aiguillée de chacun), un bouton-pression blanc, un bouton-pression noir et... un bouton de chemise d'homme. Un parfait nécessaire de dépannage en cas d'avarie vestimentaire.

● ***Appris*** qu'il existe une excellente solution vacances pour les jeunes « forts en géographie ». Le mouvement « Jeunes Sciences » organise, du 31 juillet au 14 août, un Camp scientifique international près d'Arcachon. Ce camp réunira une cinquantaine de jeunes (entre 15 et 19 ans), quelques étudiants et douze professeurs. Les participants, divisés en trois groupes, étudieront les dunes et étangs, le bassin d'Arcachon et la forêt landaise ; ils visiteront également une grande société pétrolière. (Renseignements et inscriptions : Jeunes Sciences, 28, rue Serpente, Paris-6e.)



(Magnum.)

VACANCES.
Les parents se reposent quand les enfants s'amusent.

(Voir pp. III, IV, V.)

VOYAGES

Deux cents guides

● *A la veille des vacances, les Français dépensent deux milliards pour découvrir ce qu'ils verront.*

SUR dix touristes motorisés qui vont visiter une région de France ou un pays étranger, huit emportent avec eux un guide des hôtels et restaurants, cinq se préoccupent de l'itinéraire précis qu'ils suivront. Mais deux sur dix seulement partent avec la notion exacte de ce qu'ils veulent et vont voir.

Où ont-ils puisé cette science qui leur permettra de profiter vraiment de leur voyage ? Dans l'un des quelque deux cents guides spécialisés qui ressemblent bien davantage à des reportages vivants qu'à une nomenclature indigeste. Ils permettent aux amateurs d'histoire, d'art ou d'économie politique de satisfaire leur soif de connaissance, et aux néophytes de découvrir ce qui deviendra peut-être une passion.

— Pour les pays qui attirent le plus les touristes (Italie, Espagne, Grèce, Portugal, Yougoslavie, Grande-Bretagne, Belgique, Hollande, Pays Nordiques, Allemagne, Autriche, Suisse), il est vendu chaque année, en France, pour environ *deux milliards* d'anciens francs de guides, cartes, etc. A lui seul, un éditeur (Fodor) en « sort » 100.000 par an.

— Pour vous permettre de faire un choix, Mme Express s'est transformée en « globe-trotter » en chambre. Voici, classée selon les goûts... et les couleurs (locales), une sélection parmi les grands classiques.

Pour ceux qui se sentent :

Dévoreurs de kilomètres

● Les Guides Bleus (Hachette), les Guides modernes Fodor, le Guide Michelin rouge fournissent tous les renseignements d'ordre général dont le touriste itinérant peut avoir besoin. On y trouve naturellement des sélections d'hôtels, de restaurants et les principales curiosités à ne pas manquer.

Flâneurs à tout prix

— « Voyage en Italie », de Guido Piovene (Edit. Flammarion).

— « Le Journal itinérant espagnol », de t'Serstevens (Edit. Segep).

— « Grèce », de Cranaki (collection Petite Planète, Le Seuil).

— « La Grèce à ciel ouvert », de P. Jacquet (Clairefontaine).

— « Irlande », de F. Frey (coll. Ides et Calendes).

— « Benelux » (coll. Le Monde en Couleurs, Edit. Odé).

— « La Hollande, miracle de l'eau », par Elios (Edit. Arthaud).

— « Le Rhin » (coll. les Grands Itinéraires touristiques, S.F.L.).

— « Autriche », de Jean Mistler (Albums des Guides Bleus, Hachette).

— « A travers le Parc national suisse », de Charles Porret (Edit. Soleil Levant).

LE TOURISTE SYSTÉMATIQUE. (Rapho.)
...les guides sont dans la sacoche.

— « Tyrol », de H. Schreiber (« Visage du monde », Horizons de France).

Amoureux des arts

— « Les Grands Maîtres italiens », par Florisoone (Nathan).

— « Espagne », de M. Hurlemann (coll. Atlantis, Braun).

— « La Peinture espagnole, des origines au XX^{e} siècle », de G. Rouches (Albin Michel).

— « Le Style grec », de P. Devaubez (Larousse).

— « La Sculpture grecque », de Lullies et Hirmer (Flammarion).

— « L'Art portugais », de Reynaldo Santos (Edit. d'Histoire et d'Art, Plon).

— « Fresques et icones yougoslaves », d'O. Bibalji-Merin (Elsevier).

— « Le Style anglais », de Francis Spar (décorations, arts, mobiliers, etc.). (« Connaissance des Arts », Hachette.)

— « Les Grands Maîtres flamands » (coll. Merveilles de l'art, Nathan).

— « La Peinture hollandaise », de J. Seymarie (Skira).

— « Les Faïences de Delft », de H.-P. Fourest (P.U.F.).

— « Entretiens sur le musée de Dresde », d'Aragon et Cocteau (Ed. du Cercle d'Art).

— « La Vie passionnée de Beethoven », de Carl von Pidou (Seghers).

— « La Vie passionnée de Mozart », de Pert-Peternill (Seghers).

— « Schubert », d'A. Einsten (coll. « Leurs Figures », Gallimard).

— « La Sculpture moderne en Suisse «, de Y. Moray (2 vol. Griffon).

Passionnés d'histoire

— « Les Etrusques », d'A. Hus (coll. « Le Temps qui court », Le Seuil).

— « Eglise, capitale Vatican », de Jean Neuvecelle (« L'Air du Temps », Gallimard).

— « L'Espagne au siècle d'or », par F. Piétri (« Temps et Destinées », Fayard).

— « La Mythologie grecque », de Grimal (« Que sais-je ? », P.U.F.).

— « La Vie quotidienne au temps d'Homère », d'E. Miraux (Hachette).

— « Histoire de la Yougoslavie », de M. de Vos (« Que sais-je ? », P.U.F.).

— « Histoire de la Grande-Bretagne », de P. Nicolle (« Que sais-je ? »).

— « Marlborough, sa vie, son temps », de Sir Winston Churchill (Laffont).

— « Histoire des Belges », d'Adrien de Mecüs (« Connaissance de l'Histoire », Fayard).

— « Christine, Reine de Suède », de J. Castelnau (Hachette).

Amateurs de vestiges

— « Basiliques et sanctuaires d'Italie », par L. Réau (Nathan).

— « Dans les pas des Césars », de P. Grimal (Hachette).

— « Les Vases grecs », de F. Villard (« L'Œil du connaisseur », P.U.F.).

— « L'Acropole », de G. Roden Waldt (A.M.G., Flammarion).

— « Pierres flamandes », de Y. Christ (« Trésors de pierre », Ed. des Deux Mondes).

Chasseurs de pittoresque

— « Encyclopédie de la Tauromachie », de Lafont (Prisma).

— « La Passion selon Séville », de J. Peyré (Arthaud).

— « Portugal des Voiles », de Max-Pol Fouchet (Clairefontaine).

— « La Riviera polaire », de E. Hofer (Braun).

— « La Suisse Romantique : vue par les voyageurs, les écrivains, les peintres » (Orbis Pictus. Payot, Lausanne, diff. S.F.L.).

— « Bords du Rhin et Forêt Noire », Guides Bleus (Hachette).

Fanatiques de littérature

— « La Littérature italienne », d'Arrighi (« Que sais-je ? », P.U.F.).

— « La Vie de don Quichotte et de Sancho Pança », de Miguel de Uunamuno (Albin Michel).

— « La Littérature portugaise », de G. Le Gentil (A. Colin).

— « Littérature anglaise », de René Lalou (« Que sais-je ? », P.U.F.).

— « Les plus beaux poèmes allemands » présentés par J.-F. Angellos (« Que sais-je ? », P.U.F.).

Maniaques des musées

— Italie : les Guides Bleus (Hachette).

— Italie, Guides Modernes Fodor (Vilo).

— Italie du Nord, guides touristiques Baedeker (très détaillé).

— « Merveilles des Palais et des Villas d'Italie », de G. Masson (Arthaud).

— « Tolède, cœur de l'Espagne », de V. Castre (« Visages du Monde », Horizon de France).

— Portugal (Guides Nagel).

Economistes distingués

— « Enquête à Palerme », de Danilo Dolci (témoignages recueillis par

Pour leur originalité
Pour leur précision
Pour leur élégance...
TOUTE LA PRESSE FAIT L'ÉLOGE
des
GUIDES MODERNES FODOR
ESPAGNE - PORTUGAL - HOLLANDE - SUISSE - AUTRICHE
ALLEMAGNE - YOUGOSLAVIE - ITALIE - GRANDE-BRETAGNE
GRECE
Grand Prix du Tourisme 1960
Dans toutes les librairies — Editions VILO - Paris

le « Gandhi italien » sur la région la plus déshéritée de l'Italie (Julliard).

— « La Yougoslavie socialiste », de Ch. Bobrowski (A. Colin).

— « La Crise britannique au XX° siècle », d'André Siegfried (Fayard).

— « La Belgique contemporaine », de F. van Kalken (Colin).

— « Allemagne, République fédérale » (Guides Bleus, Hachette).

— « Suisse, démocratie-témoin », d'André Siegfried (La Baconnière, diff. S.F.L.).

MODE

Bijoux de bois

● ***On peut choisir entre l'arbre de nos campagnes et le palissandre de Rio.***

LES femmes, cet été, auront des cous de bois. Rustiques, exotiques ou monacaux, les sautoirs et les colliers de bois poli accompagnent les tenues légères. Ils réservent à celles qui se laisseront tenter deux surprises :

1. Une gamme de prix tellement étendue qu'elle paraît inexplicable au premier abord. Enquête faite, les bijoux de bois se divisent en trois catégories : les « clairs » (les meilleur marché, de 7 à 10 NF), les « teints » (un peu plus chers, de 9 à 15 NF) et les « foncés » (assez ruineux ; nous avons vu des sautoirs qui atteignaient 45 et 50 NF).

La qualité et l'origine des essences utilisées expliquent ces variations de prix. Les « clairs » sont généralement taillés dans du buis ou dans les braves arbres de nos campagnes, les « teints » ont la même origine mais subissent un traitement qui les colore (attention aux chemisiers blancs les jours de grande chaleur). Quant aux « foncés », vous vous consolerez d'avoir fait une folie en songeant que vous arborez du palissandre de Rio ou de l'ébène des Iles, dont les veinures sont naturelles.

2. Leur légèreté. Même les plus gros, même les doubles, même les triples ne pèsent absolument pas sur la nuque. C'est un gros avantage en été où beaucoup de migraines incompréhensibles peuvent être provoquées par des bijoux trop lourds.

La mode des bijoux de bois est amusante, bien adaptée à la tendance actuelle des tons neutres et éteints (marron, mauve, noir, blanc, etc.) ; mais il ne faut cependant pas compter sur un sautoir d'ébène (si beau soit-il) pour réveiller une robe un peu simplette.

Nous avons photographié :

● Un collier girafe composé de deux sautoirs : en bois clair, 8,50 NF (Galeries Lafayette), en palissandre, 38 NF (Printemps).

● Un demi-sautoir, grosses boules claires et petites perles foncées reliées entre elles par des chaînons dorés, 15 NF (Galerie Lafayette). (Au premier plan.)

● Une boucle d'oreille que notre mannequin s'est amusé à glisser dans son alliance ; la paire, 3 NF (Galeries Lafayette).

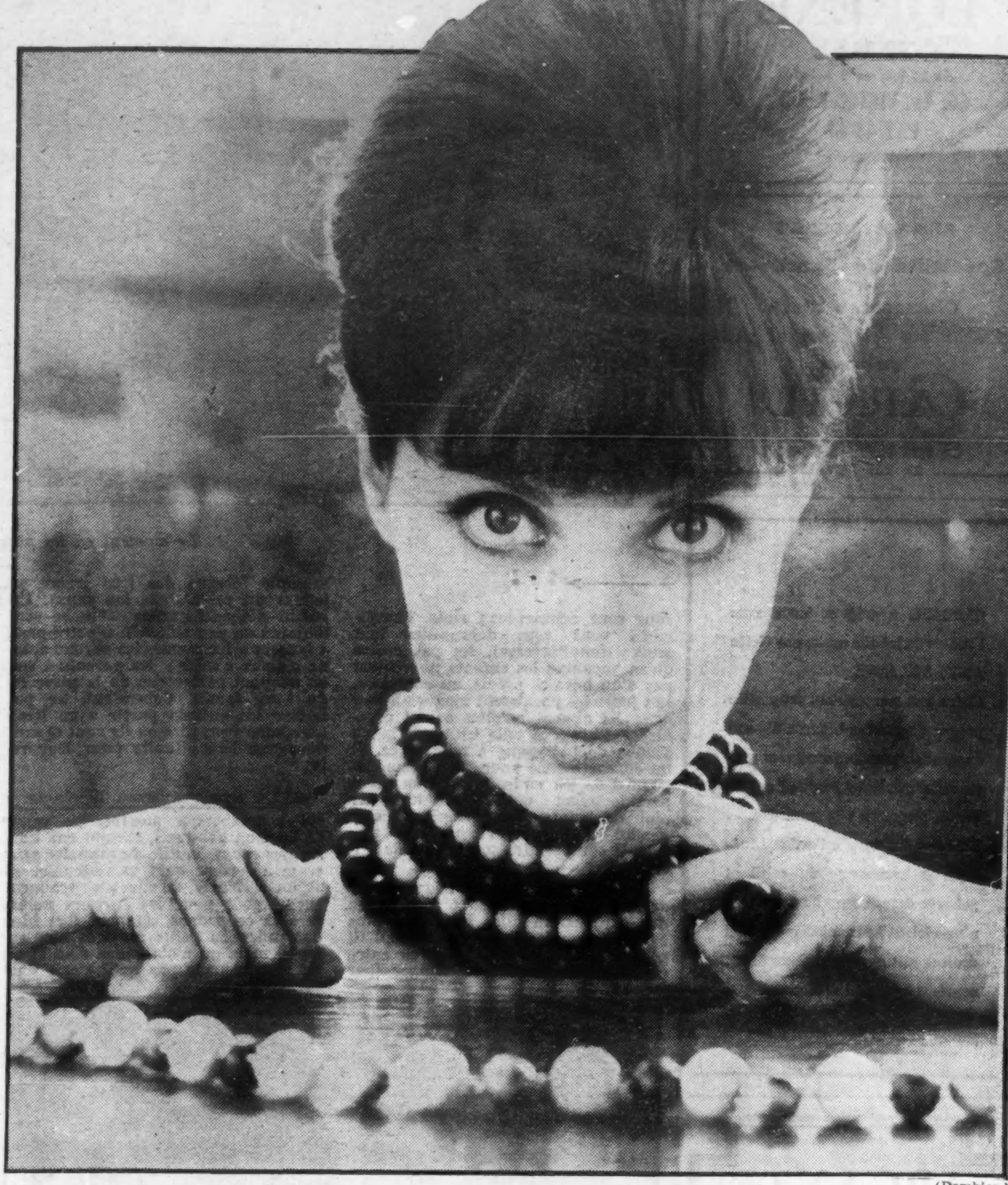
Nous avons vu :

● Un sautoir collier court en buis blanc, perles dégradées, 6 NF (Franck, 80, rue de Passy).

● Un sautoir buis clair et bois noir alterné, 7,50 NF (Prisunic).

● Une collerette rigide en boules taillées de différentes grosseurs, reliées par des tiges dorées, 38 NF (Elyse et Jeannine, 22 bis, avenue de Wagram).

● Une bague d'un seul morceau en bois des Iles, 6,95 NF et 9,90 NF (Printemps).



(Dambier.)

LA FEMME-GIRAFE.
Bien léger, bien poli, mais parfois surprenant.

VACANCES

Ni gendarmes ni martyrs

● ***En villa, à l'hôtel, sur une plage : les parents ne se reposent que lorsque les enfants s'amusent.***

IL y a pour les enfants plusieurs façons de gâcher les vacances de leurs parents : avoir la rougeole le jour du départ ou, plus simplement, venir chaque matin à 8 heures harceler ses père et mère avec le redoutable *« Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ? »*.

Mais il arrive aussi parfois aux parents de gâcher les vacances de leur progéniture en se transformant en gardes-chiourme ou en moniteurs sportifs. Partir avec les enfants entraîne évidemment des servitudes. Mais les vacances étant (pour tous les pères, et aussi pour les mères qui travaillent) le seul moment de l'année où l'on peut vraiment vivre près de ses héritiers, autant s'arranger pour n'être ni gendarmes ni martyrs, et pour que les vacances des enfants soient aussi celles des parents.

Du rêve à la réalité

La plupart des enf[illegible] qui, ayant rêvé de journées passées au soleil et de jeux sur la plage en famille, ont tenté l'expérience, ont aussi constaté qu'il y a parfois loin du rêve à la réalité. C'est pourquoi, dès le premier jour des vacances, il faut essayer d'inculquer aux enfants le respect d'un certain nombre de principes, d'ailleurs éminemment respectables. A savoir :

● LE SOMMEIL DES PARENTS : laisser chacun se lever à l'heure qui lui convient (contrairement aux adultes, les enfants ont rarement besoin d'heures de sommeil supplémentaires), mais interdire les « galopades » ou les concerts de pipeau dans la maison jusqu'à une heure raisonnable et convenue.

● LE COIN DE REPOS DES PARENTS AU JARDIN : il doit être strictement défendu d'y élever ses escargots ou d'y entreposer son matériel de plage.

● LA LIBERTÉ DE CHACUN :

— Côté adultes : établir un « modus vivendi » du type : « Les matinées

→

RECETTES

Fruits d'été

PÊCHES AU BEURRE

Pour 6 belles pêches :
80 g de beurre.
3 brioches rassises.
4 cuillerées à soupe de sucre en poudre.
Quelques gouttes de liqueur.
Préparation : 10 minutes.
Cuisson : 15 minutes.

Vous coupez les brioches en rondelles que vous disposez dans le fond d'un plat allant au four, après les avoir beurrées. Saupoudrez de sucre. Arrosez avec un peu d'eau sucrée et aromatisée (quelques gouttes de liqueur, ou plus simplement un peu de confiture de groseilles ou framboises). Posez dessus les pêches coupées en deux et pelées. Dans la cavité du noyau, mettez un peu de beurre. Saupoudrez largement de sucre.

Mettez à four moyen pendant environ 15 minutes et arrosez à plusieurs reprises avec l'eau sucrée qui est au fond du plat. Rajoutez-en un peu si nécessaire.

CLAFOUTIS AUX CERISES

1/2 litre de lait.
1/2 livre de farine.
2 œufs. 100 g de sucre.
1 pincée de sel.
1 kilo de cerises que l'on dénoyaute (on peut utiliser des merises) et l'hiver des pruneaux ou des abricots secs.

Mélangez dans une terrine le lait, la farine, les deux œufs, pour obtenir une pâte onctueuse, épaisse, mais assez molle.

Ajoutez le sucre, les cerises dénoyautées. Beurrez légèrement un moule à tarte et mettez à four doux pendant une petite demi-heure. Le clafoutis est cuit quand un couteau piqué dans la pâte ressort tout net.

SUZANNE ET HENRIETTE.

LORENE
SOLDES
du 30 juin au 9 juillet
66, Av. VICTOR-HUGO
PAS 43-33

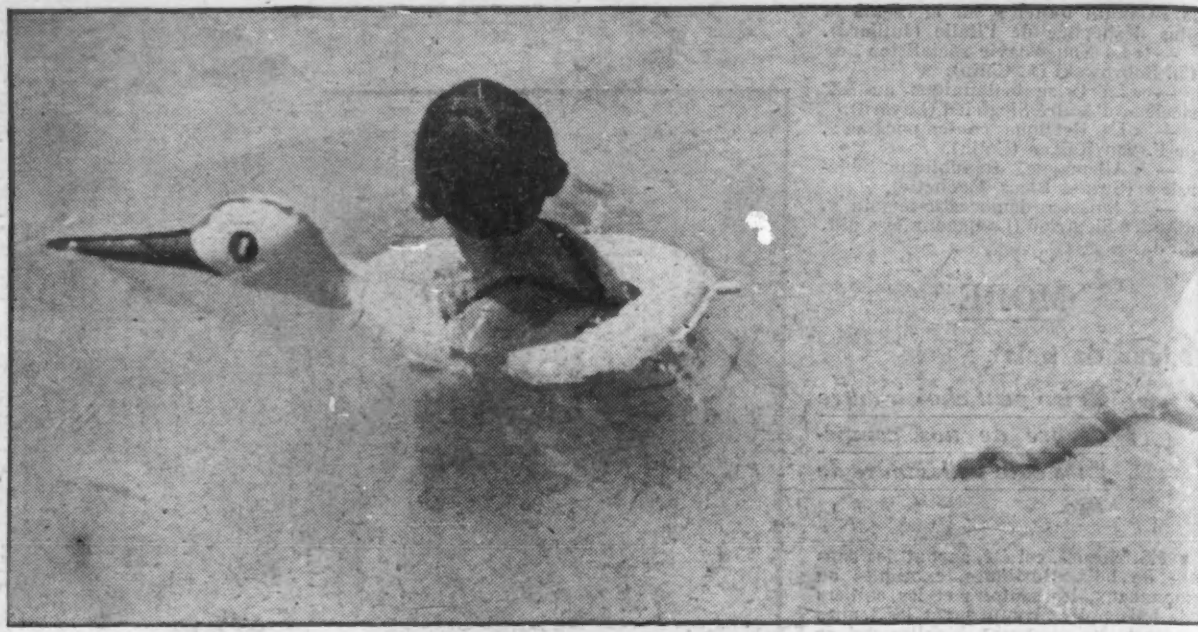
POUR VOUS MONSIEUR
Spécialité de Spartiates
et
Chaussures d'été
A deux pas des Champs-Elysées
CREATIONS
CARVIL
67, RUE PIERRE-CHARRON
22, RUE ROYALE

CHANEL a créé et lance avec l'arrivée de la belle saison une Gelée ANTI-SOLAIRE.

Grâce à sa composition, cette gelée permet de paraître bronzée dès son application et enlève ainsi tout sentiment d'infériorité lors de l'arrivée sur les plages ou à la montagne. Elle favorise ensuite l'action bénéfique et brunissante du soleil et préserve des effets nocifs des rayons ultra-violets. Le brunissage artificiel devient réel et parfait. Cette Gelée convient à tous les épidermes.

ARCANTE
Chaussures
Exclusivités italiennes d'été
66, avenue Victor-Hugo
KLE. 95-65
ZONE BLEUE - PARKING FACILE

P'TIT PIERRE
TOUT POUR L'ENFANT
Fillettes et garçonnets
Blazers en coton fantaisie
Camisettes - Shorts
Combinaisons shorts
Jupes de plage
en coton, tergal et nylon
DANS NOS STANDS
AU PRINTEMPS
PARIS
AU LOUVRE
PARIS
AUX DEUX PASSAGES
à LYON
A LA BOULE D'OR
au HAVRE
AU PRINTEMPS
A NANCY, LILLE, ROUEN, BORDEAUX, VERSAILLES
et dans les bonnes Maisons spécialisées



L'EAU.
Le moment où les plus grands sont dangereux.

vous sont consacrées ; mais, l'après-midi, vous vous débrouillez tout seuls » (ou l'inverse). Ne pas croire qu'en vacances les enfants ne veulent pas d'un horaire précis, au contraire. Les journées paraissent longues à leur âge ; ils aiment qu'elles soient organisées : plage à telle heure, bain ou séance de ping-pong à telle autre. Si un enfant insiste pour vous accompagner dans un endroit où vous savez pertinemment qu'il s'ennuiera (le club de tennis, par exemple), accordez-lui d'en faire l'expérience une fois. Il comprendra son erreur de lui-même.

— Côté enfants : les laisser jouer avec qui leur plaît (sauf nager avec des garçons ou filles beaucoup plus âgés qu'eux, donc plus résistants). Et n'intervenir dans les histoires entre camarades que s'il y a danger (par exemple lorsque des très jeunes se jettent du sable dans les yeux). Un gamin défendu par sa mère se sent toujours un peu ridicule. D'autre part, « ignorer » les camarades permet aussi de ne pas « subir » les parents à qui on ne peut parler que de la pluie ou du beau temps. Cependant, ne pas laisser les enfants partir avec leurs amis sans vous dire où ils vont et sans fixer une heure limite pour leur retour.

● LA BONNE HUMEUR GÉNÉRALE : éviter autant que possible les sujets de friction habituels, surtout aux heures des repas. Inutile de rappeler sans cesse à Jérôme qu'il va redoubler sa 6e ou à Marie qu'elle n'a vraiment aucun goût pour les travaux ménagers (à ce propos, on peut fort bien demander de petits services aux enfants, mais on n'obtiendra rien si on ne les persuade pas qu'il s'agit d'un service à rendre et non d'une obligation désagréable).

LES PARENTS.
La matinée leur appartient.
(Rapho.)

« Dolce farniente »

Ces conditions de base étant réunies, la « cohabitation » parents-enfants en vacances devient une source de grandes joies. Encore faut-il que la mère de famille puisse jouir elle aussi (et au maximum) de ce qui fait les vraies vacances : le « farniente », doublé d'une parfaite tranquillité d'esprit :

● RÉDUIRE la corvée lavage-repassage en habillant les enfants au strict minimum ; à la mer, un slip de bain, un chandail éponge et des sandalettes suffisent ; à la rigueur, un blue-jean ou une robe de tergal pour les filles. Et surtout, jamais de « tralala » le dimanche.

● PRÉPARER la veille au soir les vêtements que les enfants mettront le lendemain. On évite ainsi d'avoir à se lever aussi tôt qu'eux.

● NE JAMAIS « PROFITER » de la sieste des enfants pour se mettre à laver ou à repasser. Choisir, au contraire, ce moment de vraie détente pour boire tranquillement son café, lire, ou tout simplement se reposer. Même les enfants qui ne font pas de sieste en ville devraient en faire une en vacances, surtout dans les régions chaudes. Cela leur permet de se coucher un peu plus tard le soir, ce qu'ils apprécient au plus haut point.

Il n'est pas indispensable qu'ils dorment, ils peuvent très bien rester dehors, pourvu que ce soit à l'ombre sans trop bouger, et sans pousser de hurlements.

● SUPPRIMER la grande toilette des enfants le matin, et la remplacer par un bain, une douche ou une bonne toilette le soir, indispensable et... calmante.

● DÉCIDER s'il est question de devoirs de vacances qu'ils se feront à heure fixe pour ne pas avoir à demander dix fois par jour si on va enfin « s'y mettre ».

● PRÉVOIR une séance épistolaire commune et hebdomadaire si le père est resté en ville ou si les grands-parents réclament des nouvelles.

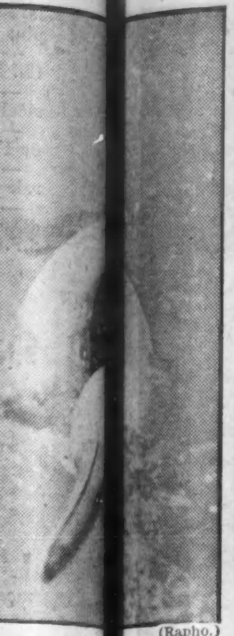
● NE PAS OUBLIER d'emporter dans ses bagages des crayons de couleur, du papier, le jeu de société ou les cartes à jouer (les enfants adorent jouer à la bataille) en prévision d'un « éventuel » jour de pluie.

● RÉGLER une fois pour toutes le problème de l'argent de poche. Allouer une petite somme quotidienne est moins désagréable que de s'entendre réclamer sans cesse des « sous » pour une glace ou un illustré.

En dehors de ces règles générales, Madame Express a cherché des conseils pratiques pour les parents qui emmèneront leur petite famille dans une villa, à l'hôtel et sur la plage.

Dans une villa

● Installer, si possible, les enfants tous ensemble, dans la même partie de la maison, aussi éloignée que possible de la chambre des parents. S'il y a des enfants très jeunes, leur donner plutôt une chambre au rez-de-chaus-



(Rapho.)

sée qu'… …eront moins de tom… …r.

● Si … …ssède qu'une salle d'… …rdin (ou sous un han… …cuisine), un second … …rvé aux enfants p… …de du matin.

● De… …, à partir de 7 ans, … …bre en ordre et, à p… …de faire son lit (les … …t autorisées et, géné… …ues).

● Pré… …petit déjeuner froi… …réales, confitures, … …our que les enfants … …ir seuls. Ne pas croi… …n d'un repas chaud, …

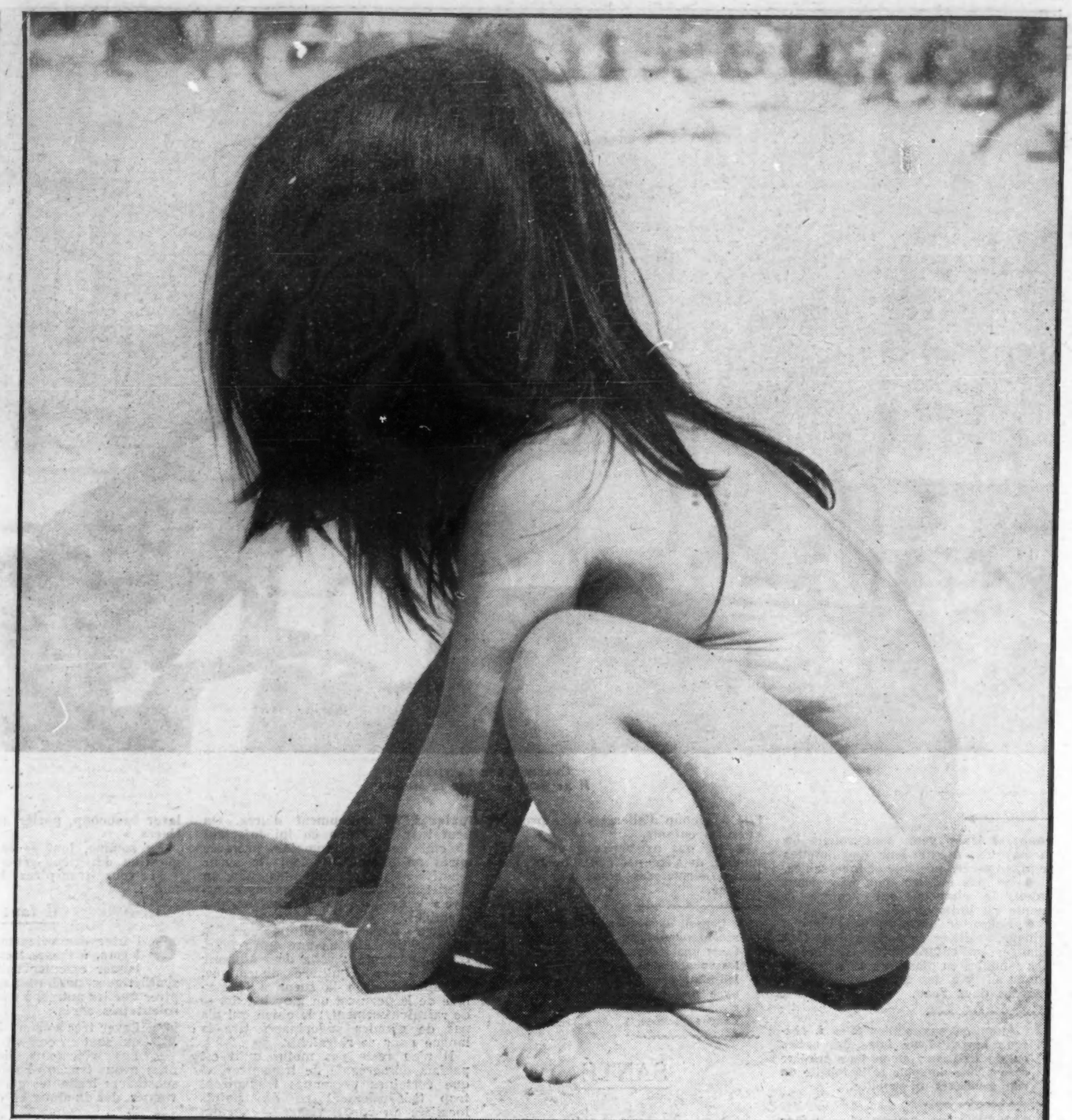
● S'il… … servir pour la bouil… …-cuite qui se prépare … …des.

● Pr… …ners légers (crudités … …de froide ou œufs, et … …onde pourra profiter … …tinée sur la plage. P… …ner tous ensemble …, les enfants sont gén… …s » avant les parents.

● En … …ir deux services po… …copieux. Les enfants … …ouer encore un peu … …rents auront la paix … …ête à tête et profiter … …ne fois les enfants …

A l'hôtel

● Si … …e de bonne heure, l'… …jardin, mais ne le lais… …prétexte dans la cham… …d'être prêt soi-même … dans ce cas, se faire … …éjeuner, l'enfant é… …prêt à aller jouer, … …difficilement descendr… …e à manger.



(Rapho.)

Le sable.
Partout sauf dans les yeux.

(Rapho.)

La liberté.
Ils en ont autant besoin que vous.

● Si on doit dormir dans la même chambre qu'un enfant pendant un mois : faire la dépense d'un petit paravent d'osier qui séparera la pièce en deux « royaumes » distincts, et préservera un peu de l'intimité des parents. On peut expédier le paravent par le train avec le gros des bagages au lieu de surcharger une voiture où l'on voyage à plusieurs.

● Eviter de confier la clé de la chambre à un enfant : neuf fois sur dix, tout ira bien ; mais il risque, en jouant, de l'oublier n'importe où.

● Ne jamais le laisser partir à la plage avec les serviettes de l'hôtel, vous risqueriez de ne les retrouver que sur la note.

● Avoir toujours en réserve, dans la chambre, de l'eau minérale ou une boisson pour enfants. Il est facile d'obtenir de la glace ou de l'eau glacée, mais ruineux d'entretenir un jeune « gentleman » au bar de l'hôtel.

● A moins qu'il ne se tienne parfaitement à table, le faire déjeuner avant les adultes (et se mettre d'accord sur son régime avec l'hôtelier). Ne lui laisser qu'exceptionnellement composer lui-même son menu, sinon vous vous exposez à une dispute familiale en pleine salle à manger. Mais le jour où il choisit, acceptez sans discuter, c'est la règle du jeu.

● Lui apprendre à vivre en communauté, c'est-à-dire à ne pas accaparer chaise-longue, ping-pong ou plongeoir sur la plage de l'hôtel. Le faire se changer le soir, ce qu'il acceptera très bien pour faire « comme les grandes personnes ».

● Ne jamais laisser un jeune enfant seul dans une chambre d'hôtel, il peut avoir très peur : essayer de s'arranger avec une femme de chambre pour qu'elle serve de « baby-sitter », et la rémunérer en conséquence, c'est absolument normal.

Sur la plage

● L'inscrire, dès le premier jour, à un club où il fera de la gymnastique et où il jouera en groupe sous la surveillance d'un moniteur. Ces clubs existent maintenant presque partout.

● Donner à chaque enfant son équipement personnel : serviette d'une couleur différente, bouée, masque, palmes, ou filet à crevettes personnels. Il vaut mieux ne pas avoir de matelas pneumatique plutôt que d'en posséder un seul pour trois enfants.

● Leur faire donner des leçons de natation, mais ne pas les forcer à entrer dans l'eau ou à faire une course de vitesse avec leur père.

● Ne les laisser s'exposer au soleil que très progressivement, et n'employer les huiles solaires que les premiers jours ; ensuite, laisser faire la nature.

● En principe, ne pas leur faire porter de lunettes de soleil, les yeux devant s'accommoder eux-mêmes pour acquérir une certaine résistance. Cependant, s'ils se plaignent beau- →

(Rapho.)

CHALEUR SUR LA VILLE.
Il ne peut pas tirer la langue.

coup, si leurs yeux sont rougis ou larmoyants, donnez-leur des lunettes le plus foncées possible et incassables.

● Ne pas oublier que, par grand soleil, le chapeau qui protège la nuque est indispensable.

● Emporter dans un grand sac : lainage, maillots de rechange (il faut changer un enfant après son bain), des sandales en plastique ou en caoutchouc s'il y a des galets ou de petits rochers dans l'eau.

Attention aux petites filles à cheveux longs ! Leur faire des nattes ou un chignon ; sinon leur crinière sera pleine de sable et la toilette du soir deviendra un supplice.

● Ne pas se charger d'un goûter compliqué qui reste le plus souvent au fond du sac. Eviter le chocolat qui fond et les bonbons qui donnent soif. Sur toutes les plages, on peut acheter glaces et boissons ; il suffit d'emporter un paquet de gâteaux secs.

● Ne pas emporter les très petits jouets qui peuvent se perdre dans le sable (petites autos, entre autres), ni ceux auxquels l'enfant tient beaucoup, ils ont toutes les chances de disparaître.

● Surveiller discrètement un enfant qui joue à s'enterrer dans le sable, le jeu peut mal finir.

● Leur apprendre à respecter les signaux de plage dès qu'ils savent nager et à bien connaître l'heure des marées.

● Ne pas limiter l'heure du bain, mais changer et frictionner immédiatement un enfant qui tremble en sortant de l'eau, et le faire jouer au ballon jusqu'à ce qu'il se réchauffe.

● S'il a la peau fragile, le rincer entièrement à l'eau douce après un bain de mer.

● En cas de coup de soleil ou de piqûre d'insecte, ne pas utiliser de pommade au phénergan, on a constaté beaucoup d'allergies à ce produit chez les enfants.

● Ne pas permettre à un enfant mouillé de s'étendre dans l'herbe, certaines dermatoses n'ont pas d'autre origine.

Conseil de prudence : les médecins recommandent de faire faire aux enfants une radioscopie avant et après les vacances pour être sûr que le soleil n'a provoqué aucun méfait. Partir avec un enfant en parfaite santé, c'est aussi une garantie contre les vacances gâchées.

SANTÉ

Les chameaux ont de la chance

● ***Chaleur : 2.500.000 glandes veillent sur votre équilibre. Cela ne suffit pas toujours.***

LE chameau ne transpire pratiquement pas, ce qui lui permet de vivre à l'aise en plein désert sans boire une seule goutte d'eau. Mais l'homme et la femme transpirent : les deux millions et demi environ de glandes sudoripares réparties à la surface de la peau humaine excrètent chaque jour entre 500 et 900 gr. de sueur. Par temps chaud, ou si nous nous livrons à des exercices violents, nous pouvons facilement éliminer en vingt-quatre heures un litre et demi de sueur, c'est-à-dire d'un liquide incolore légèrement salé, d'odeur plus ou moins âcre selon les individus, dont la densité est presque nulle (1,004) et qui est chargé de déchets toxiques, et notamment d'urée. On peut tuer un chien en lui injectant 15 cm3 de sueur humaine, prélevée après un exercice violent (la sueur « active » est beaucoup plus riche en déchets toxiques que la sueur « passive » provoquée par la chaleur, par exemple).

Outre son rôle éliminateur, la transpiration assume une autre fonction importante : celle de maintenir intact notre équilibre thermique. L'évaporation de la sueur à la surface de la peau est un moyen externe de rafraîchissement : le chien qui n'a pas de glandes sudoripares tire la langue pour se rafraîchir.

Il n'en reste pas moins qu'il est parfois désagréable de transpirer, et que certaines personnes transpirent trop (généralement en des points localisés du corps, visage — surtout les hommes — pieds, aisselles et mains). Quels moyens possède-t-on, à l'heure actuelle, pour lutter contre une transpiration excessive ? Nous avons posé la question à un dermatologue.

Pas de miracle

« Certains médicaments, telles la pilocarpine ou la muscarine, sont capables, nous dit-il, de provoquer la transpiration, et d'autres, comme la belladone et l'atropine, de l'inhiber, mais ils existent surtout sur le plan théorique ; en pratique, leurs résultats sont décevants. J'ai essayé sur moi-même la pilocarpine. J'ai bavé de façon spectaculaire ; je n'ai pas transpiré. La belladone stoppe peut-être la transpiration, mais on a la langue comme du carton : on ne peut plus avaler. On a renoncé à utiliser la radiothérapie qui n'est pas exempte de sérieux dangers.

Restent les moyens d'action locaux, les antitranspirants vendus dans le commerce et qu'on a accusés de provoquer des irritations et des dermatoses sont généralement inoffensifs (sauf emploi abusif). Ils agissent beaucoup plus comme désodorisants que comme antisudorifiques.

Pour les transpirations localisées aux mains, et *surtout aux pieds*, on obtient des résultats excellents et constants avec le mélange suivant : 1 gr. de thymol dans 100 gr. d'alcool à 90°.

C'est le seul traitement local qui ne m'a pas apporté de déceptions, précise le dermatologue, car, en réalité, il n'existe rien de vraiment efficace contre les transpirations excessives. Il faut se résigner à vivre en bons termes avec cet inconvénient, se laver beaucoup, porter des vêtements légers. »

En somme, tout se ramène à une question d'hygiène générale.

Si vous transpirez beaucoup, il faut :

Il faut boire salé

1 Porter des vêtements amples et légers, à trame très lâche, pour laisser circuler l'air. Les tissus synthétiques ne font pas plus transpirer que les autres, à condition qu'ils soient très aérés.

2 Laver très souvent les vêtements qui sont en contact avec la peau. Les vêtements dans lesquels nous avons transpiré sont chargés de substances irritantes qui peuvent provoquer des boutons et des rougeurs.

3 Ne jamais porter de vêtements teints sur la peau. La transpiration dilue les substances colorantes toxiques (aniline, par exemple) et favorise leur pénétration sur l'épiderme.

4 Il faut boire en été pour compenser les pertes de liquide entraînées par la transpiration. Il est recommandé de boire légèrement salé. Le sel fixe l'eau dans les tissus, ce qui évite d'en boire de grandes quantités qui sont aussitôt éliminées. L'âne transpire, mais comme sa sueur n'est pas salée, ses tissus ne se déshydratent pas et il supporte très bien la chaleur.

5 Ne pas se sécher dans un courant d'air quand on est inondé de sueur. Le rafraîchissement devient refroidissement et peut entraîner des accidents pulmonaires sérieux.

6 Et surtout, user sans parcimonie de talc et de produits désodorisants.

NOUVEAU
BRUMAIRE un atomiseur indéfiniment rechargeable
Marcel Franck

Claire Comte
SOLDE
Ses robes de plein Eté
17, boulevard des Capucines, PARIS (2e)

TEMOIGNAGE

J'AI FAIT PARTIE DES 2 %

par Christiane COLLANGE

(Dambier.)

CHRISTIANE COLLANGE ET SON FILS VINCENT. (*)
« En somme, vous êtes pour ? »

« BIEN *entendu, vous faites l'accouchement sans douleur ?* » Pendant trois mois (à partir du moment où il fut évident que j'attendais un enfant), chaque femme que je rencontrais, quels que soient son âge et le nombre de ses enfants, m'a posé cette question. La réponse ne pouvait être que positive.

Par curiosité (beaucoup) et par conscience professionnelle (un peu), j'ai donc suivi régulièrement, pendant une dizaine de semaines, des leçons de gymnastique et de respiration, pour apprendre à mettre au monde mon enfant.

J'avoue que, sans y croire vraiment au début, j'espérais aussi que cette préparation m'éviterait de trop souffrir, le moment venu.

L'expérience m'intéressait d'autant plus qu'ayant déjà deux autres garçons, je possédais tous les éléments de comparaison.

Petit à petit, je me suis laissé convaincre et, à quelques jours de ma délivrance, la méthode avait si bien réussi que je partais à la clinique sans arrière-pensée. Il me semblait évident que cet enfant allait naître presque dans la joie.

Au cours d'un récent congrès sur l'accouchement psycho-prophylactique (1), les spécialistes réunis à l'U.N.E.S.C.O. ont constaté que les cas d'échecs n'étaient à l'heure actuelle que de 1,8 à 2 %. On considère qu'il y a échec quand la parturiente crie ou s'agite. Mais attention ! si elle souffre calmement, la méthode a réussi.

Malheureusement, et peut-être devrais-je en avoir honte, je fais partie des 2 %. Je me suis agitée, et même je crois avoir crié. Cet accouchement sans douleur a été particulièrement douloureux. Ce fut, comme on dit, « l'exception qui confirme la règle ».

Intelligent et organisé

Et pourtant, je suis formelle : *si j'attends de nouveau un enfant, je recommencerai à suivre la même préparation.* Il est indéniable que les réflexes de décontraction et de calme acquis pendant trois mois m'ont considérablement aidée. Je me suis agitée, soit, mais un minimum. Et si je compare avec la naissance de mes autres enfants, j'ai pu suivre avec précision, jusqu'à la fin, les indications du médecin, sans être endormie, même au moment de la délivrance. Autre point important : dès le lendemain, je me sentais extrêmement détendue et je n'avais pas l'impression, ressentie pour les deux naissances précédentes, d'un organisme épuisé après une bataille difficile.

— En somme, me direz-vous, vous êtes pour ?

— Oui, sans aucun doute.

Cela étant dit, j'ajouterai, pour être tout à fait honnête, trois réserves :

1. La première erreur, à mon avis, est d'appeler cette préparation « accouchement sans douleur ». Les médecins ne s'y risquent pas. Il s'agit, en fait, d'un accouchement *intelligent et organisé.* Celles qui ont la chance de ne pas souffrir du tout auraient sans doute peu souffert, même au XVII[e] siècle. Mais les autres arrivent à contrôler leurs réflexes et à se dominer.

2. Le fait, pour les monitrices et les médecins, d'exclure complètement le mot de « douleur » des leçons, fait qu'une jeune femme qui attend son premier enfant n'envisage même pas la possibilité de souffrir. Si par hasard (comme dans mon cas, et sûrement bien d'autres), elle souffre, elle risque, à ce moment-là, de se révolter contre cette douleur inattendue, de se braquer, et de perdre ainsi le bénéfice de la méthode.

L'exemple du dentiste me paraît le plus probant. Si le praticien vous dit : *« J'en ai pour une seconde, vous n'aurez pas mal »*, et qu'il vous touche le nerf, vous devenez hystérique. Si, au contraire, il vous met en garde : *« Attention ! En principe, je ne vais pas vous faire mal, mais... »*, vous supportez beaucoup mieux cette douleur prévue et contrôlée d'avance.

De plus, je m'étais un peu documentée sur la question, tous les témoignages sur l'accouchement « intelligent » ont été écrits ou enregistrés par des femmes n'ayant pas souffert.

3. Beaucoup de jeunes femmes débordées, surtout parmi celles qui travaillent, croient qu'il suffit d'avoir compris le mécanisme de la respiration haletante (2) pour être prête au moment de la naissance. Elles négligent, par paresse ou par manque de temps, toute la partie gymnastique *quotidienne* et s'étonnent ensuite de ne pas avoir obtenu de résultats satisfaisants. Pourtant, cette éducation physique (au vrai sens du mot) est au moins aussi importante que « l'action psychologique », puisqu'elle prépare chaque muscle à jouer le rôle qui lui sera imparti au moment crucial. Sans compter le bénéfice — considérable — que l'on en retire dès la naissance, en particulier pour celles qui ont peur d'être abîmées par leur grossesse.

En rendant compte ici, franchement, de mon propre accouchement, je ne voudrais surtout pas avoir déçu quelques futures mères en constatant simplement que la méthode n'enlève pas forcément toute douleur. D'abord j'ai été, à cet égard, une exception. Ensuite, de toutes les façons, elles souffriront beaucoup moins que leur propre mère, et elles auront la chance, comme je l'ai eue moi-même, de mettre au monde leur enfant en sachant ce qu'elles font.

(1) Nom scientifique de la méthode communément appelée « sans douleur ».

(2) Base même de la méthode au moment des contractions, ce rythme empêche le diaphragme d'appuyer sur l'utérus ; d'autre part, il occupe la patiente.

(*) Tous les collaborateurs de « L'Express » se réjouissent avec Christiane Collange (Mme Jean Ferniot), rédactrice en chef de « Madame Express », et leur ami Jean Ferniot, chef du service politique de « France-soir », de la naissance de Vincent.

Chaque saison, leur carnet de commande complet, les grandes maisons de couture se séparent de leur stock de tissus inutilisé. Ces étoffes, qui ont en grande partie déterminé, pour la présentation des collections, les tendances de la mode en cours, sont rachetées par les « Tissus EDRE » qui les offre à leur clientèle à des conditions exceptionnelles. Un exemple entre cent : un grand choix de soie imprimée valant de 20 NF à 30 NF le mètre est vendu actuellement 10 NF le mètre.

aux « TISSUS EDRE »
55, rue de Passy - PARIS (16e)
AUT. 18-01

Durer
PARIS
COLLECTION D'ÉTÉ
CHAUSSURES - SACS - GANTS
74, Champs-Elysées
28, rue du Faubourg-Saint-Honoré

cinéma

« L'Express » donne ici à ses lecteurs son appréciation sur les films à voir. En page 41 la chronique de Bruno Gay-Lussac sur « Les Mordus » et l'opinion de Françoise Sagan sur « Propriété privée ».

NOUVEAU

Propriété privée : La Belle et les Blousons noirs. Le premier film de la « Nouvelle Vague » américaine. A déconseiller aux amateurs de bons sentiments. (*Rotonde*, MED. 08-22; *Biarritz*, ELY. 42-33; *Royale*, ANJ. 82-66.)

Allo ! l'assassin vous parle : encore la « Nouvelle Vague » américaine, un « policier ». Pauvre de moyens, mais riche d'idées. (*Normandie*, ELY. 41-18 : *Moulin-Rouge*, MON. 63-26.)

Jamais le dimanche : une comédie tournée en Grèce par Jules Dassin, avec Melina Mercouri, prix d'interprétation à Cannes. (*Avenue*, ELY. 49-34 ; *Lord-Byron*, BAL. 04-22.)

La Dolce Vita : le nouveau Fellini, chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument. (*Marignan*, ELY. 92-82 ; *Français*, PRO. 33-88.)

La Ballade du Soldat : un permissionnaire de l'Armée rouge découvre, pour les spectateurs occidentaux, une Russie pleine de tendresse et d'imprévus. (*George-V*, BAL. 41-46 ; *Monte-Carlo*, BAL. 09-83.)

L'Amérique insolite : vue par la caméra indiscrète de François Reichenbach. (*Marivaux*, RIC. 83-90 ; *Colisée*, ELY. 29-46.)

Moderato Cantabile : Madame Bovary 1960. Le roman de Marguerite Duras porté à l'écran par Peter Brook, avec Jeanne Moreau, prix d'interprétation à Cannes. (*Vendôme*, OPE. 97-52 ; *Studio Publicis*, BAL. 76-23.)

Le Dialogue des Carmélites : le martyre de seize religieuses pendant la Révolution. Le texte original de Bernanos fidèlement porté à l'écran. (*Richelieu-Gaumont*, GUT. 56-70 ; *Ambassade*, ELY. 19-08.)

Temps sans pitié : d'un metteur en scène dont on parle beaucoup, Joseph Losey, une tragédie policière à la fois brutale et subtile. Se garder des courts métrages. (*Cinéma d'Essai-Caumartin*, OPE. 81-50.)

Mines de rien : pour les amateurs de burlesque, un W. C. Fields inédit. Et deux excellents courts métrages: un « Woody Woodpecker » et « Trêve jusqu'à 5 heures ». (*Pagode*, INV. 12-15.)

Les Mordus : le pétrole lave tout, même les casiers judiciaires. Strictement réservé aux amoureuses de Sacha Distel. (*Paris*, ELY. 53-99 ; *Wepler-Pathé*, EUR. 50-70.)

RECENT

Hiroshima mon amour : un film important, difficile et irritant devenu un grand succès de public. (*Lux-Lafayette*, NOR. 47-28.)

A bout de souffle : le romantisme désespéré de l'époque traité par un jeune metteur en scène. (*Astor*, PRO. 72-00 ; *Atlas*, MON. 11-88.)

Les bonnes femmes : la vie navrante de quatre petites vendeuses. Du Chabrol, le meilleur et le pire. (*Impérial*, RIC. 72-52.)

Les yeux sans visage : la poésie de l'horreur. Un chirurgien tue pour rendre la beauté à sa fille défigurée. Cœurs sensibles, attention. (*Latin*, DAN. 81-51 ; *Delta*, TRU. 02-18.)

L'Inconnu du Nord-Express : un des meilleurs Hitchcock. (*Cinéma Champs-Elysées*, ELY. 61-70.)

Sourires d'une nuit d'été : le très beau film qui, en 1956, révéla le réalisateur suédois Ingmar Bergman. (*Ranelagh*, AUT. 64-44.)

Une leçon d'amour : un Bergman 1954 inédit à Paris. Une comédie tendre et désabusée. (*Agriculteurs*, TRI. 96-48.)

ANCIEN

Alexandre Newski : de S.M. Eisenstein, musique de Prokofiev (1938). Le peuple russe contre les chevaliers teutoniques. (*Studio Ursulines*, ODE. 39-19.)

Citizen Kane : en version intégrale, le chef-d'œuvre d'Orson Welles (1941), qui a bouleversé le cinéma. (*Bonaparte*, DAN. 12-12.)

La Grande Epoque : l'âge d'or du burlesque américain. (*Quartier Latin*, DAN. 84-65.)

Touchez pas au grisbi : le célèbre roman d'Albert Simonin porté à l'écran par Jacques Becker. Gabin, gangster retiré, reprend du service. (*Studio Cujas*, ODE. 89-22 ; *Sèvres-Ciné*, SEG. 63-88.)

La Kermesse héroïque : la truculente farce de Jacques Feyder (1935). Les bourgeois flamands aux prises avec l'occupant espagnol. (*Studio Parnasse*, DAN. 58-00.)

François Ier : Fernandel, le Larousse à la main, en pleine Renaissance. Son film le plus drôle (1937). (*Delambre*, DAN. 30-12.)

Rashomon : quatre témoins et un crime. Le film qui, en 1951, nous fit connaître le cinéma japonais. (*Studio de l'Etoile*, ETO. 19-93.)

Arsenic et vieilles dentelles : Cary Grant et des « dames au chapeau vert » qui empoisonnent avec humour. (*Studio Bertrand*, SUF. 64-66.)

théâtre

L'Echange : Paul Claudel trouve en Catherine Sauvage une interprète inattendue et convaincante. (*Récamier.*)

Le Balcon : dans une « maison d'illusions », le magicien Jean Genet. (*Gymnase.*)

Chateau en Suède : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre. Une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier.*)

Les Trois Sœurs : le chef-d'œuvre de Tchékov, admirablement servi par Sacha Pitoëff. (*Mathurins.*)

Becket ou l'honneur de Dieu : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty.*)

télévision

Jeudi 30 juin, à 22 h. 10 : « Terre des Arts », un magazine télévisé de Max-Pol Fouchet, Jean-Luc Dejean et Jacques Floran. Ce numéro sera consacré à l'esthétique de Paris.

Vendredi 1er juillet, à 20 h. 40 : « Cinq colonnes à la une », une émission de Pierre Lazareff, Pierre Dumayet, Pierre Desgraupes et Igor Barrère. Au sommaire : le bagne de Cayenne, l'Allemagne de l'Ouest, le Tour de France, le Japon, Gilbert Bécaud, etc.

Samedi 2 juillet, à 22 h. 30 : « Ciné-panorama », une émission de Frédéric Rossif et François Chalais.

Dimanche 3 juillet, à 18 h. 50 : « l'Orchestre National de la R.T.F. » sous la direction de Maurice Le Roux interprète les « Variations » de Brahms. Réalisation : Jean-Paul Carrère.

Lundi 4 juillet, à 21 h. 55 : « La traumatologie », une émission scientifique d'Igor Barrère et Etienne Lalou transmise de l'hôpital Foch.

Mardi 5 juillet, à 20 h. 40 : « Tartuffe », de Molière, par les comédiens-français, avec Louis Seigner, Henri Rollan, Berthe Bovy, Annie Ducaux, etc. Réalisation : Claude Dagues.

Mercredi 6 juillet, à 20 h. 40 : « Don Juan », de Mozart, transmis en Eurovision du Festival d'Aix-en-Provence, avec Teresa Stich-Randall, Gabriel Bacquier, Luigi Alva, etc. Orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire, sous la direction d'Alberto Ereda, chœurs de la Chorale du Conservatoire de Paris sous la direction d'Elisabeth Brasseur. Réalisation : Roger Benamou.

expositions

Degas : directement d'Ingres à Bonnard. (*Durand-Ruel, 37, avenue de Friedland.*)

Chagall : ses vitraux pour la cathédrale de Metz, une réussite insolite qui marque un moment essentiel de son œuvre. (*Musée de Reims.*)

Rouault : le mariage triomphant de la solitude et de la joie. (*Musée Contini, à Marseille, et Galerie Creuzevault, 9, avenue Matignon, à Paris.*)

Picasso : 45 gravures sur linoléum diaboliquement habiles et un acte de foi tauromachique. (*Louise Leiris, 47, rue de Monceau, et Lucie Weill, 6, rue Bonaparte.*)

Pascin et Seyssaud : une rétrospective qui s'imposait et un curieux aspect du talent d'un des meilleurs maîtres provinciaux. (*Bernheim, 35, rue La Boétie.*)

Cézanne : ses meilleures aquarelles et quelques peintures. (*Bernheim Jeune-Dauberville, angle de l'avenue Matignon et du faubourg Saint-Honoré.*)

Kupka : l'esprit de la peinture actuelle bien avant la lettre. (*Flinker, 34, rue du Bac.*)

Laurens : à portée de la main, les œuvres d'un des plus grands sculpteurs et dessinateurs de ce temps. (*Claude Bernard, 5, rue des Beaux-Arts.*)

Maitres provençaux du XIXe siècle : une époque qui est aussi une région de l'esprit. (*Lespert, 22, rue Royale.*)

Peinture naïve : anthologie du douanier Rousseau à nos jours. (*Maison de la Pensée, 2, r. de l'Elysée.*)

Dufy : dessins et aquarelles d'un choix heureux. (*Dubourg, 126, boulevard Haussmann.*)

Adam : bronzes et dessins, les formes de l'ovulation moderne. (*La Hune, 170, boulevard Saint-Germain.*)

Olivier Debré : le meilleur, sans doute, des jeunes pour qui la peinture est un idéal absolu, sans cesser d'être un moyen d'expression. (*Knœdler, 22, rue des Capucines.*)

Dunoyer de Segonzac : un demi-siècle de sagesse contre vent et marée. (*Charpentier, 76, faubourg Saint-Honoré.*)

Ariane-Horvath : un très mystérieux herbier. (*Camion, 8, rue des Beaux-Arts.*)

Kœnig : le jeune maître du « lyrisme de l'étendue ». (*Arnaud, 34, rue du Four.*)

Estève : les « abstraits » aussi savent, quelquefois, dessiner. (*Villand Galanis, 127, boulevard Haussmann.*)

Laubies : dix ans de néoromantisme. (*Schœller, 31, rue de Miromesnil.*)

Mathieu : champion du monde de vitesse peinture. (*Galerie Internationale, 253 rue Saint-Honoré.*)

Planet : une rigueur janséniste dans la construction de « paysages » qui n'en sont pas moins chargés d'une émotion et d'un charme certains. (*Galerie Suffren, 61 bis, avenue de Suffren.*)

Quentin : l'aventure sensible de formes poétisées. (*Quatre Saisons, 59, rue de Grenelle.*)

Zao Wou-ki : le prestige de la Chine à l'unisson de l'Ecole de Paris. (*Galerie de France, 3, faubourg Saint-Honoré.*)

Poètes, peintres, sculpteurs : une collaboration indispensable qui est une des nouveautés heureuses du siècle. (*Maeght, 13, r. de Téhéran.*)

Louis XIV : les fastes et la grandeur inégalable de son siècle. Une exposition comme on en voit peu. (*Musée des Arts décoratifs, rue de Rivoli.*)

concerts

Dimanche 3 juillet, à 16 h. 15 : Concert de musique française (Fauré, Rameau, Debussy, Satie, Boismortier et Bizet), avec la participation d'Hugues Cuénod, Robert Veyron-Lacroix et Jean Casadesus. (*Abbaye de Royaumont.*)

Mardi 5 juillet, à 21 h. : D.-E. Inghelbrecht dirige « Prométhée », tragédie lyrique de Gabriel Fauré. (*Th. des Champs-Elysées.*)

Mardi 12 juillet, à 21 h. : L'Orchestre Philharmonique de la R.T.F. interprète, sous la direction de Dimitri Chorafas, des œuvres de Brahms, Roussel et Ravel. En soliste : Daniel Woyenberg dans le « 2e Concerto » de Serge Prokofiev. (*Th. des Champs-Elysées.*)

Ce supplément pratique a été réalisé par :

Christiane Collange avec la collaboration de :

Jean-François Chabrun, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Suzanne Havas, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

XXe SIECLE
Cinq sculptures de
SIGNORI
Peintures récentes de
KRAJCBERG
21 juin au 31 juillet
14, rue des Canettes

DE GASPARY
PREMIERE EXPOSITION
Du 25 juin au 16 juillet
BERNHEIM JEUNE DAUBERVILLE
27, avenue Matignon

DENISE RENE
124, rue La Boétie
ARP
SCULPTURES ET TAPISSERIES RECENTES
Vernissage 30 juin à 21 h.

GALERIE ARTEMONT
147, boulevard Montparnasse - DAN. 72-96
Pierre MATTHEY
Jusqu'au 23 juillet

GALERIE CHARPENTIER
DUNOYER de SEGONZAC
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

Galerie DURAND-RUEL
37, avenue de Friedland - PARIS (8e)
DEGAS
OUVERT TOUS LES JOURS
Le dimanche de 14 à 18 heures

Galerie du PONT-ROYAL
PFEIFFER BAUHAUS
AQUARELLES
40, rue du Bac - 28 juin - 31 juillet

GALERIE DES ORFEVRES
66, quai des Orfèvres - 23, pl. Dauphine. DAN. 81-30
PARIS (1er)
JULES LELLOUCHE
PEINTURES - AQUARELLES - DESSINS
Jusqu'au 10 juillet

GALERIE DE PARIS
14, place François-Ier - ELY. 82-20
MÜHL

GALERIE MAEGHT
POETES, PEINTRES ET SCULPTEURS
BAZAINE - BRAQUE - BROSSA - A. CALDER - CENDRARS - CHAGALL - René CHAR
CHILLIDA - A. du BOUCHET - J. DUPIN - FIEDLER - A. FRENAUD - GIACOMETTI
J. GUILLEN - M. HERNANDEZ - KANDINSKY - L. LECLERCQ - LEGER - MIRO
PALAZUELO - R. QUENEAU - TAL-COAT - J. TARDIEU - UBAC - P. VOLBOUDT

EXCLUSIF

LE JOUR LE PLUS LONG DU SIÈCLE

(Les secrets de l'opération Overlord)

Le mardi 6 juin, à 0 h. 15, les premiers groupes de parachutistes anglais et américains, avant-garde de l'opération « Overlord », ont sauté au-dessus de la campagne normande. Leur mission est de préparer des terrains d'atterrissages pour les planeurs des troupes aéroportées chargées de couper les voies de communication de l'ennemi aux deux extrémités du champ de bataille prévu. C'est à 6 h. 20 que doivent avoir lieu les premiers débarquements sur les plages.

Le commandement allemand a été pris par surprise. Persuadé que le débarquement n'aurait pas lieu avant l'offensive d'été de l'Armée Rouge, le feld-maréchal Rommel est parti pour l'Allemagne le 4 juin. La plupart des officiers généraux du front de Normandie se sont rendus à Rennes pour participer à de grandes manœuvres.

Dans les prés et les chemins creux de Normandie, la bataille est déjà commencée.

« L'Express » poursuit la publication en exclusivité du récit extraordinaire des premières vingt-quatre heures du débarquement, établi par le journaliste américain Cornelius Ryan (1).

A Saint-Lô, au Q.G. du 84e Corps allemand, debout devant une longue table, le général Erich Marcks étudiait des cartes d'état-major étalées sous ses yeux. Ses officiers l'entouraient. Ils ne l'avaient pas quitté depuis qu'ils lui avaient souhaité son anniversaire, et l'aidaient à réunir la documentation pour le *Kriegsspiel* de Rennes.

Au milieu de la discussion, le téléphone sonna. C'était le général Wilhelm Richter, commandant la 716e division, qui tenait la côte au-dessus de Caen.

— *Des parachutistes ont atterri à l'est de l'Orne*, annonçait-il. *Il semblerait que ce soit aux environs de Bréville et de Ranville... le long de l'orée nord de la forêt de Bavent...*

C'était le premier rapport officiel d'une attaque alliée à parvenir à un important QG allemand. Il était exactement 2 h. 11 du matin (heure anglaise).

Marks téléphona sur-le-champ au général Max Pemsel, chef d'état-major de la 7e Armée. A 2 h. 15, Pemsel plaça cette Armée en *Alarmstufe II*, le plus haut état d'alerte. Le second message-Verlaine (« Bercent mon cœur d'une langueur monotone ») annonçant le débarquement à la résistance française, avait alors été intercepté depuis quatre heures déjà !

Pemsel entendait ne prendre aucun risque. Il réveilla son supérieur, le général d'armée Friedrich Dollmann.

— *Mon général*, dit Pemsel, *je crois que c'est le débarquement. Pourriez-vous venir immédiatement ?*

Des bruits sous la mer

En raccrochant, Pemsel se rappela soudain quelque chose. Parmi les nombreux renseignements reçus des services secrets dans l'après-midi, il y avait celui d'un agent de Casablanca, qui spécifiait catégoriquement que le débarquement aurait lieu en Normandie, le 6 juin.

Ce furent des minutes étranges et désordonnées pour l'état-major de von Rundstedt (*OB West*) à Paris, et pour les officiers de Rommel (Groupe d'Armées B) à La Roche-Guyon. Les rapports affluaient, de partout à la fois, souvent inexacts, parfois incompréhensibles, toujours contradictoires.

Le major Doertenbach, officier de renseignements d'OB West, ayant appelé le groupe d'Armées B pour s'informer, s'entendit répondre que *« le chef d'état-major envisageait la situation avec beaucoup de calme »* et que *« les parachutistes signalés représentaient peut-être l'équipage d'un bombardier abattu »*.

Ce n'était pas l'avis de la 7e Armée. A trois heures du matin, Pemsel acquit la conviction que le *« Schwerpunkt »* — l'effort principal — était bien dirigé contre la Normandie. Ses cartes lui montraient des parachutistes à chaque extrémité du secteur de la 7e Armée, dans la presqu'île du Cotentin et à l'est de l'Orne. Des rapports très alarmants venaient d'arriver de la marine à Cherbourg. Des détecteurs de son et des radars avaient repéré de nombreux navires approchant de la baie de Seine.

Pour Pemsel, la chose ne faisait plus de doute — le débarquement était commencé. Il téléphona au chef

(Archives.)

HITLER SUPERVISANT LES MANŒUVRES (*)
Et il se rendormit paisiblement...

(1) Voir « L'Express » des 9, 16 et 23 juin.

(*) A gauche, Heinrich Himmler.

→

LE PREMIER GUETTEUR ALERTÉ, LE LONG DU MUR DE L'ATLANTIQUE.
« Droit sur moi ! »

(A.F.P.)

→

d'état-major de Rommel, le général de division Hans Speidel.

— *Les parachutages*, dit-il, *constituent la première phase d'une importante offensive ennemie. On entend sous la mer des bruits de machines*, ajouta-t-il.

Mais Pemsel ne réussit pas à le convaincre. La réponse de Speidel, telle qu'elle est transcrite dans les registres des communications de la 7ᵉ Armée, fut que « *l'opération était strictement locale* ». Son appréciation de la situation, alors exposée à Pemsel est inscrite dans le journal d'opérations de l'armée : « *Le chef d'état-major du groupe d'Armées B estime que, pour le moment, il n'y a pas lieu de considérer ceci comme une vaste offensive.* »

Les « asperges de Rommel »

Il est bien difficile d'en vouloir à ces officiers de s'être si complètement trompés. Ils se trouvaient très loin de la zone de combat et ne pouvaient se fier qu'aux rapports qui leur parvenaient. Ceux-ci étaient si fragmentaires, si déroutants, qu'ils ne permettaient pas, même aux officiers les plus lucides et les plus expérimentés de se faire une idée précise de l'ampleur de l'attaque aéroportée — pas plus que du plan d'ensemble dont elle faisait partie.

En Allemagne, à huit cents kilomètres de là, l'homme qui aurait pu soutenir Pemsel — le seul officier qui eût gagné bien des batailles grâce à son extraordinaire habileté à voir clair dans des situations confuses — dormait paisiblement. Au groupe d'Armées B, on n'estimait pas la situation assez grave pour appeler le feld-maréchal Erwin Rommel.

☘

Pendant ce temps, les premiers renforts rejoignaient déjà les troupes aéroportées. Dans le secteur de la 6ᵉ division britannique, 69 planeurs avaient atterri, dont 49 sur le terrain prévu près de Ranville.

Les sapeurs avaient bien travaillé. Ils n'avaient pas eu le temps de dégager complètement le long terrain d'atterrissage de tous les obstacles, mais ils en avaient dynamité assez pour que les appareils pussent se poser. Après l'arrivée des planeurs, la zone d'atterrissage présenta un spectacle fantastique. Sous le clair de lune, on aurait dit un cimetière de Dali. Partout, ce n'étaient qu'appareils détruits, ailes en morceaux, cabines défoncées, fuselages tordus ou dressés vers le ciel. Il ne paraissait pas possible que des hommes eussent survécu à pareil « cassage de bois », mais, dans l'ensemble, les pertes étaient minimes. Plus d'hommes avaient été blessés par la D.C.A. que dans les atterrissages.

A l'autre extrémité du champ de bataille de Normandie, dans la presqu'île du Cotentin, les premiers trains de planeurs américains se présentaient. Le général de brigade Don Pratt occupait la place du copilote dans le planeur de tête de la 101ᵉ division. Selon les témoins, Pratt était « *heureux comme un gosse* » d'effectuer son premier voyage en planeur. Une procession de 52 planeurs le suivaient, par formation de quatre, remorqués par des Dakotas. Le train transportait des jeeps, des canons antichars, un hôpital de campagne au complet et même un bulldozer. Un énorme chiffre 1 était peint à l'avant du planeur de Pratt.

Contrairement aux avions des parachutistes, les planeurs approchaient de la péninsule par l'est. Ils survolaient les terres depuis quelques secondes quand les hommes virent les feux de la zone d'atterrissage de Hiesville, à six kilomètres de Sainte-Mère-Eglise. Une par une, les remorques en nylon longues de trois cents mètres se décrochèrent et les planeurs descendirent en sifflant. Celui du chirurgien Natalle dépassa le terrain et alla s'écraser dans un champ hérissé d' « asperges de Rommel » — des rangées de lourds poteaux fichés dans le sol pour prévenir l'atterrissage de planeurs. Assis dans une jeep, à l'intérieur du planeur, Natalle regardait par les petits hublots et vit, avec une fascination horrifiée, les deux ailes se détacher et les poteaux défiler à toute vitesse. Puis il y eut un grand craquement et le planeur se cassa en deux, juste sous la jeep où se tenait Natalle. Comme il dit, « *ça m'a bien facilité la sortie* ».

Pas même un gémissement

La carcasse du planeur Nᵒ 1 gisait tout près d'eux. Dévalant le long d'un pré en pente, ses freins incapables de ralentir sa ruée à cent cinquante à l'heure, l'appareil était allé piquer du nez dans une haie. Natalle découvrit le pilote, éjecté de sa cabine, étendu dans les buissons, les deux jambes cassées. Le général Pratt avait été tué sur le coup, écrasé par les montants de la carlingue. Il fut le premier officier général, d'un côté comme de l'autre, à mourir au Jour J.

Pratt fut un des rares morts dans cet atterrissage de la 101ᵉ. Presque tous les planeurs de la division se posèrent sur le terrain de Hiesville, ou tout près. Bien que la plupart des appareils fussent détruits, l'équipement arriva en bon état. Cette réussite fut tout à fait remarquable. Rares étaient les pilotes qui avaient effectué plus de trois ou quatre atterrissages d'entrainement, et toujours en plein jour (1).

Si la 101ᵉ eut de la chance, la 82ᵉ, en revanche, n'en eut pas du tout. L'inexpérience des pilotes provoqua un désastre presque total, et faillit causer la perte des cinquante planeurs. Moins de la moitié des formations trouvèrent le terrain d'atterrissage prévu au nord-ouest de Sainte-Mère-Eglise ; le reste alla s'écraser dans des haies vives, plongea dans des cours d'eau ou s'enlisa dans les marécages du Merderet. Le matériel et les véhicules dont on avait un si urgent besoin se trouvèrent éparpillés un peu partout et les pertes en hommes furent très lourdes. Dix-huit pilotes furent tués au cours des premières minutes. Un des planeurs chargé d'hommes passa directement au-dessus de la tête du capitaine Robert Piper, du 505ᵉ régiment et, sous ses yeux horrifiés, « *rebondit sur la cheminée d'ane maison, tomba dans la cour, décrivit un ou deux tonneaux et finit par se fracasser contre un mur de pierre. Pas même un gémissement ne s'éleva de la carcasse* ».

Dans la zone britannique, le lieutenant-colonel Terence Otway, commandant du 9ᵉ bataillon, était en proie à une colère noire. Il avait été largué à des kilomètres du lieu de ralliement et savait que son unité était éparpillée dans la nature. Tandis qu'Otway marchait rapidement dans la nuit, de petits groupes de ses hommes apparurent, un peu partout, confirmant ses pires soupçons. Il se demanda quelle était l'étendue des dégâts. Son train de planeurs avait-il été également dispersé ?

Otway avait un urgent besoin des canons et du matériel apportés par ces planeurs pour attaquer Merville, car il ne s'agissait pas d'une batterie ordinaire. Elle était entourée d'une formidable ceinture de défenses profondes. Pour atteindre la batterie elle-même — quatre canons lourds dans des blockhaus en béton — le 9ᵉ bataillon devrait traverser des champs de mines, franchir des fossés antichars, foncer à travers une haie de barbelés large de quatre mètres, traverser d'autres champs de mines et se frayer un passage dans un labyrinthe de tranchées pleines de mitrailleuses. Les Allemands estimaient imprenable cette place forte, avec sa garnison de deux cents hommes.

Une surprise finale

Otway ne pensait pas comme eux, et avait dressé un plan d'attaque extrêmement précis et incroyablement détaillé, ne voulant rien laisser au hasard. Cent bombardiers Lancaster pilonneraient d'abord la batterie avec des bombes de deux tonnes. Les trains de planeurs apporteraient des jeeps, des canons antichars, des lance-flammes, des torpilles « Bangalore » (tuyaux bourrés d'explosifs pour détruire les barbelés), des détecteurs de mines, des mortiers et même de légères échelles en aluminium. Après avoir récupéré ce matériel, les hommes d'Otway engageraient l'assaut, divisés en onze groupes.

Cela demandait un minutage précis. Des patrouilles partiraient en reconnaissance. Puis des équipes déblaieraient les champs de mines et marqueraient les passages libres. D'autres équipes suivraient, avec les « Bangalore » pour détruire les barbelés. Des tireurs d'élite, des mitrailleurs et des hommes avec des mortiers se mettraient enfin en position pour couvrir l'assaut proprement dit.

Le plan d'Otway réservait une surprise finale : au moment où ses troupes se rueraient à l'assaut, trois planeurs remplis de soldats viendraient s'écraser *sur la batterie même*, permettant ainsi une attaque simultanée par air et par terre.

Certains détails de ce plan tenaient du suicide, mais les risques valaient la peine d'être courus, car les canons de Merville pouvaient tuer des milliers de soldats anglais débarquant à Sword. Même si tout marchait bien, Otway et ses hommes disposeraient seulement d'une heure pour mener leur besogne à bien. S'ils n'y réussissaient pas, avait-on dit à Otway, les canons des navires de guerre interviendraient. Autrement dit, si le signal de victoire n'avait pas été lancé de Merville à 5 h. 30 au plus tard, le bombardement commencerait et Otway devrait se replier.

---

(1) On manquait terriblement de pilotes de planeurs. « *A un moment donné*, rappelle le général Gavin, *nous avons pensé que nous n'en aurions jamais assez. Au cours du débarquement, tous les sièges des copilotes étaient occupés par un soldat aéroporté. Aussi incroyable que cela puisse paraître, ces soldats n'avaient jamais été entraînés ni instruits dans le pilotage des planeurs ni dans leur atterrissage. Certains se trouvèrent avec un pilote blessé, et un planeur plein de soldats sur les bras se ruant à travers les tirs de barrage et la D.C.A. dans la nuit du 6 juin. Heureusement, le type de planeurs que nous utilisions n'était pas trop difficile à piloter. Mais quand on doit le faire pour la première fois et atterrir sans savoir comment, en plein combat, on se sent très petit. Il y a de quoi convertir le plus endurci des hommes.* »

(Holmès.)

LA FLOTTE D'INVASION A L'AUBE.
L'univers du major Pluskat commença de s'écrouler.

Maintenant Otway et ses hommes se terraient sous un feu de mitrailleuses serré, au bord du réseau de barbelés et des champs de mines protégeant la batterie. La situation était désespérée. Au cours des longs mois d'entraînement, Otway n'avait jamais compté que toutes les phases d'une attaque si compliquée se dérouleraient comme prévu. Mais il n'était pas préparé non plus à un échec complet. C'était pourtant ce qui s'était produit.

Sur les coudes

Le bombardement avait échoué : pas une bombe n'était tombée sur la batterie. Le train de planeurs spécial s'était perdu et, avec lui, l'artillerie, les lance-flammes, les mortiers, les détecteurs de mines et les échelles d'escalade. Des 700 hommes de son bataillon, Otway n'en avait retrouvé que 150 et, pour s'emparer de la batterie, qui comptait 200 défenseurs, ces soldats n'avaient que leurs fusils, leur Sten, des grenades, quelques torpilles Bangalore et une mitrailleuse lourde. Ils n'hésitèrent pourtant pas à entreprendre l'assaut en remplaçant l'absence de moyens par l'improvisation.

Avec des pinces coupantes, ils avaient déjà pratiqué des brèches dans le premier réseau de barbelés, et mis en position leurs quelques torpilles Bangalore pour faire sauter le reste. Un groupe ouvrit un passage à travers le champ de mines, besogne terrifiante. Rampant sur les coudes et les genoux dans le clair de lune, ils cherchèrent les fils métalliques en tâtant le terrain devant eux du bout de leurs baïonnettes. A ce moment, les 150 hommes d'Otway se terraient dans des fossés et des trous d'obus ou le long des haies, attendant l'ordre d'attaquer. Le général Glade commandant la 6ᵉ division aéroportée, avait recommandé à Otway :

— *Votre état d'esprit doit être le suivant : un échec est impensable...*

Otway regardait les hommes qui l'entouraient en se disant que les pertes seraient lourdes. Mais il fallait réduire au silence les canons de la batterie — ils pouvaient massacrer les troupes débarquant à Sword Beach. Les chances de succès étaient presque nulles, estimait-il, mais il n'existait pas d'alternative. Il fallait monter à l'assaut. Il le savait, tout comme il savait que la dernière partie de son plan soigneusement mis au point était vouée à l'échec. Les trois planeurs qui devaient s'écraser sur la batterie au moment de l'attaque par terre ne descendraient pas avant d'avoir reçu un signal spécial — une bombe lumineuse lancée d'un mortier. Or, Otway n'avait ni la bombe ni le mortier. Il possédait bien les fusées éclairantes et son pistolet lance-fusées, mais celles-ci n'étaient utilisées que pour signaler le succès d'une attaque. Son dernier espoir d'être soutenu s'évanouissait.

Les planeurs se présentèrent à l'heure dite. Les remorqueurs allumèrent leurs feux d'atterrissage et les larguèrent. Il n'y en avait que deux, transportant chacun une vingtaine d'hommes. Le troisième, dont la remorque s'était rompue au-dessus de la Manche, avait réussi à regagner l'Angleterre en vol plané, sans dégâts. Les parachutistes entendirent le léger murmure des appareils qui arrivaient sur la batterie. Impuissant, Otway vit les planeurs, baignés de lune, perdre de l'altitude et décrire des cercles, tandis que leurs pilotes cherchaient désespérément le signal qu'Otway ne pouvait leur lancer. Ils descendirent encore et les Allemands ouvrirent le feu. Les mitrailleuses braquées sur les parachutistes se tournèrent vers les engins silencieux. Des chapelets de balles traceuses de vingt millimètres déchirèrent les fuselages de toile sans protection. Et les planeurs tournaient toujours, obéissant aveuglément au plan, cherchant obstinément le signal d'Otway. Complètement bouleversé, au bord des larmes, le lieutenant-colonel serrait les poings et ne pouvait rien.

Des milliers d'aiguilles

Enfin les planeurs renoncèrent. L'un d'eux vira sur l'aile et alla se poser six kilomètres plus loin. L'autre passa si bas au-dessus des Anglais anxieux et impatients que les soldats Alan Mower et Pat Hawkins crurent qu'il s'écraserait sur la batterie. Au dernier moment l'appareil se redressa et alla se catapulter dans un bois voisin. Instinctivement, quelques hommes firent un geste pour quitter leur cachette et se porter au secours des survivants. Mais on les en empêcha immédiatement.

— *Que personne ne bouge ! N'abandonnez pas vos positions*, chuchotèrent les officiers harassés.

Il n'y avait à présent plus rien à attendre. Otway donna le signal d'attaquer. Le soldat Mower l'entendit crier :

— *En avant ! On va prendre cette foutue batterie !*

Et ils se ruèrent.

Dans un fracas assourdissant, les torpilles Bangalore pratiquèrent de grandes brèches dans les barbelés. Le lieutenant Mike Dowling glapissait :

— *Avancez ! Avancez !*

Une fois encore, une trompe de chasse sonna dans la nuit. Hurlant et tirant, les paras d'Otway plongèrent à travers les barbelés dans la fumée dense des explosions. Devant eux, au-delà d'un *no man's land* de mines, de tranchées et de fosses à canons, se dressait la batterie. Soudain, des fusées rouges éclatèrent au-dessus de la tête des assaillants en marche et un tir nourri de mitrailleuses, de Schmeisser et de fusils les accueillit. A travers le barrage meurtrier, les hommes courbés avançaient en courant, se jetaient à terre, couraient encore, rampaient et se relevaient pour se ruer de nouveau à l'assaut. Ils plongeaient dans des trous d'obus, en jaillissaient et repartaient.

Maintenant, ce n'était que cris et hurlements dans un éblouissement de grenades tandis que les parachutistes sautaient dans les tranchées et luttaient corps à corps avec l'ennemi.

Les soldats qui avaient nettoyé les tranchées et les fosses à canons couraient autour des fortifications de béton en vidant les chargeurs de leurs Sten et en jetant des grenades par les meurtrières.

La bataille fut sanglante et sauvage. Les soldats Mower et Hawkins et un servant de fusil mitrailleur Bren, galopant sous un déluge de feu de mortiers et de mitrailleuses, atteignirent un côté de la batterie, trouvèrent une porte ouverte et s'y précipitèrent. Un artilleur allemand mort gisait dans le passage étroit, mais il semblait n'y avoir personne d'autre. Mower laissa ses deux compagnons à la porte et s'engagea dans la galerie. Il déboucha dans une vaste salle et vit une lourde pièce de campagne dressée sur une plate-forme, flanquée de hautes piles d'obus. Mower retourna en courant vers ses camarades et leur expliqua avec enthousiasme son plan pour « *faire sauter tout le foutu bazar en lançant des grenades au milieu des obus* ». Mais ils n'en eurent pas le temps. Tandis que les trois hommes discutaient sur le seuil, il y eut une brusque explosion. L'homme du Bren mourut sur le coup. Hawkins fut atteint dans le ventre. Quant à Mower, il crut que son dos était « *lacéré par un bon millier d'aiguilles rougies à blanc* ». Il ne pouvait plus contrôler ses jambes. Elles tressautaient toutes seules — comme les jambes des agonisants. Mower était certain qu'il allait mourir et il ne voulait pas finir de cette façon. Il se mit à crier au secours. Il appela sa mère.

Fusée jaune et pigeon

Dans toute la batterie, les Allemands se rendaient. Le soldat Capon rattrapa Dowling et ses hommes à temps pour voir « *les Fritz se pousser dans la porte à qui se rendrait le premier* ». Les hommes de Dowling fendirent deux des canons en tirant deux obus simultanément dans chacun d'eux et rendirent les deux autres provisoirement inutilisables. Puis Dowling alla retrouver Otway. Il se mit au garde-à-vous devant son colonel, la main droite serrée sur le côté gauche de la poitrine.

— *La batterie a été prise selon les ordres, mon colonel. Les canons sont détruits.*

La bataille était terminée ; elle avait duré un quart d'heure. Otway lança une fusée jaune — le signal de mission réussie — avec son pistolet Very. Un avion de reconnaissance de la R.A.F. aperçut le signal et prévint par radio le croiseur *Arethusa* au large, quinze minutes exactement avant que le croiseur n'ouvrît le feu sur la batterie. En même temps, l'officier de transmissions d'Otway expédia un message confirmatif par pigeon voyageur. Il avait porté l'oiseau pendant toute la bataille. Une petite capsule plastique était fixée à sa patte, contenant un papier avec ce seul mot de code « Hammer » (marteau). Un moment plus tard, Otway découvrit le cadavre du lieutenant Dowling. Il était mourant quand il avait fait son rapport.

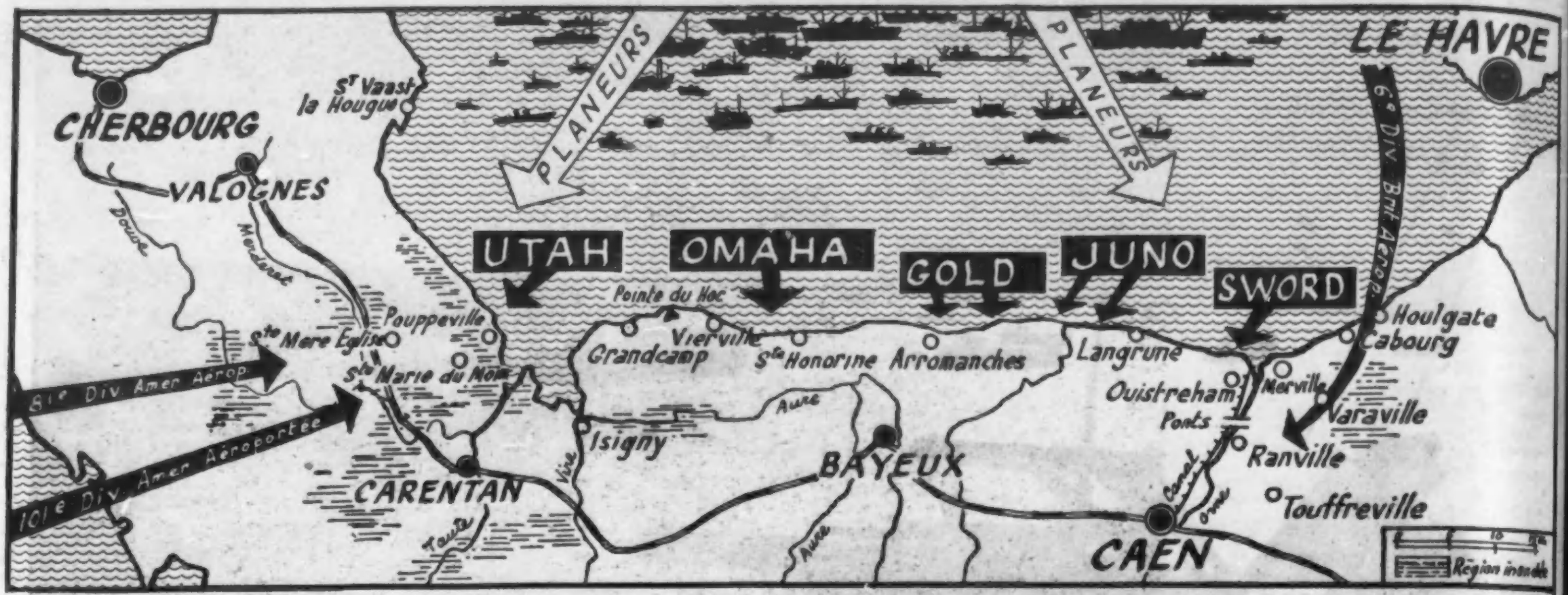
Crachant des billes

Otway prit la tête de son bataillon hagard et le conduisit hors de la batterie de Merville. Il n'avait pas reçu ordre de tenir la position après la destruction des pièces. Ses hommes avaient d'autres missions. Ils ne firent que vingt-deux prisonniers. Sur les deux cents Allemands de la garnison, cent soixante-dix-huit étaient morts ou mourants, et Otway avait perdu presque la moitié de son effectif — soixante-dix tués et blessés. Fait ironique, les canons détruits étaient moitié moins puissants que ne le signalaient les rapports. Quarante-huit heures plus tard, les Allemands reviendraient dans cette batterie et deux des canons tireraient sur les plages. Mais pendant les quelques heures critiques qui suivirent, la batterie de Merville resta silencieuse, abandonnée.

⁂

Les îles Saint-Marcouf sont deux rochers arides, situés à trois milles au large de la plage d'Utah. Lors de l'élaboration compliquée du plan d'invasion, ces îles n'attirèrent l'attention que trois semaines avant le Jour J. Le grand QG supposa alors qu'elles pouvaient posséder des batteries lourdes. On ne pouvait courir le risque de les ignorer. A la hâte, 132 hommes des 4ᵉ et 24ᵉ escadrons de cavalerie furent entraînés pour les enlever avant l'heure H. Ces hommes

→



(A.F.P.)

LE PREMIER CHAMP DE BATAILLE DE L'INVASION.
A Merville, le lieutenant-colonel Otway était au bord des larmes.

prirent pied sur les îlots vers 4 h. 30. Ils n'y trouvèrent ni canons ni soldats — rien qu'une mort subite. Car les hommes du lieutenant-colonel Edward C. Dunn n'eurent pas plus tôt fait deux pas sur les grèves qu'ils se trouvèrent pris dans un hideux réseau de mines S — ces petites mines qui bondissaient pour éclater à hauteur de la ceinture en étripant les victimes — semées comme graines au vent.

En quelques secondes, la nuit fut déchirée par le fracas des explosions et les hurlements des blessés. Trois lieutenants furent blessés immédiatement, deux soldats furent tués et le lieutenant Alfred Rubin, blessé lui aussi, ne devait jamais oublier « *le spectacle d'un homme gisant à ses pieds et crachant des billes de roulement* ». A la fin de la journée, leurs pertes s'élevaient à dix-neuf tués et blessés. Entouré de morts et d'agonisants, le lieutenant-colonel Dunn lança le signal « *Mission accomplie* ». Ce furent les premières troupes à envahir l'Europe par mer. Mais leur action ne fut qu'un infime détail du débarquement, une victoire inutile et amère.

Un somnifère

Partout, des hommes attendaient l'aube, mais aucuns avec autant d'anxiété que les Allemands.

Car, désormais, un nouveau son de cloche, fort menaçant, se fait entendre dans la cascade de messages tombant sur les bureaux des QG de Rommel et de von Rundstedt. Tout au long des côtes, les stations de l'amiral Krancke captaient des bruits de navires — non pas isolés, mais par vingtaines, par centaines. Pendant plus d'une heure les rapports s'étaient succédé. Enfin, un peu avant 5 h., l'opiniâtre général Pemsel, de la 7 Armée, téléphona à Speidel, chef d'état-major de Rommel, pour lui dire tout à trac :

— *On signale une concentration de navires entre les embouchures de l'Orne et de la Vire. Il est facile d'en conclure qu'un débarquement et une offensive de grande envergure contre la Normandie sont imminents.*

A son QG des environs de Paris, le feld-maréchal von Rundstedt avait déjà tiré la même conclusion et il avait décidé d'agir. Il avait ordonné à deux massives divisions blindées — la 12e SS et la « Panzer Lehr », toutes deux en réserve près de Paris — de se rassembler et de se ruer vers la côte. Tactiquement, ces deux divisions dépendaient de l'OKW, et ne devaient pas bouger sans un ordre exprès ou une approbation du Führer. Mais von Rundstedt avait passé outre et tenté sa chance ; il ne pouvait croire que Hitler le désavouerait.

Ce n'était qu'après avoir donné l'ordre qu'il en avait demandé l'autorisation à l'OKW. Son message télétypé déclarait : « *L'OB West est persuadé que, s'il s'agit vraiment d'une offensive ennemie d'envergure, elle ne peut être repoussée qu'en prenant des mesures immédiates.* »

A Berchtesgaden, dans les montagnes romantiques de la Bavière méridionale, bien loin des réalités quotidiennes, le message fut transmis au bureau du général Alfred Jodl, chef des opérations. Jodl dormait, son état-major ne jugea pas la situation assez sérieuse pour le réveiller. Le message pouvait attendre.

A cinq kilomètres de là, dans leur retraite montagnarde, Hitler et sa maîtresse Eva Braun dormaient aussi. Comme à l'habitude, Hitler s'était couché à quatre heures du matin et son médecin personnel, le docteur Morell, lui avait donné un somnifère, sans lequel il ne pouvait dormir. Vers cinq heures, l'amiral Karl Jesko von Puttkamer, son aide de camp naval, fut réveillé par un coup de téléphone venant du QG de Jodl. Son correspondant — Puttkamer ne se souvient plus de son identité — lui apprit qu'il s'était produit « *une espèce de débarquement en France* ». On ne savait encore rien de précis — de fait, on affirma à l'amiral que « *les premiers renseignements étaient extrêmement vagues* ».

Les mêmes bancs de brume

Fallait-il en informer le Führer ? Les deux hommes en discutèrent et finirent par se mettre d'accord pour laisser Hitler dormir en paix. « *De toute façon,* dit Puttkamer, aujourd'hui, *il n'y avait pas grand-chose à lui dire. Nous craignions tous les deux, si je le réveillais à cette heure indue, qu'il n'entrât dans une de ses terribles crises de nerfs au sortir desquelles il prenait toujours des décisions insensées.* » L'amiral décida d'attendre la fin de la matinée pour donner ces nouvelles à Hitler. Il éteignit sa lumière et se rendormit tranquillement.

Dans son bunker dominant Omaha Beach, le major Werner Pluskat, qui commandait quatre batteries côtières de la 352e division allemande, n'avait reçu aucune nouvelle de ses supérieurs depuis une heure du matin. Il avait froid. Il était fatigué, exaspéré, se sentait affreusement seul et ne comprenait pas pourquoi aucun rapport ne lui était parvenu des PC régimentaire ou divisionnaire. Evidemment, le fait que le téléphone n'eût pas sonné voulait sans doute dire qu'il ne se passait rien de grave. Mais les parachutistes, les formations massives d'avions ? Pluskat n'arrivait pas à chasser son malaise. Une nouvelle fois, il tourna les jumelles d'artillerie vers la gauche, partit de la sombre masse du Cotentin et balaya lentement l'horizon. Il vit les mêmes bancs de brume sur la mer, les mêmes miroitements de lune, la même mer agitée, tachetée de crêtes blanches. Rien n'avait changé. Tout paraissait paisible.

Une armada spectrale

Derrière lui, dans l'abri, son chien Harras dormait, étendu de tout son long. A côté, le capitaine Ludz Wilkening bavardait à mi-voix avec le lieutenant Fritz Theen. Pluskat alla les rejoindre.

— *Toujours rien. Je crois que je vais renoncer.*

Mais il revint devant la meurtrière, contempla le ciel qui pâlissait à l'approche de l'aube, et décida d'effectuer une dernière observation, par acquit de conscience.

Avec lassitude, il balança une fois de plus les jumelles vers la gauche. Lentement, il suivit l'horizon et parvint au centre de la baie. Alors, les jumelles s'arrêtèrent. Pluskat se raidit, regarda attentivement.

A travers les lambeaux de brume qui se dissipait, l'horizon s'emplissait de navires, comme par enchantement, des bateaux de toutes sortes, de toutes tailles, qui évoluaient tranquillement, comme s'ils étaient là depuis des heures. On aurait dit qu'il y en avait des milliers. C'était une armada spectrale, surgie de nulle part. Le souffle coupé, figé sur place, Pluskat contempla le spectacle sans y croire, plus ému qu'il ne l'avait jamais été. A ce moment, l'univers du bon soldat Pluskat commença de s'écrouler. Il rappelle qu'en ces derniers instants, il comprit, avec calme et certitude que « *c'était la fin de l'Allemagne* ».

Se tournant vers Wilkening et Theen, il leur dit simplement, avec une étrange indifférence :

— *C'est le débarquement. Voyez vous-mêmes.*

Puis il appela au téléphone le major Block, au QG de la 352e division.

— *Block*, fit-il, *c'est bien le débarquement. Il y a au moins dix mille navires, là, devant moi.*

En prononçant ces paroles, il eut le sentiment qu'elles devaient paraître incroyables.

— *Voyons, Pluskat, du calme !* coupa sèchement le major. *A eux tous, les Américains et les Anglais ne possèdent pas autant de bateaux. Personne n'en possède un tel nombre !*

L'incrédulité de Block fit sortir Pluskat de son espèce de léthargie.

— *Vraiment*, s'écria-t-il avec passion. *Si vous ne me croyez pas, venez donc ici voir par vous-même ! C'est fantastique ! C'est incroyable !*

Il y eut un bref silence, puis Block demanda :

— *De quel côté se dirigent ces navires ?*

Téléphone en main, Pluskat se retourna vers la meurtrière du bunker et répondit :

— *Droit sur moi !*

CORNELIUS RYAN.

(A suivre.)

(Copyright Robert Laffont. Traduit de l'anglais par F.M. Watkins.)

La semaine prochaine :

EN VOYANT FLOTTER LES NOYES, LE SERGENT MURMURA : « CES SALAUDS-LA ONT DE LA VEINE. »

C'est votre papier à lettres
QUI VOUS REPRÉSENTE
Faites-le exécuter en TIMBRAGE
CHEZ UN SPECIALISTE
*
IMPRIMERIE LEBHAR
35, rue des Trois-Bornes
PARIS - 11e
Tél. : OBE. 32-31 - 54-75

men SPORT
LE TAILLEUR CHEMISIER DE LA RIVE GAUCHE
SOLDE AVANT TRAVAUX
16 RUE DE SÈVRES LIT. 28-21
parking gratuit réservé à notre clientèle

INSTITUT INTERNATIONAL D'ÉTUDES HÉBRAIQUES
PREPARATION A L'ENSEIGNEMENT DES LETTRES HEBRAIQUES ET AU RABBINAT LIBERAL
Cycle complet des Etudes, réparti sur 5 années après Baccalauréat
BOURSES D'ETUDES PREVUES
Tous renseignements :
20, rue Servandoni - PARIS (6e)
Tél. : MEDicis 39-22

LES ENSEMBLES VACANCES de jack Romoli
Exclusivités masculines
38, AV. VICTOR-HUGO - POL. 36-72

AUTOMOBILE

2.500 voitures à doubler

● *Le sévère règlement des Vingt-Quatre Heures du Mans peut faire la fortune d'un fabricant d'accessoires.*

LA principale leçon à tirer des Vingt-Quatre Heures du Mans est qu'il y a un accessoire automobile qui a vingt ans de retard sur tous les autres : c'est l'essuie-glace. Une pareille conclusion fait ressortir à la fois la véritable originalité des Vingt-Quatres Heures et la caractéristique essentielle de l'épreuve de cette année : la pluie.

Les Vingt-Quatre Heures du Mans ne sont pas, en effet, une course de vitesse réservée à des voitures de grand prix, engins monstrueux complètement inadaptés aux usages normaux d'une automobile. Au Mans, le règlement oblige les voitures à ressembler le plus possible à des voitures normales : deux places, coffre à bagages, et protection des passagers. C'est ainsi que cette année le règlement prévoyait un grand pare-brise. La pluie a fait de ce pare-brise un cauchemar pour les conducteurs. L'eau, les moucherons et les projections d'huile y collaient une bouillie que le balai des essuie-glace n'arrivait pas à dégager. Certains concurrents s'étaient surhaussés sur leur siège pour pouvoir voir par-dessus cet écran.

Un litre

Aux critiques, les organisateurs ont répondu qu'au lieu de chercher à tourner le règlement, les marques feraient mieux d'étudier les perfectionnements techniques qui résoudraient les difficultés. Il serait parfaitement dans l'esprit des Vingt-Quatre Heures que ce règlement oblige les constructeurs à inventer un pare-brise efficace, qui serait aussitôt adopté sur tous les modèles de série.

Les essuie-glace mis à part, la victoire des Ferrari cette année a dû donner toute satisfaction aux organisateurs. Les deux voitures qui occupent les premières places, la Ferrari des Belges Paul Frère et Olivier Gendebien, l'un journaliste, l'autre gentleman farmer, et la Ferrari de R. Rodriguez et A. Pilette, pourraient être dès demain mises sur le marché. Celles qui occupent les 4ᵉ, 5ᵉ, 6ᵉ et 7ᵉ places sont déjà des « Grand Tourisme » utilisées sur les routes. En revanche, échec pour les constructeurs qui avaient essayé d'échapper à la règle du jeu, comme Maserati : leurs voitures construites spécialement pour les Vingt-Quatre Heures n'ont pas tenu le coup.

La victoire des Ferrari a bien failli, pourtant, être compromise. Les techniciens de la marque italienne avaient calculé aux essais que les voitures pourraient effectuer vingt-quatre tours sans ravitaillement. En fait, avec les à-coups de la course, les moteurs ont été plus gourmands que prévu, et un équipage de la marque, composé de Wolfgang von Trips et Lodovico Scarfiotti, est tombé en panne de carburant. Au 21ᵉ tour, à vingt heures encore de la fin, Gendebien, par mesure de prudence, s'arrêtait à son stand : il n'avait plus qu'un litre dans son réservoir.

Ni l'absence du plus prestigieux des coureurs actuels, Stirling Moss, ni l'abandon prématuré de Trintignant, ni la pluie, qui fit des ravages à la tombée de la nuit, n'ont empêché le succès populaire. C'est qu'en toutes circonstances les Vingt-Quatre Heures du Mans gardent des atouts irrésistibles.

Un pneu

Il y a tout d'abord le côté kermesse tant de fois décrit, mais constamment renouvelé. Le circuit du Mans est une ville d'un jour, sonore, multicolore et insolite, qui exerce un extraordinaire pouvoir d'attraction. Pour ses deux ou trois cent mille habitants, venus de toutes les régions de France et aussi de l'étranger, c'est à la fois une exposition, un cirque, une foire, un bal permanent.

Et surtout, bien entendu, il y a la course. L'automobile est un des grands mythes du monde moderne. Aux Vingt-Quatre Heures tous ceux qui aiment l'automobile trouvent des voitures et des héros à la mesure de leur imagination. A cette passion, s'ajoute la fascination du drame possible. Cette année, sauf aux essais, et malgré la pluie, il n'y a pas eu à déplorer d'accident grave. Mais en dépit des améliorations apportées après la catastrophe de 1955, le circuit du Mans reste un des plus dangereux du monde. L'ancien revêtement de goudron et de gravillons qui usait trop rapidement les pneus a été remplacé. Le nouveau est d'une telle qualité que la Ferrari victorieuse, cette année, n'a changé qu'un seul pneu au cours de l'épreuve. Mais, sous la pluie, ce revêtement est d'une grande traîtrise : d'où la moyenne relativement faible.

Autre source de danger et de spectacle : la présence au départ de 55 voitures de puissances diverses (l'extraordinaire DB-Panhard de Laureau-Armagnac, victorieuse à l'indice de performance, avait une cylindrée de 702 cm3, contre 3 litres aux Ferrari) et conduites par des pilotes de force inégale. On a calculé qu'au cours de leur ronde victorieuse, Frère et Gendebien ont dû doubler, de jour et de nuit, 2.500 voitures.

JEAN MEUNIER.

(Dalmas.)

LA FERRARI DE FRÈRE-GENDEBIEN.
Sur un point, vingt ans de retard.

CYCLISME

Le dernier bastion

● *Enterré prématurément chaque année, le Tour de France a, cette fois encore, le même succès populaire. Pourtant il est sérieusement menacé. Survivra-t-il ?*

EN vingt et un jours (du 26 juin au 17 juillet), mais en réalité en un peu plus de cent heures, les coureurs du 47ᵉ Tour de France sont en train de couvrir, à vélo, la distance qu'a parcourue la Ferrari victorieuse aux Vingt-Quatre Heures du Mans : 4 200 kilomètres.

Ils vont de l'Ouest à l'Est, de la plaine à la montagne, de la mer du Nord au lac de Genève. Mais ils empruntent moins de routes nationales que de coutume. Les organisateurs de courses cyclistes ont de plus en plus de mal à obtenir du ministère de l'Intérieur les autorisations nécessaires : le développement de la circulation automobile est un des plus grands dangers pour l'avenir du sport cycliste.

Au cœur des pelotons

Car le Tour, souvent critiqué et quelquefois condamné, est reparti dans le même tumulte que d'habitude. Comment savoir si le Tour se meurt ? Il mobilise sur les routes et aux arrivées les mêmes foules passionnées. Il occupe encore plus de place dans les journaux de Paris et de province. Deux quotidiens du matin ont choisi le Tour pour se livrer une lutte spectaculaire et acharnée, l'un présentant chaque jour les commentaires de Louison Bobet, l'autre ceux de Jacques Anquetil (aucun de ces deux coureurs, toujours en activité, n'est du reste autorisé à suivre la course).

Au total, 86 journalistes et 20 photographes français, 40 journalistes belges, 29 italiens, 6 suisses, 15 hollandais, 15 espagnols, 7 allemands, un polonais et un anglais participent à ce 47ᵉ Tour.

Quant aux radios, elles multiplient chaque année la fréquence de leurs émissions et s'ingénient à faire pénétrer leurs micros toujours plus profondément au cœur des pelotons. La télévision n'est pas en reste : pour la première fois au monde, des images prises à quelques mètres des coureurs par un émetteur monté sur moto seront transmises directement sur les écrans par l'intermédiaire d'un hélicoptère volant à la verticale.

D'où vient la menace qui pèse sur ce Tour toujours aussi populaire ? Etrangement, du sport lui-même.

La crise du cyclisme sportif, en effet, n'est pas niable. Elle est caractérisée par l'ingérence de plus en plus grande des marques commerciales et par l'orientation de plus en plus mercantile de la profession de coureur. Les champions cyclistes échappent de moins en moins aux obligations publicitaires que leur impose la firme qui les emploie et ils recherchent toujours davantage les courses immédiatement payantes. La semaine précédant le Tour, deux des favoris, l'Espagnol Federico Bahamontès et le Français Roger Rivière, ont couru des contrats aux quatre coins de l'Europe au lieu de préparer la grande épreuve. Bahamontès, le vainqueur de l'an dernier, a abandonné dès la deuxième étape : un pareil renoncement était inconcevable voilà quelques années. Tout cela, le public s'en rend compte. Le prestige de ce sport incapable de demeurer tout à fait un sport s'en trouve atteint.

Van Looy, Gaul, Anquetil

Le Tour de France est pourtant le dernier bastion du vrai sport cycliste. Il fait même figure d'utopiste. Il se refuse à payer des primes de départ et il reste farouchement fidèle à sa formule d'équipes nationales. C'est cette fidélité aux principes qui lui vaut d'être privé de vedettes du cyclisme international telles que le Belge Rik Van Looy, le Luxembourgeois Charly Gaul et le Français Jacques Anquetil.

En revanche, la participation internationale s'est, cette année, encore élargie. Pour la première fois, une équipe anglaise et une équipe allemande complètes se sont présentées au départ. L'Anglais Simpson s'est installé dès les premières étapes aux places d'honneur. Le Tour songe à s'ouvrir davantage encore aux pays neufs du cyclisme, tels que la Pologne, la Tchécoslovaquie, l'U.R.S.S.

Le cyclisme et ce vieux Tour qui se renouvelle constamment et prépare l'avenir garderont-ils assez de vigueur et de force vive pour surmonter le malaise actuel ? L'absence des «noms» peut précipiter le déclin du Tour, mais elle peut aussi lui donner un nouvel élan.

J. M.

LA SEMAINE

Anne Guérin vous raconte

● *Le dernier-né Larousse : l'art nègre, la littérature japonaise et Alfred Sauvy.*

INTERVIEWER un encyclopédiste ou un faiseur de dictionnaire est moins ennuyeux qu'on ne pourrait le croire. Comment saurait-on autrement qu'un garçon de café du Dôme, un nommé Pedro, s'achète, par petits morceaux, le Grand Larousse Encyclopédique, dont le premier tome, A-Bau, vient de paraître ? (1) Ma visite à Claude Dubois, responsable (parmi d'autres) du nouveau Larousse, m'a appris bien des choses. Par exemple : qu'entre la langue parlée et la langue écrite, les cloisons traditionnelles ont pratiquement disparu.

— *Même les termes techniques deviennent populaires aussitôt inventés. Témoins « allergique » et « réaction en chaîne » qui ont déjà leur sens figuratif.*

— La distinction entre les acceptions « nobles » et « familières » est moins nette qu'autrefois.

— *Evidemment. On ne distingue plus les classes par leur vocabulaire. Ainsi le nouveau Larousse accorde une place sans précédent au parler familier. Et à la langue vivante, grâce aux nombreuses citations que nous donnons d'auteurs contemporains.*

— Ainsi vous rajeunissez le dictionnaire ?

— *Et aussi la conception de l'encyclopédie. Le dernier-né des Larousse est systématiquement orienté vers le monde moderne. On y trouve des matières inconnues autrefois, tels l'art nègre, la littérature japonaise...*

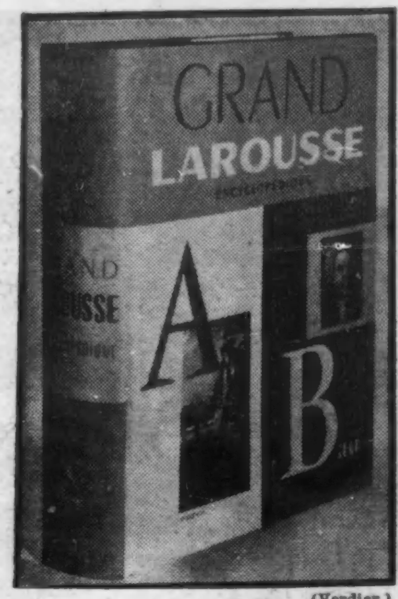
— Avez-vous modifié le matériel scientifique ?

— *Totalement. Prenez la démographie, science nouvelle : avec l'aide d'Alfred Sauvy et de l'Institut National de Démographie, nous avons recueilli des informations historiques et comparatives, en nous appuyant sur des données économiques...*

— Qui n'étaient par le fort des vieux Larousse ?

— *Jadis les encyclopédies parlaient toujours des hommes, jamais des institutions, ni de l'économie. Maintenant nous essayons l' « histoire totale », qui comprend le développement industriel de chaque produit... Pour le pétrole, il ne s'agit pas seulement de pétrochimie ; mais aussi des trusts qui l'ont fait ce qu'il est...*

La maison Larousse a déjà reçu trois fois plus de commandes qu'elle n'avait escompté : le dernier-né est bien lancé.



(Verdier.)

LE GRAND LAROUSSE ENCYCLOPÉDIQUE. *Pour Pedro, garçon de café.*

● *Un éditeur fait le procès de sa profession, plaint les libraires et félicite les lecteurs.*

« ALORS, qu'est-ce qui ne va pas, monsieur Angoulvent ?

La santé du directeur des Presses Universitaires n'est pas en cause. C'est celle de l'édition française qui l'inquiète. Quel est le diagnostic de Paul Angoulvent, l'auteur de « L'Edition française au pied du mur » ? (2)

— *C'est que l'industrie du livre est, et a toujours été, immuablement traditionnelle ; je dirai même stagnante.*

— C'est-à-dire ?...

— *...Qu'une édition bourgeoise, destinée à un public bourgeois (qui justement n'a plus le monopole de la culture) ne peut pas aller bien loin. D'autre part, la structure familiale de nombreuses maisons d'édition est peu propice à l'innovation.*

— Comment se traduit, en chiffres, cette stagnation ?

— *Le nombre de titres publiés chaque année a tout juste doublé entre 1828 et 1958 ! Et cela malgré la multiplication des écoles, des lycées français, le nombre croissant de lecteurs, la poussée démographique même..*

— A qui la faute ?

— *A ceux qui méconnaissent l'appétit des jeunes, l'incroyable respect des connaissances qu'a la classe ouvrière. Il y aurait là tout un marché à exploiter.*

— Des preuves, s'il vous plaît.

— *A Paris, dans les quartiers bourgeois, le chiffre d'affaires des librairies est stationnaire, ou en baisse. Mais à Saint-Denis, à Aubervilliers, à Courbevoie, les librairies les moins « établies » connaissent un essor formidable.*

— Que lit-on en banlieue ?

— *L'ouvrier a des besoins immédiats et précis, auxquels répondent, entre autres, les « Que sais-je ? » — ouvrages de vulgarisation intelligente pour chaque spécialité. Des romans ? Les ouvriers en lisent de moins en moins.*

— Pourtant on en publ,e beaucoup.

— *Et il en reste énormément dans les greniers des éditeurs. Faute de prévoyance, de clairvoyance quant au marché réel.*

— Est-il vrai que l'Edition prend les lecteurs pour des...

— *...Pour des andouilles. Et cela dans un pays où « La Relativité » (« Que sais-je ? ») tire à 60.000 exemplaires ! C'est inouï.*

— Mais l'édition française, elle, n'est pas en faillite ?

— *Loin de là. Les libraires crèvent (pas tous), mais les éditeurs (pas tous non plus) ont une vie fort agréable. C'est d'ailleurs pour cela qu'ils ne se fatiguent pas.*

— Quels sont les autres responsables ?

— *L'Etat. Sa politique est pour le moins incohérente. Il suffit qu'un professeur invente un néologisme pour qu'il reçoive une subvention afin de l'étudier. Ça, c'est de l'argent gaspillé.*

— Le petit nombre des titres me préoccupe moins que la mauvaise qualité des livres...

— *Allez dire ça aux créateurs. Certains font preuve d'un narcissisme scandaleux. Ne peut-on demander courtoisement aux auteurs de n'imposer leurs œuvres que lorsqu'elles présentent un intérêt général ?*

— Vous plaisantez... Mais l'éditeur n'est-il pas aussi coupable, puisqu'il accepte de mauvais livres, pour des raisons économiques et autres ?

— *« Et autres », comme vous dites.*

— Quelles autres ?

— *Dispensez-moi de répondre. De même, lorsqu'une ballerine est engagée à l'Opéra... C'est très complexe.*

— Certaines maisons d'édition achètent les autres. Pourquoi ?

— *Tous les faibles vont vers le seigneur. Et les gênants, on s'en débarrasse. C'est connu. Mais les seigneurs en question jouent le jeu. Loyalement. Efficacement aussi. Si les petites maisons viennent à eux, c'est qu'elles crèvent. Les grands ne connaissent à vrai dire qu'une seule technique de sauvetage : l'absorption. C'est monstrueux, mais préférable, n'est-ce pas, à l' « étatisation » du livre.*

— Alors, que faire ?

— *Si je vous répondais en une seule phrase, vous me prendriez pour un fumiste. Lisez plutôt mon livre.*

(Marquis.)

PAUL ANGOULVENT. *A Aubervilliers, on lit « Que sais-je ? »*

● *Tennessee Williams : deux comprimés par jour contre le bégaiement.*

UN des dramaturges les plus riches du monde — 3.000 dollars par semaine — fait ses adieux à la « bestialité » : Tennessee Williams a promis au reporter de « Newsweek » que ses pièces à venir seraient « non pas tout à fait blanches », mais en tout cas « non noires ».

« *Je me suis trop préoccupé des instincts destructifs. Désormais je voudrais croire à la tendresse, à la compassion...* »

Williams, qui a quatre pièces en chantier (dont « La Période d'adaptation » qu'on attend à Broadway), attribue sa nouvelle optique aux bienfaits de la psychanalyse. Mais le traitement n'a pas résolu toutes ses difficultés : « *A mesure que je vieillis le mur entre moi et les autres semble durcir.* »

Pour vaincre sa timidité, son bégaiement, le célèbre dramaturge prend des barbituriques : « *mais pas plus de deux tablettes par jour* ».

● *L'encyclopédie de poche allemande : huit millions d'exemplaires en cinq ans.*

PROFESSEUR (« *de philosophie, malheureusement* ») à l'Université de Munich, l'Italien Ernesto Grassi, ancien élève de Heidegger, dirige actuellement aux Editions Rowohlt, deux collections, dont une, la « Deutsche Enzyklopädie », connaît en Allemagne un énorme succès.

La formule en est assez spéciale ; c'est une encyclopédie de poche. Cette collection n'a que cinq ans. Pourtant elle compte déjà 106 volumes et 8 millions d'exemplaires vendus.

— Comment expliquez-vous cette réussite, monsieur Grassi ?

— *La formule des ouvrages contemporains, déjà classiques, livrés à bas prix (1,90 NF), destinés à un public jeune (des étudiants, surtout) est excellente. Je m'étonne que les Français n'y aient pas déjà pensé.*

— Nous avons les « Que sais-je ? »

— *Ce n'est pas la même chose. La vulgarisation n'intéresse ni Rowohlt ni le lecteur. Ce que nous cherchons, c'est une présentation à la fois lisible et spécialisée d'un problème actuel et concret. Partant de là, l'auteur aborde les questions générales qui s'imposent.*

— Où prenez-vous vos auteurs ?

— *Parmi les experts du problème que j'ai choisi. Je ne signe aucun contrat avant d'avoir lu 30 pages « échantillon » du candidat-auteur sur le sujet que je lui propose.*

— Publiez-vous des traductions ?

— *Exceptionnellement. Sartre figure dans notre collection avec « Qu'est-ce que la Littérature ? ». Ainsi que Margaret Mead, l'ethnologue américaine.*

— Les « Penguin » anglais vous ont précédé dans cette entreprise.

— *Oui. Mais nous ne sommes pas les seuls. Aux U.S.A., en Italie, en Espagne, au Japon, en Amérique du Sud, des collections de ce genre existent et se vendent.*

M. Grassi, qui dirige sa collection d'une main de fer (« car il faut que le directeur fasse tout lui-même sans quoi rien n'aboutit ») est l'auteur du n° 36, intitulé « Art et Mythe ».

(Archives).

TENNESSEE WILLIAMS. *« Je voudrais croire à la tendresse. »*

ANNE GUERIN.

(1) Ces dix volumes, individuellement assez maniables, abondamment illustrés, coûtent 1100 NF, mais la souscription revient à 16 NF par mois. On peut aussi acheter le nouveau Larousse en fascicules. L'éditeur le reliera ensuite sur demande.

(2) Presses Universitaires de France, 88 pages, 6 NF.

J. M. DOMENACH et A. PONTAULT
Yougoslavie
100 images - 192 pages - 4,50 n.f.
Coll. Microcosme
« Petite Planète »
SEUIL

Après Eugène DABIT, Jules ROMAINS, Henri TROYAT, J.-P. SARTRE...
ANDRÉ KÉDROS reçoit le
PRIX DU ROMAN POPULISTE pour
Le dernier voyage du "Port-Polis",
un grand roman de la mer, aux ÉDITIONS ALBIN MICHEL.

VACANCES

70 livres au choix

● ***Enfin les vacances et la liberté de lire. Mais comment choisir ? Voici un guide des meilleurs livres de l'année.***

(« New York Times ».)

Mirage.

● Romans français

A PERDRE HALEINE — JE VOUS ÉCRIS, par Marcel Arland.
Deux livres écrits en parallèle : un recueil de nouvelles sur l'impossibilité de l'amour et une série de lettres où l'écrivain dévoile les secrets de son souffle. Une pensée rare, une langue sûre. De la vraie littérature.
(*Gallimard*, 348 *p.*, 12 *NF.* - *Grasset*, 256 *p.*, 8,10 *NF.*)

AIMEZ-VOUS BRAHMS — CHATEAU EN SUÈDE, par Françoise Sagan.
Le quatrième roman et la première pièce ; une voix légère et pudique. Un dialogue vif et profond... Aimez-vous Sagan ?
(*Julliard*, 187 *p.*, 6,90 *NF* - 176 *p.*, 7,80 *NF.*)

CHAQUE HOMME DANS SA NUIT, par Julien Green.
Le combat douteux d'un jeune Américain des années 20 entre l'ombre et la lumière.
(*Plon*, 416 *p.*, 11,40 *NF.*)

DANS LE LABYRINTHE, par Alain Robbe-Grillet.
Le meilleur roman du maître de l'école du « nouveau roman ». Peu d'action mais une atmosphère extraordinaire.
(*Ed. de Minuit*, 220 *p.*, 9 *NF.*)

DEGRÉS, par Michel Butor.
Une heure de classe dans un lycée parisien qui résume tout l'enseignement secondaire, notre culture et aussi notre vision du monde que Michel Butor remet savamment en question. Un roman expérimental, riche et épais.
(*Gallimard*, 392 *p.*, 12,50 *NF.*)

DIX HEURES ET DEMIE DU SOIR EN ÉTÉ, par Marguerite Duras.
Une femme, un homme, leur enfant, une autre femme plus jeune et plus belle, la chaleur des vacances en Espagne, celle du vin, du désir... Une cantilène brûlante, des images blessantes et blessées : tout Marguerite Duras.
(*Gallimard*, 188 *p.*, 6 *NF.*)

DU MOURON POUR LES PETITS OISEAUX, par Albert Simonin.
La vie d'un ancien truand enrichi et rangé par un transfuge de la Série noire qui réinvente la langue verte.
(*Gallimard*, 308 *p.*, 9 *NF.*)

LA CHAMBRE DES ENFANTS, par Louis-René des Forêts.
Cinq nouvelles par un des écrivains les plus secrets et les plus vrais de la jeune génération. Prix des Critiques 1960.
(*Gallimard*, 288 *p.*, 9 *NF.*)

LA FÊTE, par Roger Vailland.
Pour jouer à son nouveau jeu, « La Fête », il faut à Roger Vailland, l'auteur de « La Loi », quatre personnages : un écrivain vieillissant, sa femme, un jeune couple — et bien entendu le désir. Un livre amoral, rapide et brillant.
(*Gallimard*, 288 *p.*, 9 *NF.*)

LE CENTENAIRE, par René de Obaldia.
La vie d'un centenaire qui retrouve ainsi une autre « nouvelle vague ». Un des plus originaux romans de l'année.
(*Plon*, 240 *p.*, 6,90 *NF.*)

LE DERNIER DES JUSTES, par André Schwarz-Bart.
Le destin tragique du peuple juif du moyen âge jusqu'aux camps de concentration. Le plus grand succès de l'année, le Goncourt le mieux vendu depuis la fondation de ce prix.
(*Ed. du Seuil*, 352 *p.*, 12 *NF.*)

LE FURET, par Marc Saporta.
Un « nouveau roman » qui ne manque pas d'action. L'histoire est racontée en partant des objets. L'auteur, tout en appliquant un nouveau procédé, le conteste avec ironie.
(*Ed. du Seuil*, 188 *p.*, 6,50 *NF.*)

LES BATAILLES PERDUES, par Louis Guilloux.
Le milieu des émigrés entre 1934 et 1936 par un des derniers grands romanciers traditionnels.
(*Gallimard*, 616 *p.*, 18 *NF.*)

L'EXAMEN DE MINUIT, par Bruno Gay-Lussac.
Un homme détruit son foyer. Le procès de la vie conjugale. La passion s'est endormie et le héros tente de la ressusciter par la jalousie.
(*Gallimard*, 220 *p.*, 7,50 *NF.*)

NORD, par Louis-Ferdinand Céline.
Céline encore plongé dans ses souvenirs de Sigmaringen. Du grand Céline parfois.
(*Gallimard*, 256 *p.*, 8,10 *NF.*)

UN SINGE EN HIVER, par Antoine Blondin.
Un jeune homme qui aime trop l'alcool, un vieil homme qui n'a aimé que lui. Un roman élégant sur l'amitié, le malheur et cette forme pudique de la solitude qui s'appelle l'ivresse. Prix Interallié et « charme Blondin ».
(*La Table Ronde*, 274 *p.*, 8 *NF.*)

VÉRONIQUE DANS L'APPAREIL, par Brigitte Gros.
Un roman vivant et révélateur des mœurs et des échecs de la IVe.
(*Julliard*, 224 *p.*, 9*NF.*)

● Romans étrangers

AUX BORDS VERDOYANTS DE LA SPREE, par Hans Scholz.
Un best-seller en Allemagne. Une satire terrible des officiers allemands pendant la dernière guerre.
(*Gallimard*, 430 *p.*, 17 *NF.*)

COMME ILS SONT, par Dorothy Parker.
Tout l'égoïsme, la drôlerie, la cruauté d'une société décrits en seize nouvelles éblouissantes par une grande romancière américaine.
(*Denoël*, 250 *p.*, 8,50 *NF.*)

CHRIS MARTIN, par William Golding.
Encore inconnu en France, William Golding est le plus grand espoir de la jeune littérature anglaise. Dans ce roman, rempli de bruit et de fureur, un officier de marine naufragé, livré à ses phantasmes sur une île déserte.
(*Gallimard*, 235 *p.*, 8,50 *NF.*)

EXODUS, par Léon Uris.
Un roman-document sur la naissance d'Israël. L'auteur décrivant la tragédie d'un bateau qui se dirige vers « La Terre Promise » et dont les autorités anglaises empêchent les passagers de débarquer, élargit ce drame aux dimensions de la tragédie du peuple juif.
(*Robert Laffont*, 688 *p.*, 18 *NF.*)

FISHBELLY, par Richard Wright.
Richard Wright examine l'évolution actuelle des Noirs du Sud des Etats-Unis et les problèmes de la bourgeoisie noire. Son héros n'est plus un pur, mais un bourgeois qui succombe, tout comme les Blancs, à la puissance de l'argent.
(*Julliard*, 460 *p.*, 18 *NF.*)

LE GRAND DESSEIN, par John Dos Passos.
Le dernier volume de la trilogie sur les Etats-Unis entre les deux guerres. Le grand romancier américain évoque l'espoir suscité par l'élection de Roosevelt et la dégradation de la situation mondiale qui a déçu cet espoir.
(*Gallimard*, 388 *p.*, 14 *NF.*)

LE GUÉPARD, par Giuseppe Tomasi di Lampedusa.
Roman posthume d'un prince membre de la grande aristocratie italienne. Vision désabusée d'un aristocrate qui met en doute la marche de l'Histoire. Un succès international.
(*Ed. du Seuil*, 256 *p.*, 9,60 *NF.*)

LE HAMEAU, par William Faulkner.
La suite de la « Saga » de Faulkner. Le clan des Snopes a détruit la vieille civilisation féodale du Sud pour la remplacer par la mentalité mercantile, née dans le Nord des Etats-Unis. Un chef-d'œuvre.
(*Gallimard*, 404 *p.*, 14 *NF.*)

LE TENTATEUR, par Hermann Broch.
Broch, un des grands romanciers de ce siècle, digne de figurer dans la lignée de Thomas Mann, Musil et Kafka, essaie d'expliquer dans son dernier roman — à partir d'un drame paysan — comment un charlatan comme Hitler a pu arriver au pouvoir.
(*Gallimard*, 517 *p.*, 20 *NF.*)

LES AFFAIRES DE MONSIEUR JULES CÉSAR, par Bertolt Brecht.
Le portrait d'un dictateur. Un une brillante étude historique sur Rome.
(*L'Arche*, 250 *p.*, *NF.*)

→

c.v.georghiu
la Cravache
par l'auteur de "la vingt-cinquième heure" (372.000 ex.)
plon
"C'est le cri d'un protestataire qui serait en même temps un chantre d'épopée"
LUCIEN GUISSARD (La Croix)

Par l'un des héros du "KON-TIKI"
BENGT DANIELSSON
EXPÉDITION BOUMERANG
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
30 000 Km sur les routes d'AUSTRALIE.

Les Désarrois de l'élève Torless, par Robert Musil.
Les débuts de l'auteur de « L'Homme sans qualités ». Dès ce premier livre Musil est un maître. L'histoire d'un groupe de jeunes hommes dans une école de cadets de la vieille Autriche. Toutes les ambiguïtés et tout le drame de l'adolescence.
(*Ed. du Seuil, 250 p., 8,50 NF.*)

Les Quarante ans de Mrs. Eliot, par Angus Wilson.
Prix du Meilleur Roman Etranger pour 1960. Distinction méritée : Angus Wilson, encore peu connu en France, est un romancier de grande classe qui donne une image impitoyable de la société anglaise contemporaine.
(*Stock, 315 p., 10,80 NF.*)*

Mountolive et **Clea**, par Lawrence Durrell.
Les deux derniers volumes de la tétralogie de Durrell qui a connu dans le monde entier un succès immense. On retrouve les héros déjà connus : Justine, la belle Juive, Nessim, le riche négociant copte, Purswarden, l'écrivain britannique, et tout le monde grouillant d'Alexandrie.
(*410 p., 13,50 NF et 360 p., 13,50 NF.*)

Nexus, par Henry Miller.
Henry Miller continue à raconter sa vie, à la recherche de sa vérité. Le voici à New York, à l'époque du triomphe de Lindbergh, vivant la vie misérable de Greenwich Village.
(*Corrêa, 459 p., 16,50 NF.*)

Senilita, par Italo Svevo.
Un des trois chefs-d'œuvre du grand romancier italien, mort accidentellement en 1928. Une étude proustienne de la passion amoureuse.
(*Ed. du Seuil, 285 p., 8,50 NF.*)

Sur la route, par Jack Kerouac.
Le chef de file de la « beat generation » est devenu célèbre avec ce roman qui exprime les problèmes de la jeunesse américaine. Une bande de jeunes gens sillonne les routes américaines. Kerouac retrace leur instabilité, leur désespoir, leurs amours passagères.
(*Gallimard, 380 p., 15 NF.*)

● Essais

Aden Arabie, par Paul Nizan.
Précédée d'une admirable préface de J.-P. Sartre, la réédition du premier livre de Paul Nizan, l'auteur de « La Conspiration » (également réédité, Gallimard). Les cris de désespoir et de mépris d'un jeune homme lucide et poétique indigné par l'aveuglement de sa société.
(*Maspero, 198 p., 7,80 NF.*)

François Mauriac, par Marc Alyn.
François Mauriac, poète redécouvert, dans un brillant essai, par un jeune écrivain.
(*Seghers, 222 p., 5,40 NF.*)

J'abats mon jeu, par Aragon.
Aragon s'explique sur son œuvre et en particulier sur « La Semaine Sainte » et expose son attitude à l'égard de la jeune littérature française.
(*Ed. Français Réunis, 277 p., 7 NF.*)

La Vie de Don Quichotte et Sancho Pança, par Miguel de Unamuno.
Le grand penseur espagnol évoque dans ce commentaire au chef-d'œuvre de Cervantes tout le drame de sa patrie.
(*Albin Michel, 392 p., 10 NF.*)

Les Ecrivains en personne, par Madeleine Chapsal.
Qu'est-ce qu'un écrivain ? Quelqu'un qui ne parle que de lui, mais sait en parler. Au catalogue : Simone de Beauvoir, Blondin, Butor, Céline, Chardonne, Graham Greene, Mauriac, Merleau-Ponty, Moravia, Françoise Sagan, Sartre et Vailland.
(*Julliard, 256 p., 10,80 NF.*)

Les Obsédés du standing, par Vance Packard.
Un des meilleurs sociologues américains examine l'évolution sociale des Etats-Unis et montre que le progrès ne fait pas toujours le bonheur.
(*Calmann-Lévy, 312 p., 11,25 NF.*)

(« New York Times ».)
On n'a oublié qu'une seule chose : le déjeuner.

L'Œuvre de Freud, par le Dr A. Hesnard.
Préfacée par Maurice Merleau-Ponty, l'histoire du développement de la psychanalyse avant et après la mort de son fondateur.
(*Payot, 400 p., 22 NF.*)

Musique, par Jean-Louis Bory.
Une collection d'essais consacrés à Racine, Giraudoux, l'abbé Prévost et surtout une étude subtile sur Balzac.
(*Julliard, 177 p., 7,50 NF.*)

Panorama des arts plastiques contemporains, par Jean Cassou.
Un des meilleurs connaisseurs de l'art moderne retrace, à l'aide de documents, la grande révolution des Arts depuis le début de ce siècle.
(*Gallimard, 800 p., 30 NF.*)

Pour entrer dans le XXe siècle — La chasse a l'aigle, par Jean Duvignaud.
Un roman remarquable qui se passe la veille de la guerre de 1914 et un essai brillant. L'auteur montre que l'intelligentsia française vit sur des idées dépassées — celles du XIXe siècle — et que les grands romanciers contemporains traduisent souvent mieux toute la complexité de notre époque que les penseurs politiques.
(*Grasset, 310 p., 9,60 NF. — Gallimard, 290 p., 9,50 NF.*)

● Histoire

Le Bucher de Montségur, par Zoé Oldenbourg.
Les Albigeois, leur lutte contre l'Eglise et leur extermination par l'Inquisition. Le livre de Zoé Oldenbourg remplace toute une bibliothèque sur ce drame, un des plus bouleversants de l'histoire de France.
(*Gallimard, 450 p., 16,50 NF.*)

L'Héroïque Défense de Paris, par Henri Guillemin.
Les secrets de la guerre de 1870 révélés par le meilleur connaisseur de cette période de notre Histoire.
(*Gallimard, 421 p., 13,50 NF.*)

Vie et Mort des Français, par André Ducasse, Jacques Meyer et Gabriel Perreux.
Pour ceux qui croient tout savoir sur la guerre de 14-18. Une illustration du jugement de Lyautey : « La plus monumentale ânerie que le monde ait jamais faite ».
(*Hachette, 508 p., 19,50 NF.*)

● Politique

Colloques de Rheinfelden, par Raymond Aron, George Kennan, Robert Oppenheimer et autres.
Une discussion étincelante sur les lacunes et les perspectives des sociétés modernes.
(*Calmann-Lévy, 230 p., 7,50 NF.*)

Imre Nagy, par Tibor Meray.
L'insurrection hongroise, vue à travers son chef, par un témoin.
(*Coll. Temps Modernes, Julliard, 360 p., 16,50 NF.*)

La Fin d'une guerre. Indochine 1954, par Philippe Devillers et Jean Lacouture.
L'histoire des étapes qui ont conduit aux accords de Genève, mettant fin à la guerre d'Indochine. Une analyse passionnée, basée sur une série de témoignages et de documents inédits non publiés, et écrite avec le souci d'une objectivité rigoureuse.
(*Ed. du Seuil, 384 p., 15 NF.*)

La IVe République, par Jacques Fauvet.
Le constat de décès de la Quatrième République dressé par un de ses chroniqueurs les plus avertis.
(*Fayard, 373 p., 12 NF.*)

La Société industrielle et la guerre, par Raymond Aron.
Raymond Aron étudie l'évolution parallèle des sociétés soviétique et américaine et se demande si l'industrialisation ne donnera pas naissance finalement à la paix universelle.
(*Plon, 177 p., 8,50 NF.*)

Le Nouveau Nouveau Monde, par Claude Julien.
La meilleure étude française consacrée aux Etats-Unis.
(*Julliard, 2 vol. : 287 p., 10 NF, et 256 p., 10,80 NF.*)

Le Salut, par Charles de Gaulle.
Le troisième tome des « Mémoires ». De la Libération au départ de 1946. Psychanalyse de de Gaulle par lui-même.
(*Plon, 662 p., 16,50 NF.*)

L'U.R.S.S. 28 ans après, par Emile Servan-Schreiber.
Le reportage du seul journaliste français à pouvoir comparer la Russie de 1959 à celle de 1931.
(*Plon, 192 p., 6,90 NF.*)

Secrets d'Etat, par J.-R. Tournoux.
Tout ce qui s'est passé dans l'ombre pendant les quinze années qui, d'une guerre coloniale à l'autre, ont mené la France à la Ve République.
(*Plon, 512 p., 13,50 NF.*)

● Théâtre

Le Cardinal d'Espagne, par Henry de Montherlant.
Montherlant, dans sa dernière pièce (qui n'a pas encore été représentée), retrouve son sujet favori : l'Espagne. Au centre le Grand Inquisiteur, Francisco Cisneros, conseiller de Jeanne la Folle, déchiré entre le pouvoir temporel et le spirituel.
(*Gallimard, 272 p., 9 NF.*)

Les Séquestrés d'Altona, par J.-P. Sartre.
Dans « Huis Clos », ils étaient trois, dans les « Séquestrés » ils sont cinq, mais rien n'a changé : l'enfer c'est toujours les autres. Une attaque violente de la société d'aujourd'hui. Un chef-d'œuvre.
(*Gallimard, 232 p., 7 NF.*)

● Humour

La Langue verte, par Auguste Le Breton.
Le Littré de l'argot. Un excellent dictionnaire du langage usité dans les derniers « tapis » où l'on « jacte » par l'auteur du « Rififi chez les hommes ».
(*Presses de la Cité, 398 p., 20 NF.*)

Les Perles du facteur, par Jean-Charles.
Un sottisier désopilant de ce que peuvent écrire dans leurs lettres ceux qui n'en ont pas.
(*Calmann-Lévy, 224 p., 7,40 NF.*)

(*Suite page 36.*)

Eh bien, plongez, maintenant !
Dr GILBERT DOUKAN
Guide pratique de CHASSE sous-marine
Illustré en noir et en couleurs
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
SIMPLE • PRÉCIS • COMPLET

MENDEL MANN
AUX PORTES DE MOSCOU
roman
...à l'heure de la ruée nazie.
"Une œuvre d'art et un témoignage"
CLARA MALRAUX (L'Express)
CALMANN-LEVY

avez-vous lu ?
LE DESSIN D'HUMOUR
par Michel Ragon
A la fois histoire de la caricature en France, du moyen âge à nos jours, et étude de l'évolution du comique et de l'humour dans ses thèmes généraux que sont : la gaulloiserie, les soldats, les prêtres, le portrait-charge, les animaux, le dessin sans légende, le comique des légendes, l'humour noir...
Abondamment illustré, cet ouvrage d'ensemble est le premier du genre en France depuis cinquante ans.
SAINT PICOUSSIN
par Bernard Jourdan
Dans la collection « Champagne » c'est un livre plein de saveur et d'humour qui donnerait l'impression de grand air, même à un gardien de prison. On croit sentir la lavande sauvage et le mistral de la première page à la dernière.
LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

MES LIVRES DE VACANCES

par SINÉ

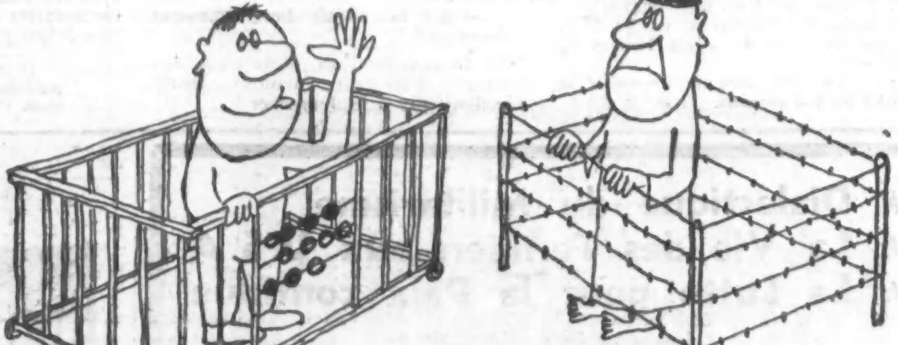
« La IVᵉ République »
par Jacques Fauvet.

« La Société industrielle et la guerre »
par Raymond Aron.

« Le Guépard »
par Giuseppe Tomasi di Lampedusa.

« Dans le labyrinthe »
par Alain Robbe-Grillet.

« Vie et mort des Français »
par André Ducasse, Jacques Meyer, Gabriel Perreux.



« La Chambre des enfants »
par Louis-René des Forets.

(*Suite de la page 34*)

UN CERTAIN MONSIEUR BLOT, par Pierre Daninos.
Un nouveau best-seller de Daninos. Après le major Thompson, Anglais moyen, voici le portrait du Français moyen.
(*Hachette*, 288 *p.*, 8 *NF.*)

● Philosophie

CRITIQUE DE LA RAISON DIALECTIQUE, par Jean-Paul Sartre.
La plus volumineuse pierre de l'édifice philosophique de Sartre. Pour ceux qui ont fait de longues études et qui ont de longues vacances.
(*Gallimard*, 755 *p.*, 25 *NF.*)

HISTOIRE ET CONSCIENCE DE CLASSE, par Georges Lukacs.
La célèbre œuvre de jeunesse du grand philosophe hongrois, condamné par Staline et renié par lui-même. Une tentative pour sortir le marxisme de sa gangue scolastique.
(*Ed. de Minuit*, 383 *p.*, 19 *NF.*)

● *Et si vous ne les avez pas encore lus...*

ZAZIE DANS LE MÉTRO, par Raymond Queneau.
(*Gallimard.*)

LA SEMAINE SAINTE, par Aragon.
(*Gallimard.*)

JUSTINE et BALTHAZAR, par Lawrence Durrell.
(*Corréa.*)

LOLITA, par Vladimir Nabokov.
(*Gallimard.*)

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE RANGÉE, par Simone de Beauvoir.
(*Gallimard.*)

(Sartres - Marie-Claire)

A CANNES, DE GAUCHE A DROITE, JEAN-PAUL BELMONDO, MARGUERITE DURAS, GÉRARD JARLOT, PETER BROOK, JEANNE MOREAU ET RAOUL LÉVY.
En un an, deux films, une pièce de théâtre et un roman.

ENTRETIEN

Avec Marguerite Duras

● ***Un nouveau livre : « Dix Heures et demie du soir en été » ; un nouveau film : « Une si longue absence ». Marguerite Duras raconte à Madeleine Chapsal ce qu'elle cherche dans la littérature et dans le cinéma.***

— Ce qui m'a frappé en lisant votre dernier livre, « Dix heures et demie du soir en été », c'est à quel point certains thèmes de « Moderato Cantabile » sont là de nouveau.

MARGUERITE DURAS. — Je n'y avais pas pensé... Mais c'est vrai certainement. Je tourne en rond dans tous mes livres.

— A la poursuite de quoi ?

M. DURAS. — Vous me posez une drôle de question ! Je ne sais pas... J'ai l'impression que le jour où je saurai, je n'écrirai plus. C'est le fait que je ne le sache pas qui me pousse à écrire.

— Comment se commence un roman ?

M. DURAS. — Par une nervosité... un ennui... En vacances, en général. Que pensez-vous de « Dix heures et demie » ?

— C'est très difficile de saisir le sujet de vos romans.

M. DURAS. — C'est un roman climatique, tout en considérations sur le temps. Il est deux fois plus long que les autres. Ce n'est plus un roman silencieux, comme « Moderato ». J'ai osé écrire les humeurs des gens, qui étaient seulement supposées jusque-là. C'est la leçon d' « Hiroshima », je crois, ce film m'a donné un peu de courage : j'avais une sorte de pudeur maladive à m'exprimer. Il me semble que cette fois-ci j'ai osé être lyrique. N'avez-vous pas trouvé ?

— Que cherchez-vous à rendre dans vos livres ?

M. DURAS. — Les situations ambiguës ou inextricables. Il y a à décrire une situation sans issue un assouvissement qui est la littérature.

— Qu'est-ce qui vous fait écrire ?

M. DURAS. — Si je pouvais le nommer, je ne ferais pas de livre... Pour « Dix heures et demie », c'est peut-être la situation de Maria au balcon, tandis qu'elle aperçoit sur le toit ce criminel qui a tué par amour, et qu'elle sent derrière elle, dans la chambre, l'infidélité de Pierre, et qu'elle se voit elle-même assistant à cela, et dans l'incapacité de tuer. C'est ce moment-là qui m'intéresse. Le nœud, qui a fait que le livre est parti de tous les côtés ensuite. Cette situation de Maria, qui est bien un nœud inextricable.

— Quel est le « nœud inextricable » de « Moderato Cantabile » ?

M. DURAS. — Très précisément, l'effet sur Anne Desbarèdes, lorsqu'elle regarde dans le café, de la tendresse folle de l'assassin pour la femme qu'il venait de tuer.

— Qui lui aurait donc tellement manqué ?

M. DURAS. — Non. Mais c'est une tendresse d'un genre inconnu... Destinée d'ailleurs à le demeurer !

— Et pour « Les viaducs de Seine-et-Oise » (1), quel est le nœud ?

M. DURAS. — C'est un livre sur le suicide. On m'a raconté ce fait divers et je l'ai transformé en pièce de théâtre précisément parce qu'il avait toujours été considéré comme inexplicable. Il l'est d'ailleurs encore. Il me semble que, s'il y a une « thèse » possible — bien que ce mot me fasse horreur — dans le cas de ces deux personnes, c'est la thèse du suicide.

— Que faites-vous maintenant ?

M. DURAS. — Gérard Jarlot et moi, nous préparons un film qui s'appelle « Une aussi longue absence ». Le sujet aussi est celui d'un fait divers de l'année dernière. Vous vous souvenez peut-être de cette femme d'Aubervilliers, Léontine Fourcade, qui a cru voir passer son mari dans la rue, un ancien déporté de Buchenwald devenu amnésique ?

— Qu'est-il arrivé ?

M. DURAS. — Il ne s'est jamais souvenu de rien ; mais depuis, elle l'a toujours considéré comme son mari retrouvé. Il a essayé de reprendre la vie commune. Et puis un jour — on n'a jamais su interpréter ce geste, d'ailleurs — il s'est mis les bras en croix devant un autobus. Alors, on l'a envoyé à Sainte-Anne. Et sa femme continue à aller le voir là-bas. Lui ne l'a jamais reconnue, mais elle, elle persiste dans cette voie-là ! C'est son mari pour toujours ! C'est fini, elle l'a retrouvé.

Etonnant, n'est-ce pas ?

— D'où partez-vous, cette fois-ci ?

M. DURAS. — Une femme, dans le vide de Paris, au mois d'août, croit reconnaître son mari dans un clochard qui passe. C'est tout.

— Y aura-t-il un enfant ?

M. DURAS. — Non.

— C'est une chose très curieuse, très intense, le rôle qu'ont les enfants dans vos livres.

M. DURAS. — Pour moi, c'est un contrepoint... L'enfance, c'est le point où le drame se meurt toujours, où le drame n'accroche jamais. C'est comme la mer.

Par exemple, dans « Dix heures et demie », le moment où Maria va doucher son enfant dans la salle de bains, c'est une sorte de cessation du drame. Je ne sais pas, en fait, si le drame cesse vraiment, mais il est noyé dans l'innocence. Je ne peux pas me passer de ce contrepoint-là.

(1) Pièce de Marguerite Duras, publiée, il y a quelques années, chez Gallimard.

LE TERRAIN VAGUE
Nouveautés
Jacques STERNBERG
L'ARCHITECTE
Illustrations de TOPOR
Un volume..................... NF. 4 50
MANUEL DU PARFAIT SECRETAIRE COMMERCIAL
Illustrations de SORO
Un volume..................... NF. 15 »
BORIS VIAN
LES FOURMIS
Un volume..................... NF. 7 50
ET ON TUERA TOUS LES AFFREUX
Un volume..................... NF. 7 50
BELEN
LA GEOMETRIE DANS LES SPASMES
Illustrations de Gustave MOREAU
NF. 9 90
LA REINE DES SABBATS
Illustrations de MARECHAL
Un volume..................... NF. 4 50
ET DELIVREZ-NOUS DU MALE
Un volume..................... NF. 7 50
PICABIA
DITS
Un volume illustré .... NF. 4 50
Catalogue général sur demande
23-25, rue du Cherche-Midi - PARIS (6e)

★ Dialectique du Militarisme
★ La Vie des Fermiers aux U.S.A.
★ La Lutte pour la Paix continue
dans le numéro 6 - JUIN 1960 de
« LA NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE »
Revue de théorie et d'information des Partis Communistes et Ouvriers
Le numéro 2 NF - Timbres-poste ou mandat à Société Parisienne d'Edition et d'Information 9, boulevard des Italiens - PARIS (2e) - C.C.P. Paris 8449-47

Voyagez économiquement avec les
GUIDES NAGEL
"Les Guides de notre génération"
En Vente dans toutes les bonnes Librairies

— **C'est vrai, vos enfants, c'est l'innocence et la monstruosité.**

M. DURAS. — Qui fait partie de l'innocence... Pour moi, l'enfant est une sorte d'antidote. Quand l'enfant arrive sur la scène du roman, il cache le drame ; quel que soit ce drame, il le cache.

— **Que vous a apporté le cinéma ?**

M. DURAS. — Je vous le disais tout à l'heure : une sorte d'affranchissement, d'émancipation, de courage. « Hiroshima » surtout.

— **A cause de Resnais ?**

M. DURAS. — Oui, il me disait : « Faites de la littérature à tout prix ! Faites la littérature que vous aimeriez faire si vous vous laissiez aller... » Alors, j'ai osé.

— **Qu'est-ce qui vous intéresse dans le cinéma ?**

M. DURAS. — La seule chose qui me passionne, c'est rendre compte

(V. Rossel.)

MARGUERITE DURAS.
Un assouvissement qui est la littérature.

d'une situation intérieure. Je pense que le reste a été fait. C'est ce que nous avons essayé dans « Moderato Cantabile ». Peut-être avons-nous échoué, mais nous, nous sommes contents. Avez-vous aimé ?

— **Pas trop.**

M. DURAS. — Qu'est-ce que vous lui reprochez, à ce film ? D'être ennuyeux ?

— **Eh bien ! justement, je l'avoue tout de suite, je n'aime pas tellement la littérature qui se mêle au cinéma. Mais j'aime beaucoup le sujet de « Moderato Cantabile », tel que je l'ai aperçu, cette femme qui est comme « déclenchée » par une histoire extérieure à elle...**

M. DURAS. — Affolée ! Elle est dans un état d'affolement !

— **Vous parlez très bien des femmes.**

M. DURAS. — C'est curieux, on me dit ça souvent, et je ne comprends pas bien.

— **Vous les montrez très différentes des hommes ; elles ont une façon à elles de se répandre à l'intérieur ou à la surface des choses. Vos hommes, eux, sont assez fragiles et manœuvrés.**

M. DURAS. — Pas Chauvin ! Chauvin, dans « Moderato Cantabile », est l'élément provocateur.

— **Mais c'est aussi un « fuyeur » incroyable...**

M. DURAS. — Qui n'aurait pas agi comme lui ? Anne Desbarèdes attend la mort, elle l'attend de lui, il le sait...

— **La mort... n'est-ce pas symbolique ? Après tout, s'il la prenait dans ses bras, cela lui suffirait peut-être, comme mort, à Anne Desbarèdes, vous ne croyez pas ?**

M. DURAS. — On ne peut pas savoir. Les étapes sont brûlées. Il semble bien qu'Anne n'ait pas tellement besoin que Chauvin lui fasse l'amour, c'est dépassé. D'ailleurs, elle le fait très bien avec son mari. Tout cela est dans un petit carnet que j'ai donné à Jeanne Moreau. Tout va très bien de ce côté-là.

Qui préférez-vous : Anne Desbarèdes ou l'héroïne de « Dix heures et demie », Maria ?

— **Anne Desbarèdes me paraît, je dois dire, un peu irritante...**

M. DURAS. — Maria aussi est une terrible empoisonneuse ! Toujours à la traîne, toujours dans les bistrots, se levant tard, toujours embarquée...

— **On a quand même le sentiment qu'elle se raconte moins d'histoires que la Desbarèdes.**

M. DURAS. — Cela, c'est sûr.

— **Et vous, laquelle préférez-vous ?**

M. DURAS. — Pour l'instant, je suis avec Maria, mais cela va me passer. Maria : l'alcool, l'âge et une sorte de désespérance consentante...

— **Aimez-vous voir vos personnages au cinéma ?**

M. DURAS. — Pour vous dire les choses franchement, je trouve que c'est embêtant d'adapter ses romans au cinéma. Il ne faut pas, il faut créer des scripts originaux.

— **Pourquoi ?**

M. DURAS. — Parce que les spectateurs se réfèrent toujours au roman par la suite : ou c'est moins bien que dans le livre, ou c'est mieux... ! Le jugement n'est plus libre.

— **Allez-vous adapter « Dix heures et demie » ?**

M. DURAS. — Oui. Pratiquement, c'est déjà vendu. Je ne veux pas m'en occuper, moi. C'est Gérard Jarlot qui va le faire.

— **Pour les femmes de vos romans, pensez-vous à vous-même ?**

M. DURAS. — Non.

— **Ne sont-elles pas un peu nourries de votre substance ?**

M. DURAS. — Peut-être le croyez-vous facilement parce que Maria a mon âge à peu près et qu'elle aime bien boire, bien sortir le soir — défauts que j'ai ! Mais tout de même, elle est très différente...

— **Elle n'écrit pas ?**

M. DURAS. — Ce n'est pas seulement cela : écrire est un très petit recours. Et ce sont des femmes qui ont d'autres recours que moi : la beauté en général, et une liberté que je n'ai pas, une liberté de mœurs et de conduite que je n'ai pas.

— **Vous trouvez cela positif ?**

M. DURAS. — Oui, on se débrouille mieux comme cela.

— **Mais vous avez une belle liberté d'allure ?**

M. DURAS. — Liberté d'allure ? Je ne crois pas l'avoir. Ou bien je l'ai depuis très, très peu de temps. J'ai été pendant des années et des années — mais quelle est la femme qui ne peut pas dire cela ? — complètement inhibée. Parler dans une réunion d'amis était une épreuve.

— **Vous considérez-vous comme une femme écrivain ?**

M. DURAS. — Jamais. Mais écrire est mon travail le plus important.

— **Etes-vous de ces écrivains qu'écrire fait souffrir ?**

M. DURAS. — C'est horrible ! C'est une corvée épouvantable... Ce que j'aime, c'est retravailler les choses.

— **Travaillez-vous beaucoup ?**

M. DURAS. — Quand je travaille, j'arrive à des horaires formidables : dix heures par jour quelquefois. Mais je reste aussi plusieurs mois sans rien faire.

— **Attendant quoi ?**

M. DURAS. — Ne me posant pas de questions. En général, c'est l'éditeur qui vous relance. Alors on se met à y penser, les choses commencent comme cela.

— **Avez-vous une idée de ce que vous comptez faire ou explorer en littérature ?**

M. DURAS. — Non, aucune. Si je savais d'avance mes projets ou mon emploi du temps, ce serait ne plus pouvoir compter sur moi, une aliénation épouvantable !

→

RJ

LES LIAISONS DANGEREUSES 1960

Dossier d'une instruction délicate

LES LIAISONS DANGEREUSES 1960 : ce livre est le dossier d'un grand film. Dossier puisque l'on y retrouve les pièces à conviction d'un procès retentissant. Des milliers de spectateurs ont pu voir le film, mais ceux qui aiment les livres se feront juges d'une dispute dont l'enjeu dépasse la question même de l'adaptation des chefs-d'œuvre classiques français.

Voici en effet le texte intégral des dialogues de Roger Vailland, voici les déclarations de Roger Vadim et celles du dialoguiste, voici les photos les plus représentatives de l'esthétique du metteur en scène, du climat du film, de la personnalité des héros. Et enfin le carnet de bord du tournage, tenu par Claude Brulé, qui nous instruit des différentes orientations que subit le scénario avant de trouver sa forme définitive, son interprétation idéale. Ce livre complet apparaît comme un document même de notre époque. Il est au film ce que le microsillon est à la musique classique et la perfection de sa présentation matérielle en fait un véritable album de bibliothèque.

Jean Mézerette

DANS LE CIEL DE L'ATLANTIQUE NORD

Soixante-dix jours de voile au temps de Christophe Colomb, cent-vingt heures de bateau avant-guerre, pour traverser l'Atlantique Nord ! Depuis le 31 janvier 1960, sept heures de vol suffisent pour relier Paris à New-York. Dans ce livre, paru sous le sigle de la **Collection Mappemonde**, *Jean Mézerette entreprend de retracer l'épopée Atlantique depuis les premières tentatives des « fous de l'air » jusqu'à l'obscure et implacable bataille des ingénieurs anglais et américains, qui se termine par la construction et la victoire du premier Jet intercontinental. C'est un document passionnant où l'auteur sait toujours replacer l'anecdote, l'incident, la scène et le dialogue qui tiennent en haleine et font vraiment participer à cette merveilleuse aventure qu'illustrèrent Nungesser et Coli, Amelia Earhardt et tant d'autres disparus.*

RJ

Julia Chamorel

LES VERTS PARADIS

L'héroïne du nouveau roman de Julia Chamorel n'a que treize ans. Et cette Piera meurtrie, rêveuse et ingénue au milieu de la dépravation miséreuse d'un faubourg populeux italien, porte allègrement le poids de ce roman neuf, modeste et audacieux. Une fille-mère de treize ans que nous parvenons à découvrir, à comprendre, à aimer. Une foule de personnages saisissants de vérité, dans la tradition des films réalistes italiens. Une objectivité calme et cruelle et pourtant une soif de tendresse et de poésie.

RJ

ATTILIO GAUDIO

le Sahara des Africains

Collection *Histoire et Voyages*

Attilio Gaudio dans une brève introduction à son nouveau livre LE SAHARA DES AFRICAINS, remarque qu'on a pris l'habitude de limiter la notion de Sahara au seul Sahara français. Or l'immense désert africain qui s'étend de l'Océan à la Mer Rouge comporte bien d'autres territoires, d'autres Saharas, qui, à l'exception du Rio de Oro (encore espagnol), sont indépendants et appartiennent « aux Africains ». Attilio Gaudio s'attache à dresser une étude détaillée et complète, humaine et géographique de ces territoires qui recèlent, outre de fabuleuses richesses pétrolifères, bien d'autres ressources économiques.

LA PRESSE et...

LA GRAND'PEUR D'AIMER

par

Lagroua Weill-Hallé

Préface de Simone de Beauvoir

Récit d'une femme-médecin

L'EXPRESS

" On rêve de mettre ce livre entre toutes les mains, non seulement parce que les récits en sont à la portée de tous, parce que la vérité du monde s'y dévoile irrésistiblement mais parce qu'il est écrit au plein sens du terme dans un esprit "évangélique".

COLETTE AUDRY

TIBOR MERAY Imre Nagy

Tibor Meray, 36 ans, lauréat du Prix Kossuth, se range dès 1954 parmi les partisans d'Imre Nagy ; avec lui il vécut les moments d'angoisse et de confusion de cette révolution de 1956.

Ce document inoubliable est aussi l'analyse serrée, la première peut-être des tractations avec les dirigeants russes, des hésitations de Moscou, des scrupules d'Imre Nagy pris entre sa formation de militant communiste — on nous conte sa vie — et son bon sens nationaliste. Une contradiction essentielle va conduire à la catastrophe : l'inébranlable confiance dans l'avenir, et quarante ans de discipline de parti rendent Imre Nagy, en quelques jours, totalement « étranger » au caractère proprement anticommuniste du mouvement intellectuel et populaire d'insurrection.

HÉLÈNE PARMELIN

le complexe de Filacciano

par l'auteur de "Picasso sur la place"

dont A.M.Schmidt a dit: *"Laissez-vous entrainer par la verve endiablée de ce livre truculent et vous serez ravis par une sorte d'extase humaniste."*

JULLIARD

— **Quand on vous dit que vous appartenez au « nouveau roman », qu'est-ce que cela vous fait ?**

M. Duras. — Rien du tout. Je veux bien, si cela fait plaisir aux gens...

— **Qui aimez-vous en littérature ?**

M. Duras. — Leiris, Blanchot, Bataille, Queneau, des Forêts.

— **Pourquoi ?**

M. Duras. — Ils ont tous une passion irrésistible de la recherche romanesque. Chez les autres romanciers, je la vois toujours, cette recherche-là, plus ou moins truquée, plus ou moins plagiaire...

— **Qu'avez-vous lu ces temps derniers qui vous ait plu particulièrement ?**

M. Duras. — « Une mémoire démentielle », nouvelle qui est dans « La chambre des enfants », de Louis R. des Forêts. C'est l'investigation la plus nue, la plus terrifiante de vérité qu'on ait faite sur l'enfance. C'est proprement admirable. J'ai beau chercher une équivalence, je ne la trouve pas.

— **Lisez-vous beaucoup ?**

M. Duras. — Pas beaucoup, mais je lis toujours. J'ai toujours des livres à lire, un livre en train. En ce moment « Le Guépard ». Je n'aime pas beaucoup, mais il y a une sorte de fureur littéraire chez Lampedusa. Il est porté par la littérature. Cela, c'est tellement rare que je m'incline.

— **Et la politique ? Vous vous intéressez beaucoup, je crois, à la politique ?**

M. Duras. — Bien sûr ! c'est inévitable. Je suis politisée à vie. Je ne peux plus m'en défaire. J'ai milité sept ans au parti communiste, et puis la guerre d'Algérie étant là, je considère comme criminels les gens qui ne prennent pas parti. Cette guerre est une hypothèque morale et intellectuelle terrible...

— **Avez-vous le sentiment que la politique apparaît dans vos livres ?**

M. Duras. — Il m'est difficile de vous répondre moi-même. Dans la mesure où mes personnages sont libérés de données psychologiques relevant directement de conditions sociales définies, je trouve que mes livres sont des livres de gauche. Mais c'est mon avis à moi.

— **Qu'allez-vous faire maintenant ? Un autre roman ?**

M. Duras. — Je ne sais pas, oui, sans doute. Mais maintenant je prends des vacances. En un an, j'ai fait deux films, une pièce de théâtre et un roman. J'en ai assez !

M. C.

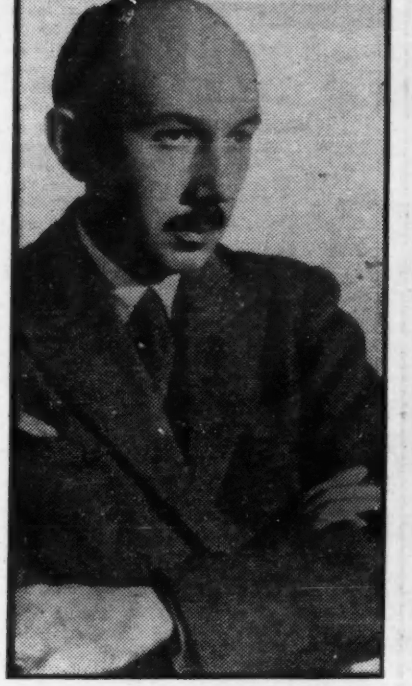
ROMANS

« Le Monde désert » par Pierre-Jean Jouve

● ***Jacques, Baladine et Luc — héros d'un roman paru en 1927 (et qui vient d'être réédité) — sont restés des personnages de notre temps. Pourquoi ?***

Il sera bientôt impardonnable de ne pas connaître, sinon l'œuvre romanesque tout entière, au moins quelques-uns des grands romans de Pierre-Jean Jouve : poursuivant leur entreprise, les Editions du Mercure de France, qui hier nous offraient « Paulina 1880 » (1), paru pour la première fois en 1925, rééditent aujourd'hui « Le Monde désert » (2), qui date de 1927. Demain viendra le tour de « L'Aventure de Catherine Crachat » et de « La Scène capitale », épuisés depuis longtemps.

Un lac sans bateaux, un pigeonnier sans pigeons : tel est le monde privé de vie, privé d'âme, que découvre Jacques de Todi, neuf ans, quand il fuit, pour chercher refuge dans le jardin, la maison genevoise de son père le pasteur Isaac de Todi. Il regarde l'eau du lac et bientôt se perd dans cette contemplation : alors lui apparaît le visage de Paulina, sa tante, Paulina la scandaleuse qui fut religieuse et, exclue du couvent, tua l'homme qu'elle aimait. Jacques n'a jamais vu Paulina, on ne lui a jamais parlé de la jeune femme : pourtant il *reconnaît* dans l'eau son visage, mouvant, troublant, réel et irréel, composé par les vagues, décomposé par elles...



Pierre-Jean Jouve a 45 ans et a 11 ans.
Comment éviter le péché ?

Soleil sans Dieu

A cet épisode, Jouve n'accorde que les cinq premières pages : à la sixième, Jacques de Todi est âgé de vingt-cinq ans. Cette courte exposition, abruptement coupée, révèle la nature de Jacques : une âme mystique, une grande sensualité fragile et douloureuse. Le lecteur soupçonne une possible tragédie, un drame au moins. S'il a lu « Paulina 1880 », il devine que Jouve, une nouvelle fois, illustrera le thème de la vertu difficile, sans cesse gagnée, sans cesse perdue.

Parce qu'il est un élu de ce Dieu qui entend montrer que les âmes bonnes et pieuses n'ont pas l'exclusivité de la Grâce, Jacques a fui Genève la dévote, sa théologie étroite, ses mœurs rigides et grises. Il vit en plein les montagnes du Valais et cherche dans l'éblouissement des pentes qu'il gravit au matin, la chaleur du soleil mêlée à la pureté de la neige.

Car Jacques s'est éloigné de Dieu. Mais sans rien perdre de ses dispositions mystiques. Jacques entreprend des ascensions physiques qui sont autant d'ascensions spirituelles. Au sommet des montagnes il goûte aux vertiges que lui donne le soleil. Cependant, il reste insatisfait. Que peut donc le soleil, sans Dieu ? Que signifie-t-il ? « Jacques cherche à comprendre le sens des choses et ne trouve que des rayons ».

Conséquence d'une de ces excursions : il tombe malade gravement. Dans son délire, Jacques révèle son secret honteux : il est homosexuel. Mais il l'est, comment dire, dans la pureté, car il lutte contre ses penchants.

Pourtant, Baladine Nikolaïevna Sergounine croit qu'elle peut guérir Jacques. Maîtresse du jeune homme, elle s'efforce de le fortifier dans l'une de ses deux tendances et de supprimer la dualité. Elle est l'instrument de Dieu qui veut pour Jacques « un chemin particulier et d'autant plus beau qu'il serait plus misérable, plus ignominieux ». Mais, de semblable manière, elle contrevient à la volonté de Dieu puisqu'elle espère que Jacques, grâce à elle, triomphera du scandale de l'homosexualité. Elle ne comprend pas que l'être extraordinairement pur que Jacques compose a été *choisi* pour démentir la vertu dans le même temps qu'il l'affirme.

La présomptueuse

Elle échouera, par conséquence, Baladine la présomptueuse qui disait à son amant : « Je suis celle qui réconcilie ta vie ». Alors elle s'abandonne à la passion désespérée qui l'entraîne vers Luc Pascal, un ami de Jacques. Non que cette passion soit laide : ils ignorent tous deux les faiblesses, mensonges ou mesquinerie, ce sont des êtres qui ne peuvent que grandement aimer, profondément souffrir, infernalement expier.

Le rôle que joue dans « Le Monde désert » (par ce titre, Jouve suggère la solitude de ses héros, qu'ils ne peuvent rien les uns pour les autres) le personnage de Luc Pascal est capital.

Au passage, on remarquera combien curieux ce procédé qui consiste à déplacer sans cesse le centre d'intérêt du livre. Après Jacques, Baladine. C'est maintenant au tour de Luc. La dernière partie du roman montre même que ce personnage, dont le prénom et le nom sont symboliques (le premier, celui d'un saint ; le second, celui du plus grand penseur chrétien), est, en fait, le héros principal.

Un temps, Luc a été fasciné par Jacques. Tous deux sont persuadés que la vie est le péché et Luc, à travers Jacques, se sent attiré par la solution que donnera Jacques au problème : comment éviter le péché ? Jacques se suicide, réalisant enfin, pense-t-il, son unité. Il se tue comme Paulina tuait son amant, dans l'obéissance à un ordre venu de Dieu. Luc, lui, refuse cette solution, dissout la fascination que Jacques exerçait sur lui et, son ami mort, épouse Baladine. Mariage qui se fait en accord avec la mémoire de Jacques. Tout se passe comme si Jacques avait confié à Luc la mission de réussir avec Baladine ce qu'il avait lui-même manqué avec elle.

D'une seule haleine

Dans la pensée de Jouve, pourtant, l'amour, la chair ne sont pas plus une solution que la mort. Au lendemain de leur mariage, Baladine quitte Luc. Resté seul, que va faire le jeune homme ? Renoncer au monde et, par une ascèse à l'issue de laquelle il recrée Baladine disparue, accéder à la vraie spiritualité, qui existe sans le secours des choses existantes. Ainsi doivent se comprendre ces deux phrases d'apparence contradictoires, quand Jouve écrit que Luc « désaccordé avec tout »... « se trouvait dans le tout à fait cœur des choses ». Luc retrouve au long de son itinéraire cette Paulina qui, à la fin du roman qui porte son nom, vivait à l'état de morte-vivante. Nul doute que, pour Jouve, la solution chrétienne au problème de l'existence inséparable du péché, soit à chercher dans le personnage de Luc : un homme se dégage des deux fatalités qui pèsent sur la condition humaine, la mort et l'acte sexuel, accède à un monde où plus rien n'est contingent, où, enfin, la pureté se donne, que Jacques cherchait avec tant de passion. On ne s'étonnera pas que la dernière partie du « Monde désert » s'intitule « Le Gel » : Luc a fait de ses tendances et de ses exigences profondes comme un minéral dont le temps ne peut altérer la pureté.

La grandeur de Jouve romancier, c'est qu'il rend plausible, et comme allant de soi, l'intervention du surnaturel. Sitôt entré dans son roman, il n'est pas de place pour le doute ou l'indifférence : c'est un romancier *indiscutable*. Il doit exister mille raisons qui expliquent pourquoi, même athée, le lecteur ne cesse de croire aux personnages de Jouve et jamais ne prend ses distances d'avec eux.

Or, si l'on réfléchit à la façon dont se manifeste le surnaturel, on découvre qu'il obéit toujours aux principes de *rapidité* et de *soudaineté*. Ainsi de Jouve : ce romancier que l'on qualifierait volontiers de véloce ignore les répits, les repos, les temps morts. La structure ordinaire de son roman est celle de la juxtaposition. Jouve juxtapose dialogues et monologues intérieurs, propos, réflexions, descriptions de rêves et descriptions du réel, événements, sans jamais changer de manière, sans éprouver jamais le souci de ménager, avertir, prévenir son lecteur. Il écrit d'une seule haleine et sans la perdre et tout se passe comme si nous ne songions jamais à reprendre souffle ni pied.

YVES BERGER.

(1) Voir la critique de « L'Express » du 8 octobre 1959.
(2) Ed. Mercure de France, 225 pages, 8 NF 40.

la bombe posthume de
MALAPARTE
IL Y A
QUELQUE CHOSE
DE POURRI
denoël

OFFREZ
A TOUS CEUX QUI ONT BIEN PASSÉ LEUR EXAMEN
UN CADEAU POUR LA VIE
LES ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES DE
HONORÉ DE BALZAC
EN 3 VOLUMES IN-4°, RELIÉS DOS CUIR, 3700 PAGES,
500 ILLUSTRATIONS. DEMANDEZ LA NOTICE ILLUSTRÉE
ET LES CONDITIONS PRÉFÉRENTIELLES
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET A L'ÉDITEUR
GUY LE PRAT - 5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS - PARIS

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte

● *Gene Kelly à l'Opéra: les pieds en dedans.*

LE 6 juillet, l'Opéra de Paris sera le premier Opéra du monde qui ordonne à son corps de ballet de mettre les pieds en dedans. Le 6 juillet en effet, sur la très auguste scène du palais Garnier, entre « Les Sylphides » et « Le Palais de cristal », Gene Kelly « from Hollywood » présentera le « Concerto en fa », de George Gershwin.

Depuis deux mois, il entraîne aux mystères du jazz soixante-dix danseurs habitués aux arabesques et aux « positions cinq » (pieds en dehors). Au début, les danseurs avaient des courbatures. Le jazz ne fait, paraît-il, pas travailler les mêmes muscles. Cela a été un tollé de protestations : « *Du jazz à l'Opéra, incroyable non-sens!* ».

Maintenant, les danseurs viennent demander à faire partie « du » ballet. Ballet encore sans titre. Gene Kelly, qui a écrit le mythologique argument de ce ballet ultra-moderne, hésite entre « Aphrodite, please ! » (quelle affiche pour l'Opéra !) ou « Pas des dieux ».

Il y avait déjà eu une tentative

(Archives.)
JULIET PROWSE.
Un bracelet à la cheville.

Gershwin à l'Opéra-Comique : la « Rhapsody in blue » sur un argument très style « J'irai cracher sur vos tombes », de Michel Descombey. A la fin, un Noir était lynché par la foule ; mais quand, il y a six mois, l'ambassadeur des Etats-Unis a vu cela, il a fait des remontrances efficaces. Le ballet est supprimé.

Cette fois, cela se présente mieux. Gene Kelly (« Chantons sous la pluie », « Un Américain à Paris », « Un jour à New York », « Les Girls ») vient de recevoir la Légion d'honneur.

Des mocassins, une casquette sur l'œil, la chemise flottante, Gene Kelly, aussi sévère qu'un professeur d'Université, fait répéter ses danseurs (j'allais dire : ses élèves). Il siffle entre ses doigts comme une locomotive : « *Miousic, s'il vous please. Noumro houit. Il y a une chose ici que c'est très difficile. Regardez* ». Kelly danse lui-même. C'est merveilleux. Les danseurs s'exécutent. C'est laborieux. « *O. K.*, fait Kelly. *Miousic, onne continiou. Stop. Start. Miousic* ».

Tout à coup, Kelly repère un danseur distrait. Il s'adresse à son assistante, une longue Américaine aux cuisses-fusées. « *He is too impolite. Five times, he has not listened to what I was saying. Tell him to go* » (1). Le danseur s'en va penaud. L'assistante danse à son tour pour réexpliquer le pas. Son mouvement, bien rythmé, bien coulé, ne ressemble pas à ceux des danseurs. C'est presque autre chose.

La répétition dure deux heures, dans « la nouvelle salle », celle qui se trouve juste au-dessus du lustre de l'Opéra. (Quand vous irez à l'Opéra, regardez le lustre. C'est très impressionnant de savoir qu'il y a, exactement au-dessus, un plateau aussi grand que la scène elle-même.)

« *Fin de le ballette. A demain !* ». Kelly s'éponge le front.

— Les danseurs classiques français sont-ils doués pour le jazz ?

— *Certainement. Mais je ne les ai pas assez avec moi. On me dit ici que jamais un chorégraphe n'a eu droit à autant de répétitions. Moi, je trouve cela terrible. Ils doivent en même temps danser dans les ballets au programme, répéter, faire leur entraînement classique. Je les ai rarement tous ensemble. Nous arrivons à bien répéter seulement huit heures par semaine* (2).

—Mais comment les trouvez-vous par rapport aux danseurs américains ? Les femmes ont les jambes courtes et les hommes m'ont semblé beaucoup moins beaux. Ils n'ont pas l'air d'avoir le jazz dans le sang ?

— *Qu'est-ce que cela veut dire ? Dire, par exemple, que les Noirs ont le sens de la musique en naissant, est aussi bête que de croire qu'une femme enceinte qui a envie de fraises aura un enfant avec une tache. Et quand je vois sortir de l'Opéra les danseuses françaises, mignonnes, bien habillées, je pense que, jamais, en Amérique, je n'ai vu une troupe d'aussi charmantes femmes. En Amérique, elles sont affreusement débraillées.*

Je n'ai pu déceler si Gene Kelly était sincère ou diplomate. Quand je lui ai dit : « Votre assistante m'a paru cependant être la meilleure de la troupe », il m'a répondu, avec un sourire équivoque : « *Sure, she is* » (3).

Ce ballet, néanmoins, sera un événement qui fera courir tout Paris.

(Pic.)
GENE KELLY.
Miousic, s'il vous please.

● *Frank Sinatra : une nouvelle amitié.*

A propos d'Américains, savez-vous que Frank Sinatra a une nouvelle petite amie qui, elle, fait courir tout Hollywood ? C'est une spirituelle danseuse sud-américaine du nom de Juliet Prowse. Elle a commencé à danser, à onze ans, le rôle « d'une mite brûlée par une flamme ». Maintenant, elle est la partenaire d'Elvis Presley, et nous la verrons dans « Can-Can ». « Time » lui consacre toute une page et parle d'elle en ces termes :

« *C'est la fille la mieux avec qui Sinatra soit jamais sorti. Mieux que : Ava, Lauren, Kim, Kyle, Candy, Kitty, Sally, Shirley, Terri, Patti, Maria, Milly, Lana, Lulu and Lady Beatty.*

« *D'après les observateurs qui suivent Sinatra depuis des années, sa « dernière » mérite l'admiration de tous : Juliet Prowse appelle Hollywood « une province démoralisante » et s'offre Sinatra comme un bracelet à la cheville. Elle a quelque chose du charme boudeur de Bardot. Mais Juliet n'est pas B.B. C'est une fille solide.* »

(1) Il est trop grossier. Ça fait la cinquième fois qu'il n'écoute pas ce que je dis. Dites-lui de s'en aller.
(2) Là, nous parlions anglais.
(3) « Oui, c'est vrai ! ».

● *Les Américains et « L'Amérique insolite »: Techniquement nous aurions mieux fait.*

ENCORE à propos d'Américains. Le portrait qu'a fait de leur propre pays François Reichenbach n'a pas l'air de les séduire. Voici ce que pense un Américain, Thomas Quinn Curtiss, critique du « New York Times », de « L'Amérique insolite » :

« ...On attendait un film à la Tocqueville et l'on se trouve en train de faire un tour de manège ou de trolley. M. Reichenbach est un jeune Français érudit et plein d'esprit, cinéaste expérimental, qui a déjà fait deux courts métrages sur les Etats-Unis : le premier, un documentaire en couleurs sur New York, et le deuxième sur l'entraînement des « Marines » à Parris Island. Il est pro-Américain avec enthousiasme, et il est réconfortant de voir quel bon ami nous nous sommes fait là...

« ...Mais il voit l'Amérique comme un pays exotique. L'ouverture d'un super-market l'enchante autant que Notre-Dame au clair de lune pour un touriste du Nebraska...

« Dans le pays qu'il décrit, personne ne travaille. Quand nous visitons une Université, les étudiants pique-niquent et, quand nous voyons l'intérieur d'une prison, les prisonniers sont en train de déjeuner...

« En second plan de ces éternelles vacances, nous avons la splendeur pittoresque de New York de jour et de nuit, le Far-West des cow-boys et ses immenses espaces, San Francisco, le Texas et quelques autres points du circuit habituel.

« ...En technique également, son travail est inférieur à celui de beaucoup de films américains. Sa séquence à Luna-Park ne vient pas à la cheville des scènes tournées par Zanuck dans « Coney Island », ni son excursion dans le strip-tease, les montages de coulisses dans « Applause », de Mamoulian... »

● *A Paris, première mise en scène théâtrale de Rossellini : une satire politique.*

A Paris, dans un petit théâtre de la rue Rochechouart, le « Coliseum », il se passe quelque chose de très confidentiel et d'assez italien. Roberto Rossellini fait à Paris sa première mise en scène de théâtre. La pièce est d'un compatriote, Benjamino Joppolo, qui fit déjà paraître en France un curieux roman baroque, traduit et présenté par Audiberti. Le roman s'intitulait « Le Chien, le Photographe et le Tram ». La pièce s'appelle « Parmi les araignées ». C'est une satire politique. Quatre partis arrivent au pouvoir et se le partagent dans l'intention louable de vouloir détruire l'absurde. Mais l'absurde finira par les désarmer et triompher.

Pour l'instant, Rossellini n'a dirigé que sept répétitions, et il a chargé Arlette Reinerg (qui s'occupe, place de la Contrescarpe, d'un cabaret en train de devenir célèbre) de préparer les répétitions finales pour lesquelles il restera à Paris au mois de septembre.

Dans la distribution, on trouve les noms de Roland Dubillard (ex-Grégoire de « Grégoire et Amédée ») et de Béatrice de Rothschild. Encore une de la famille, après Nicole et Philippine, qui a la vocation du spectacle.

MICHELE MANCEAUX.

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● *Maurice Schumann : pas d'amertume.*

MAURICE SCHUMANN, le 18 juin, a commenté l'Histoire de de Gaulle, film dont chaque image nous est connue mais nous touche comme au premier jour. Il contenait son émotion, il ne la dissimulait pas. L'un des rares, sinon le seul, des dirigeants de la Quatrième République, chez qui nous ne sentions pas l'amertume d'une carrière interrompue...

Le programme annonçait « Noix de Coco » de Marcel Achard. Nous avons vu à la place « Gribouille », avec Raimu. Ce fut sans doute un beau film en son temps, alors que le « parlant » se cherchait encore. Rien ne serait plus injuste que de comparer un film de cette époque à ceux d'aujourd'hui, et de l'en accabler.

● *Raymond Souplex : démasquer le coupable.*

« LES CINQ DERNIERES MINUTES », émission policière. Le milieu de la grande couture convient moins à Raymond Souplex que celui de la boxe où il nous avait introduit la dernière fois. On connaît le jeu : il s'agit pour nous de démasquer le criminel. Ce soir, nous avons été bien trompés : la coupable était celle qui paraissait l'être si évidemment au premier regard, qu'à cause de cela nous l'avions crue innocente.

● *Jehan Alain : tous de la famille.*

« LES GRANDS INTERPRETES ». — « Maurice Chevalier, c'est la France... », nous a-t-on enseigné la semaine dernière. Oui, une certaine France. Mais notre France, c'est aussi cette famille Alain, qu'il faut remercier Bernard Gavoty de nous avoir fait connaître, admirer et aimer. Il était l'ami de Jehan Alain, ce jeune musicien espoir de l'école française, tombé en héros à Saumur en 1940. Voici la maison familiale de Saint-Germain-en-Laye où son souvenir est gardé pieusement. Voici le père à son orgue, le frère, Olivier, directeur du Conservatoire de Saint-Germain, et la sœur, Marie-Claire Alain, et qui interprète pour nous des œuvres de son frère. Nous l'écoutons comme si nous étions, nous aussi, de la famille. Et nous le sommes en effet : la France c'est bien cette parenté spirituelle qui fait de nous, ce soir, des frères, des amis de Jehan Alain.

(Dambier - R.T.F.)

PIERRE DANINOS.
Sur le thème des vacances.

● *Lectures pour tous : le « Gourou » de Pierre Desgraupes.*

« LECTURES POUR TOUS ». — Quelle semaine de promesses non tenues ! Je me réjouissais d'entendre Alain Daniélou annoncé au programme, sur le « Polythéisme hindou ». Car cet Alain Daniélou est le frère de mon ami le R.P. Daniélou S.J. Comme il est devenu hindou par la foi depuis bien des années, j'aurais aimé comparer les deux frères : mon ami le jésuite, son cadet le yogi. Mais le yogi n'a pas paru. La religion hindoue n'en a pas moins été défendue au cours de cette émission par une jeune femme très belle et très persuasive : Usha Chattergi, auteur de « Maîtres et Disciples ». Il y a loin du « Gourou » indien au directeur de conscience catholique. Il n'empêche que cette Hindoue connaissait fort bien le catholicisme : elle avait lu et médité saint Jean de la Croix et sainte Thérèse, et aurait eu tout à apprendre sur ce sujet à Pierre Desgraupes. Il a paru tout étonné quand elle lui a assuré qu'il avait lui aussi un « Gourou » et que ce « Gourou » était le Christ, même s'il ne le savait pas, et qu'il le voulût ou non.

(R.T.F.)

USHA CHATTERGI.
Après saint Jean de la Croix et sainte Thérèse.

● *Jacques Seguela : Nice et Rio, aucune différence.*

« LA TERRE EST RONDE », de Jean-Claude Baudot et Jacques Seguela. Ces deux garçons ont fait le tour du monde dans une 2 CV, gagnant leur vie comme ils le pouvaient. Gentil Jacques Seguela ! Si peu « nouvelle vague », direct et simple, il n'essaie pas de nous éblouir. Il ne voit aucune différence entre le Carnaval de Nice et le Carnaval de Rio. Les hommes lui ont paru partout les mêmes. Il a eu peur quelquefois, surtout au Congo Belge, lorsqu'un éléphant les a chargés. Il a fait tous les métiers imaginables et toujours contre la loi, car le travail est partout interdit aux étrangers.

Jacques Sallebert nous promène à travers un Alger paisible, en apparence du moins. Mais le sourire de ce commentateur si fin, si sagace, qui sait toujours de quoi il parle, dont les propos ne dépassent jamais la pensée, ce sourire ne me rassure qu'à demi : l'événement est encore inconnu et ce qu'il suscitera là-bas, nous le saurons bientôt. Quelques-uns le savent déjà peut-être.

● *L'Inde : la tête en bas, les jambes en l'air.*

« AU CŒUR SECRET DE L'INDE ». — Encore l'Inde ! Est-ce par hasard que les programmes nous y ramènent sans cesse ? Ou cela répond-il à une sourde exigence de notre pauvre monde mécanisé ? Ce film d'Arnaud Desjardins est consacré aux yogis et aux gourous, et surtout à cette Sainte fameuse de Bénarès (je n'ai pu transcrire son nom) dont le visage a un tel pouvoir que nous-mêmes, Occidentaux et chrétiens, demeurerons tous ce soir sous l'influence de ce regard, longtemps après qu'il aura disparu de l'écran. Ce film écarte toutes les images qui pourraient donner de la mystique hindoue une idée choquante aux Occidentaux. J'approuve ce parti pris d'Arnaud Desjardins.

L'un des conmmentateurs de films, le savant Olivier Lacombe, est d'ailleurs le président des Intellectuels catholiques. Mais enfin, que ne nous dissimulez-vous pas ! Nous savons bien ce que tout cela recouvre. Pour moi, je regarde ce yogi faire les mouvements du « scorpion » ou du « paon », ou se dresser la tête en bas et les jambes en l'air selon des lois qui concernent la plus profonde vie spirituelle, et je n'en suis pas touché. Je me redis la parole du Christ qu'un gourou, précisément, a inscrite sur son mur : parmi beaucoup d'autres de saints hindous : « Le royaume de Dieu est au-dedans de vous. » Oui, et il aurait pu inscrire aussi : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix ». L'Occident meurt de soif au bord d'une fontaine d'eau vive « qui jaillit en vie éternelle » et vous lui montrez le Gange et Bénarès... Admirable film, tout de même, qui a nourri ma méditation de ce soir et m'a permis d'entrevoir ce point de rencontre où toutes les brebis, de toutes les bergeries, se rejoindront dans l'unique et éternel amour.

● *Eugène Labiche : « Ça sent le romain ! ».*

« LA GRAMMAIRE » d'Eugène Labiche. Pièce si innocente qu'on la jouait à notre collège, avec des coupures, bien sûr ! Elle n'a pas tout perdu de sa « vis comica ». Nous avons ri comme des enfants que nous étions redevenus du fameux « ça sent le romain ! » C'était l'époque où Napoléon III publiait sa « Vie de César »...

● *Heureux Daninos !*

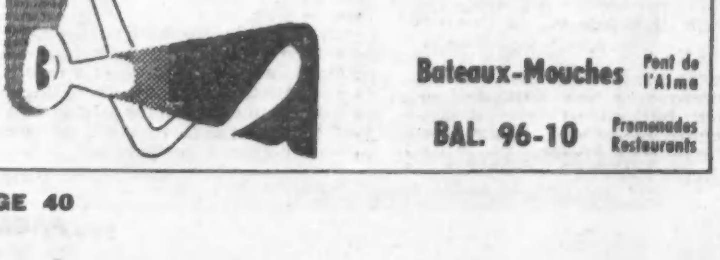
« GROS PLANS ». — Daninos parle comme un livre : c'est qu'il récite le sien dont il a appris des pages par cœur. Sur le thème des vacances, on ne saurait être plus drôle. Il n'est pas vrai, bien sûr, que les pannes nous surprennent toujours loin d'un garage, qu'on retient toujours pour nous la chambre 102 sur un carrefour bruyant, alors que nous avions retenu la chambre 83 sur le lac ; il n'est pas vrai que le bon médecin n'est jamais celui qui habite près de l'hôtel et que le préposé aux bagages ne vient les chercher que lorsque nous sommes en train de nous raser... Mais il est vrai qu'un procédé toujours le même contient des possibilités indéfinies de comique — d'un comique qui désopile toutes les rates. Et toutes les rates, cela fait beaucoup de lecteurs. Heureux Daninos !

● *« Mademoiselle Julie » : un chef-d'œuvre?*

« MADEMOISELLE JULIE », d'après la pièce de Strindberg, avec Anita Bjork. On me dit que ce film de 1951 fait date dans l'histoire du cinéma. Un chef-d'œuvre ? Je le veux bien, mais il ne me touche à aucun moment. C'est que je ne crois ni à l'histoire ni aux personnages. C'est peut-être la faute de ma psychologie trop étroite : l'incompréhension peut être notre fait. Les critiques n'en conviennent jamais.

FRANÇOIS MAURIAC.

LA PAGODE
57 bis, r. de Babylone - INV. 12-15
UN ECLAT DE RIRE !
W. C. FIELDS
MINES DE RIEN
DERNIERE SEMAINE



CINÉMA

Quels sont les films que « L'Ex-press » vous recommande ? Voir notre Sélection en page 26.

chronique
Bruno Gay-Lussac

● « Les Mordus » : un contrepoison ; Sacha Distel sur l'étiquette.

ES mauvais sentiments ne seraient-ils donc plus à la mode ? Après re battu les flancs tout l'hiver pour us démontrer que la jeunesse de nce passe le plus clair de son ps à se déshabiller, la nouvelle ue veut-elle nous expliquer aujour-ui que l'oisiveté n'est pas seule-nt la mère de tous les plaisirs mais si de tous les vices ? Nous avions oin de nous purger, cela est vrai. is le contrepoison nous est, peut-e, un peu trop brutalement adminis-, bien qu'il porte en étiquette la npathique figure de Sacha Distel (1). Profitant d'un déplacement en ca-on sur une route perdue du Sud-est, un jeune détenu (Sacha) s'évade se perd dans la forêt des Landes. us l'imaginions inhabitée, cette êt. Eh bien ! nous nous trompions. elle est, en effet, depuis quelque ps, truffée de minuscules villages is chacun autour d'une étrange se : le derrick. Des hommes vivent paraît-il, dans une communauté si monastique, et animés par la stique du pétrole. Notre évadé be sur l'une de ces oasis et, à la e d'incidents qui causent la mort homme, les foreurs, ces moines qués, attendris par la jeunesse et as intéressant du délinquant, déci-t de lui donner sa chance en l'ad-ttant parmi eux. Sacha prendra c le nom, les papiers du mort, et ouvrira peu à peu les joies du tra-l et de la vie en équipe. Il décou-a aussi la jeune et jolie postière, dis que la police, en la personne brigadier qui n'a certainement fait ses classes rue des Saussaies, e autour du derrick sans se décider ettre la main au collet du jeune onnier. Tout s'arrangera cepen-t. Ainsi nous sera-t-il démontré que prison n'est bonne pour personne que s'il y avait un peu plus de ricks en France, il n'y aurait peut-e pas davantage de pétrole mais ucoup plus d'honnêtes gens.

Un argot recherché

e scénario, tout compte fait, n'est si mauvais. Il y avait ici la char-te d'un film sérieux et même édi-t, qui se trouve gâché par une dis-ution douteuse et un dialogue de onage dans un style argot très herché que Sacha Distel nous dé-e avec autant d'application que s'il tait du latin. Ce nouveau Maurice valier a-t-il du talent ? Nous nous ons la question tout au long du , ce qui n'est pas très bon signe. s il ne chante pas, et nous sommes ibles à cette délicatesse. Dans l'en-ble, c'est la forêt qui tient le mieux rôle. Quant au pétrole, par bon-r, il ne jaillit pas, sinon nous accu-ons franchement le metteur en e de se payer notre tête.

(1) Paris, Berlitz, Wepler, Pathé.

Cabarets Dancings
SEXY Nancy Holloway 68, rue Pierre-Charron BAL. 25-18
ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens
Restaurants
LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !" de P.L. GUERIN et R. FRADAY 30 NF (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne

KATE MANX DANS « PROPRIÉTÉ PRIVÉE ». *Interdit en français.* (Archives).

Tout cela ne signifie pas que « Les Mordus » soit un film indigeste, ni une amère potion pour jeunes gens tourmentés, encore moins une œuvre de boy-scout. C'est plutôt, comment dire... un film d'arrière-saison.

BRUNO GAY-LUSSAC.

L'opinion de Françoise Sagan

● « Propriété privée » : si vous avez une piscine, méfiez-vous des nouveaux jardiniers.

LA violence et l'érotisme étant les deux mamelles du cinéma américain, tout au moins d'une certaine partie — que j'aime bien — du cinéma américain, « Propriété privée » (1) réussit le tour de force d'être plus violent et plus obsédé que n'importe quel film que j'aie pu voir. J'écris bien « obsédé » et non « érotique » car la naïveté des Américains à ce sujet est assez célèbre et la malheureuse héroïne de « Propriété privée » vue de dos, d'en dessus, ou d'en dessous, l'œil trouble et la bouche ouverte, relève plus du strip-tease que de Laclos. Mais c'est, à mon avis, un très beau film, très bien fait, et très envoûtant malgré les quelques niaiseries qui l'empêchent d'être un chef-d'œuvre.

Sur la côte Ouest, à Los Angeles, deux jeunes gens en blue-jeans, absolument semblables physiquement aux reportages de « Marie-Claire », « Elle », etc., déambulent. Ce sont des « beatniks », mais assez particuliers en ce sens que l'un est impuissant, obsédé, et l'autre provocateur et plutôt leste du couteau. Le provocateur qui est beau promet une femme à son copain obsédé. Ils s'installent près d'une propriété privée nantie d'une piscine où une belle jeune femme blonde tâche de noyer des ardeurs que son mari assureur et besogneux ne voit pas ou est peut-être fatigué de voir. Bref : le provocateur amène la belle sur son lit, essaye de la passer à son copain qui n'en peut mais, frappe la belle parce qu'il croit qu'elle a cédé à son copain (oh ! nature humaine, que de contradictions), tue le copain qui essaye de s'interposer et tuerait le mari revenu si ce dernier n'avait un revolver de côté. Moralité : la dame reste frustrée, les deux copains sont morts et la piscine est pleine de sang.

Il faut avouer qu'avoir fait un film visible et passionnant sur un tel sujet demandait un certain talent. M. Leslie Stevens l'a. Il y a des scènes extraordinaires — notamment la bataille dans l'eau — et une rapidité et une liberté de mise en scène qui devenaient rares dans les films américains. Simplement il faut éviter, en regardant ce film, deux attitudes : d'abord le goût de la généralisation. Je doute que les beatniks soient tous ainsi et que ce film, selon l'épouvantable formule, *« représente une certaine partie de la jeunesse américaine. »* Je doute que le metteur en scène ait voulu faire autre chose qu'une sorte d'hymne à la gloire de la violence, du désir et parfois de l'humour. Enfin il faut éviter l'attitude « à la française » : qui fait que la vue d'un mari inconscient, des excès de tous genres et d'une dame en chaleur fait rire aux larmes. Oui, c'est un film qui pourrait provoquer une charge merveilleuse, un film dont de nombreux spectateurs sortiront en disant : *« Ces Américains, vraiment, qu'est-ce qu'ils vont chercher »* — en omettant ceux qui seront tout bonnement scandalisés. En fait c'est un film exotique, sans fadeurs et peut-être plus proche de l'Amérique qu'on ne l'imagine. Mais c'est un film surtout qui vous fige sur votre fauteuil, vous effraye et provoque par moments votre admiration. Ce n'est pas si courant.

Au dernières nouvelles, on aurait interdit le doublage de ce film en français (2). Ce qui me semble au demeurant une assez bonne publicité. Je n'ai personnellement pas de jugement moral sur les films, les livres, etc., mais il est évident que les scènes les plus gracieuses du film se passent avec un couteau, un verre d'alcool, ou une dame dégrafée. Et que le meurtre, le viol et l'anomalie y ont un petit côté tout à fait naturel. Ça me paraît insuffisant pour déclencher les instincts d'une bande de blousons noirs mais, *« chères lectrices, si vous avez une piscine privée, méfiez-vous des nouveaux jardiniers. »* (Madame Express).

FRANÇOISE SAGAN.

(1) Biarritz, Rotonde, Royale.

(2) N.D.L.R. Un film en version originale ne peut prétendre qu'à une brève carrière dans quelques salles d'exclusivité. L'interdiction de doublage est donc une efficace — et dangereuse — mesure de censure.

OPÉRA

Douze ans après

● Mario del Monaco chante « Samson et Dalila » à l'Opéra, mais plus « Carmen » : il a eu trop chaud !

EN 1948, à Rome, les pensionnaires de la villa Médicis, en d'autres termes les « Prix de Rome », furent invités à aller soutenir de leur présence une jeune chanteuse française qui débutait à l'Opéra de Rome dans le rôle de Carmen. Elle se nommait Denise Scharley, et incarnait une Carmen pudique, presque réservée, dont le jeu contrastait singulièrement avec celui de ses partenaires transalpins, en particulier avec celui du jeune et fougueux ténor qui débutait, lui aussi, dans le rôle de Don José, et qui se nommait Mario del Monaco. Ceux qui eurent le privilège d'assister, aux côtés de Jacques Ibert, à cette mémorable représentation, n'oublieront pas de sitôt le succès immédiat que remportèrent notre compatriote et son camarade alors totalement inconnu.

→

(Pic.)
MARIO DEL MONACO ET DENISE SHARLEY.
A cause d'une veste.

Douze ans plus tard, Denise Scharley et Mario del Monaco viennent de se retrouver sur la scène de l'Opéra de Paris, à l'occasion d'une des plus belles représentations de « Samson et Dalila » qu'il nous ait été donné d'entendre. Dieu sait pourtant que cette partition a mal vieilli, en dépit, ou plutôt à cause du parti pris d'académisme adopté par l'auteur. C'est pourquoi, il convient de louer la mise en scène simple et efficace de José Beckmans qui, sans accessoires de faux bazar, atteint rapidement à la grandeur, en se contentant de jouer sincèrement le jeu d'une esthétique dépassée. René Bianco, excellent dans le rôle du Grand-Prêtre, et Denise Scharley, sensible et lyrique dans le personnage inquiétant de Dalila, furent des partenaires dignes de leur glorieux camarade florentin.

Pour ce dernier, Samson est l'un des trois grands rôles sur lesquels s'est établie une carrière éclatante. Depuis la représentation romaine de 1948, en effet, Mario del Monaco a conquis une gloire internationale comparable à celle de sa camarade la Tebaldi. Et, à part le rôle de Paillasse, c'est à deux rôles français qu'il doit cette gloire : Samson et Don José. C'est pourquoi la direction de notre Opéra lui a demandé d'être, aux côtés de Jane Rhodes, une fois de plus Don José.

Une pelisse pour l'hiver

Dans sa loge de l'Opéra, il monologue dans cet italien de Florence qui, depuis Dante, est la langue la plus chantante du monde...

« Je suis sans doute le chanteur qui a le plus fait pour le répertoire français à l'étranger. J'ai chanté « Carmen » et « Samson » en français, de l'Amérique du Sud jusqu'au Japon... Le rôle que je préfère ? Don José, car il est d'un bout à l'autre humain, pitoyablement humain, bien plus humain que celui d'Othello, par exemple... La mise en scène de « Carmen » ? Eh bien ! elle ne m'a nullement dérouté, puisque c'est à peu près exactement la même que celle dans laquelle je joue le rôle au Metropolitan Opera de New York... Oui, je devais faire deux fois la « Carmen » à l'Opéra, mais je ne la ferai qu'une fois, et basta !... Pourquoi ? Tenez, pesez-moi cette veste qu'on me met sur le dos au premier acte ! Doublée, fourrée, cette veste, comme une pelisse pour l'hiver ! J'adore votre Opéra, mais je ne suis pas fou, et je me refuse à porter encore une fois cette veste ; je ne viens pas faire une cure de « sauna » sur la scène de l'Opéra... Oui, oui, dites bien que c'est à cause de cette damnée veste que je ne chanterai pas deux fois « Carmen » à Paris... ».

La commission est faite...

CAMILLE RAMEAU.

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES
Ecrire : 8, rue Saulnier
PAR CORRESPONDANCE

MUSIQUE

La chronique de H.-L. de La Grange

● *L'étrange destin de Gustav Mahler, le pur, le prophète, l'illuminé et le plus méconnu des musiciens.*

New York, Londres, Vienne, Amsterdam fêtent cette année le centenaire d'un compositeur à peine connu en France. La chaîne française de modulation de fréquence donnera, du 26 juin au 8 juillet, une audition complète de ses œuvres (1).

GUSTAV MAHLER naquit en 1860, au sein d'une communauté israélite de langue et de culture allemandes, en pays tchèque, c'est-à-dire en Moravie. Autrichien, mais « trois fois sans patrie », selon sa propre expression, il allait introduire dans son art des éléments rappelant ces diverses origines. Allemand par son goût du folklore germanique, par sa culture littéraire et philosophique, Viennois de formation et aussi de cœur, Juif enfin, non pas seulement de naissance, mais par son sens du tragique de la condition humaine, par son intense mysticisme autant que par son esprit inquiet, toujours en quête de vérités nouvelles, Mahler allait révolutionner la musique : il s'impose aujourd'hui à nos yeux à la fois comme un héritier direct du romantisme et comme l'initiateur d'une tradition nouvelle.

Son point de départ, en effet, est romantique. Hoffmann, Jean-Paul l'ont formé ; le moyen âge et le folklore allemand, le goût de la nature et de la naïveté « populaire » et une certaine conception optimiste de l'humanité, qui se modifiera plus tard sous l'influence de Dostoïevski, tout cela donne à son art, dès vingt ans, une intensité captivante ; tout cela s'exprime aussi dans un style qui, d'emblée, n'appartient qu'à lui. Dès ses premières œuvres, le message essentiel de Mahler est déjà esquissé : l'homme lui paraît irrémédiablement voué à la souffrance et à la mort.

L'humour dissolvant

Petit à petit, un nouvel élément se fait jour dans son œuvre, un humour mi-douloureux, mi-grotesque, mi-naïf, mi-grimaçant, l'humour même du Kapellmeister Kreisler, de Hoffman[n], cet humour « dissolvant », qui n'av[ait] jamais encore retrouvé sa place da[ns] la musique, et contre lequel les co[n]temporains de Mahler ne cessèrent [de] s'indigner en écoutant sa musique. [Le] ton aussi s'élève peu à peu, et Mahl[er] édifie des monuments symphoniqu[es] dans lesquels l'homme lutte avec s[on] destin.

Durant sa courte vie (1860-191[1]) qui le mena jusqu'au faîte de [la] gloire en tant que chef d'orchest[re] virtuose et directeur du célèbre Opé[ra] de Vienne, Mahler écrivit neuf sy[m]phonies (et une dixième en part[ie] achevée), une cantate, soixante lied[er] et une « Symphonie de lieder » : « [Le] Chant de la terre ».

Cette production est d'une riches[se] et d'une variété inépuisables : l[es] symphonies sont des univers sonor[es] dont chacun exprime tout son être [à] chaque étape de son évolution ; l[es] plus courtes durent trois quar[ts] d'heure et les plus longues une heu[re] et demie, et les impresarios françai[s] hésitent encore à consacrer un conce[rt] entier à un compositeur encore si p[eu] connu. On a sottement accou[plé] Mahler avec Bruckner à qui il ne re[s]semble presque pas, et le myt[he] Mahler-Bruckner, accompagné [de] quelques banalités bien senties sur [le] « gigantisme » des post-romantiqu[es] « teutons », a longtemps caché a[ux] Français le génie de Mahler.

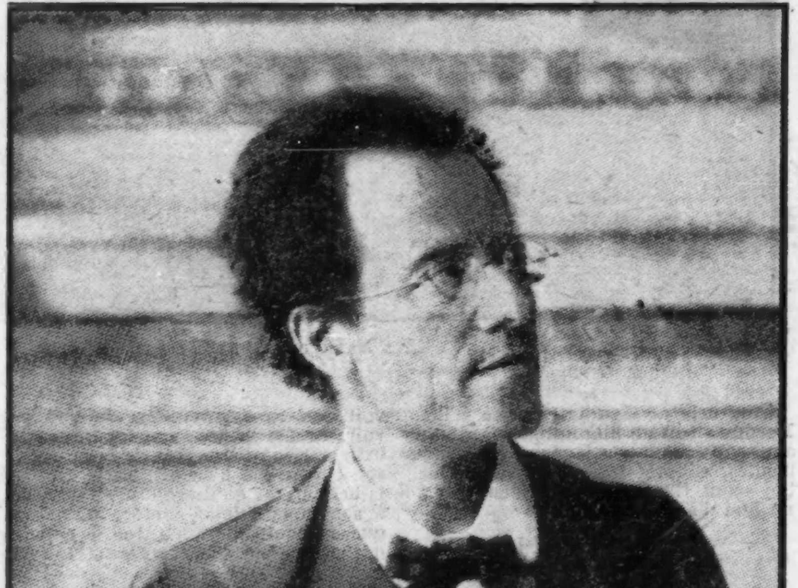
Pourtant, son inspiration mé[lo]dique, l'intensité de ses visions, [la] nouveauté de ses couleurs orchestral[es] autant que sa vigueur d'architecte [et] sa minutie d'artisan, suffisent à re[m]plir ces grands édifices d'une v[ie] intense : une fois que l'on a pénét[ré] les secrets d'un style parfois pa[ra]doxal, l'accès des symphonies [de] Mahler n'est pas plus « difficile » q[ue] celui de « Guerre et Paix » ou d[es] « Jeunes filles en fleur » ; il l'est bi[en] moins que celui des grands dram[es] wagnériens.

Schönberg, Berg, Webern ont a[d]miré passionnément Mahler ; pl[us] récemment, les « Entretiens » [de] Stravinsky exprimaient un renouve[au] d'intérêt à son égard, le préférant [à] Strauss, son rival bienheureux, do[nt] l'éclatante réussite a longtemps re[lé]gué dans l'ombre un art qui vise à [la] fois plus haut et plus profond. Ce[r]tains des principes qui ont perm[is] aux sériels viennois de renouveler [la] musique sont déjà découverts et app[li]qués par Mahler, tout particulièreme[nt] dans ses dernières œuvres : les « M[u]siques de nuit », de la Septième Sy[m]phonie, qui, pour la première fo[is] introduisent au sein de l'orchest[re] symphonique des instruments comm[e] la guitare et la mandoline, le premi[er] mouvement de la Neuvième dont l'i[n]vention et les variantes mélodiqu[es] sont inépuisables, peut-on s'étonn[er] que Berg les ait adorés et joués sa[ns] cesse, que Schönberg les ait longu[e]ment commentés et que Webern [les] ait dirigés ? Mahler avait d'ailleu[rs] découvert Schönberg longtemps ava[nt] qu'il ait le moindre succès, et l'ava[it] aussitôt aidé et soutenu.

Guitare et mandoli[ne]

Pour ce qui est des fameuses « b[ana]lités » de Mahler, il devait en fou[r]nir lui-même à Freud, en 1910, u[ne] sorte de « clé » psychologique : [un] jour de son enfance, pour échapp[er] à une dispute particulièrement vi[o]lente entre ses parents, il était so[rti] dans la rue où un orgue de Barbar[ie] jouait « O du lieber Augustin ! » Depuis lors, lorsqu'il était profond[é]ment ému, une mélodie populai[re] s'imposait à son imagination de co[m]...

(1) 1er juillet, à 20 h. 3[0] : Mahler et ses contemporains. — 2 juillet, à 14 h. 15 : 4e Sympho[nie]. — 3 juillet, à 15 heures : « Tribu[ne] des critiques de disques », consac[rée] à Mahler (Kindertotenlieder) ; à 20 h. 30 : « Le Chant plainti[f] », cantate. — 4 juillet, à 19 h. 1[5] : Symphonie tragique n° 8. — [6] juillet, à 21 h. 15 : Je[u] concours musical consacré [à] Mahler. — 7 juillet, à [...] heures : Concert par l'Orches[tre] philharmonique de la R.T.F., [di]rection Sébastian : extraits de [la] 3e et de la 7e symphonie, 1re sy[m]phonie (intégrale). — 8 juillet, [à] 20 h. 30 : Mahler et ses conte[m]porains. — 9 juillet, à 14 h. 15 : « Kindertotenlieder », chantés to[ur] à tour par Kathleen Ferrier [et] Fischer-Dieskau.



(Archives Conservatoire.)
GUSTAV MAHLER.
Freud avait la clé.

10, rue des URSULINES (5e) ODE 39...
En version INTÉGRALE
ALEXANDRE NEWSK[I]
de S. M. EISENSTEIN, Mus. Serge PROKOFIE[V]

siteur. Merveilleuse anecdote, si on songe que toute la musique des nées 1920 et 1930 est fondée sur mélange conscient des styles et que ahler fut le premier à faire des citations » conscientes, des allusions ce genre.

Etrange destin que celui de Mahler, pur, le prophète, le mystique, l'illuiné, qui fut incapable de la moindre ncession en matière artistique, qui cut et mourut pour son art, et à qui urtant l'on a toujours adressé des proches, que Strauss méritait autant e lui. Était-il donc plus coupable mêler au sublime des allusions au vulgaire », que Strauss qui fait valser héroïnes d'opéra les plus dignes, squ'à la sévère, la terrible Elektra ? Ne sont-ils pas aveugles ceux qui voient pas là, dans ces « impures », l'un des traits essentiels d'une oque de crise, de transition, ceux i ne comprennent pas que les « déuts » de Mahler étaient prophétis, que toute la crise de la musique ntemporaine s'exprimait déjà dans s œuvres ?

Lucide entre les lucides, Freud luime l'a dit, Mahler n'était nullement conscient de son génie ni de la var de ce qu'il créait : il savait que son temps viendrait ». En tant que ef d'orchestre, créateur d'une noulle tradition d'interprétation, en nt qu'homme de théâtre, prédécesur des grands metteurs en scène ntemporains, pionnier, chercheur, plorateur de nouvelles contrées usicales, tel il nous apparaît aujourhui. Tous les obstacles méritent être surmontés pour découvrir, au oins par le disque (2), ces visions de ve ou de cauchemar, ces combats tanesques avec le destin, ainsi que s rêveries douloureuses. Nul peutre n'a chanté la douleur humaine une manière plus noble et plus ouvante que le musicien des Kinertotenlieder et du « Chant de la rre ».

H.-L. DE LA GRANGE.

JAZZ

a chronique
Daniel Filipacchi

● *Lou Bennet : l'entrée de l'orgue dans les caves parisiennes.*

UN remarquable organiste américain, Lou Bennett, est depuis peu vedette du cabaret le *Blue Note* où doit jouer en compagnie de Kenny arke et du guitariste Jimmy Gourley ndant la saison d'été parisienne.

Les amateurs de jazz parisiens n'ont ère l'occasion d'entendre en club organiste, alors que la formule est ès courante dans les cabarets de new rk. Mais cet événement ne serait ut au plus qu'une intéressante curioé si Lou Bennett n'était un jazzn d'une envergure exceptionnelle. est l'un des très rares organistes à savoir utiliser toutes les possibilités de son instrument, pour en tirer des sonorités originales. Il prouve que l'orgue est en jazz un instrument à part entière, et non pas une sorte d'ersatz du piano.

Né en 1923 à Philadelphie, Lou Bennett s'est tourné vers le jazz en 1947, année où il commença à jouer du piano. Il y montra un réel talent, qui ne cessa de s'affirmer avec les années. Très ouvert aux courants modernes, Lou Bennett devait forcément rencontrer sur sa route le plus grand nom du piano actuel, Thelonious Monk. Il subit son influence, avec beaucoup d'autres jeunes jazzmen de sa génération. Mais en 1956, il décida de se consacrer à l'orgue dont il avait joué jusqu'alors épisodiquement : « Il y a autant de différence entre le piano et l'orgue qu'entre une guitare et une contrebasse. L'attaque du clavier est totalement modifiée quand vous passez d'un instrument à l'autre. De plus, l'orgue est un orchestre en réduction. Le jeu de pieds est aussi important que le jeu de mains. Votre liberté d'expression s'en trouve énormément accrue. Personnellement, je préfère l'orgue au piano. »

Le style de Lou Bennett traduit fidèlement ses idées. Grâce au pédalier qu'il manie avec une technique ahurissante, il est capable d'improviser de superbes solos dans les basses. L'usage du registre grave lui permet de créer lui-même un fond rythmique qui s'ajoute à celui du batteur et sur lequel se détache l'improvisation au clavier proprement dite. Le résultat est une structure complexe, d'une très grande richesse harmonique et mélodique.

Avec Lou Bennett, un grand souffle d'air frais et tonique est entré dans les caves parisiennes.

DANIEL FILIPACCHI.

LOU BENNETT.
Un instrument à part entière.
(Marquis.)

(2) QUELQUES DISQUES RÉCENTS : 1re Symphonie (« Titan ») : Hallé Orchestra, dir. Barbirolli. PVC 16020 (Vogue).

4e Symphonie, avec soprano : Maria Tauberova, sop. ; Orch. Philharmonique tchèque, dir. Karel Sejna. LPV 220 (Supraphon).

6e Symphonie : Orch. Philharmonique de Rotterdam, dir. Ed. Flipse. A 00297/8 (Philips).

« Lieder eines fahrenden Gesellen » : D. Fischer-Dieskau ; Orch. Philharmonia, dir. Furtwängler. FALP 392 (VSM).

« Kindertotenlieder » : Kathleen Ferrier ; Orch. sous la dir. de Bruno Walter. FC 1033 (Columbia).

FERNAND HAZAN ÉDITEUR
Une collection nouvelle
STAËL
VIEIRA DA SILVA
LANSKOY
chaque porte-folio : 48 NF
12 planches en couleurs grand format

GALERIE ARIEL - 1, av. de Messine-8e
CONFRONTATION DANS LA CONTINUITÉ DE LA PEINTURE
1er au 31 juillet

GALERIE DE L'INSTITUT
6, rue de Seine - ODE. 32-90
PEDRO FIGARI
Du 23 juin au 10 juillet

GALERIE LACLOCHE
8, PLACE VENDOME
BYNG
PEINTURES
JUSQU'AU 9 JUILLET

Galerie DINA VIERNY, 36, r. Jacob, Paris-6e
« PEINTRES PRIMITIFS »
BOMBOIS-BAUCHANT-SÉRAPHINE-VIVIN

GALERIE LOUISE LEIRIS
PICASSO
45 Gravures sur linoléum
15 juin au 13 juillet

Jacques DUBOURG, 126, bd Haussmann-8e
RAOUL DUFY
Dessins, aquarelles - 23 juin - 12 juillet

VILLAND ET GALANIS
ESTÈVE
127, boulevard Haussmann

GALERIE EUROPE
22, RUE DE SEINE (VIe) - ODE. 66-75
ITINERAIRE SUR TROIS GENERATIONS
SISLEY, RENOIR, BONNARD, VUILLARD
KLEE, LEGER, PICASSO, MIRO
FAUTRIER, DUBUFFET, MANESSIER, WOLS
Juin-Juillet 1960

Galerie de France
3, Faubourg-Saint-Honoré - 8e
ZAO WOU-KI

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIA[C]

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

24 JUIN

PROPHETES en politique, nous le sommes presque toujours à bon compte. Il arrive à toutes les voyantes de tomber juste : c'est cela qui surnage de leurs oracles, le reste est oublié. Quand je remets le nez dans le « Bloc-Notes » il me semble qu'assez souvent j'ai vu clair. Sagacité ? Intuition ? Il reste en tout cas que j'ai parié, que j'ai gagné ou perdu, non tout à fait au hasard puisque j'interprétais des indices. Mais enfin on finit toujours par jouer.

AUTOUR de cette négociation qui s'ouvre et qui engage notre destin politique, règne une zone d'imprévisible, ouverte à la fois à l'espérance et à la crainte. Nous céderons selon nos humeurs à l'angoisse ou à une joie un peu tremblante : je m'y abandonne quant à moi et je m'en dégage tour à tour. Négocier, c'est pour les deux adversaires avouer qu'ils consentiront à mettre les pouces sur tel ou tel point. Mais, des deux côtés, une limite extrême est connue du négociateur, qu'il ne devra à aucun prix franchir.

CEUX qui se rencontrent pour discuter de la paix subissent les uns et les autres la même pression énorme, venue à la fois de l'Occident tout entier qui exige cette paix, d'une nécessité vitale pour lui, du Maghreb et des musulmans d'Algérie dont les fils tombent par milliers depuis six années : peuple à la lettre crucifié. Cette double exigence, cette double attente passionnée, entretient notre espoir.

DE quelles forces disposent ceux qui, dans chaque camp, ont intérêt à ce que la négociation échoue ? Voilà le vrai problème. Du seul côté français nous pouvons nous en faire une idée : ne cédons pas à la facilité de ne prêter à nos adversaires de droite que des motifs bas. Un beau roman d'Eric Ollivier, « Les Enracinés », m'aide à entrer dans le drame des « pieds noirs ». Oui, ceux-là, on peut les comprendre : il faudrait les persuader qu'ils sont peut-être au moment de tout sauver, et non de tout perdre.

Même chez les Français de la métropole qui crient à la trahison, j'admets que tout ne soit pas calcul politique, qu'ils n'aient d'autre pensée que le service de la France, et que la perte de l'Empire les désespère.

Mais, enfin, s'est-il trouvé un seul Anglais, un seul Néerlandais, un seul Belge, pour se plaindre d'avoir été trahi quand leurs possessions d'outre-mer devinrent indépendantes ? Que l'Afrique ne soit pas perdue pour la France, peut-être en décidons-nous en ce moment même. Il dépend de la négociation qui va s'ouvrir que l'Algérie réconciliée devienne, avec son Sahara, le cœur vivant du Maghreb, de l'Eurafrique.

QUEL autre choix nous est laissé ? Six ans d'une guerre plus horrible qu'aucune autre par certains de ses aspects, ont fait dire, répéter et écrire partout comme la chose la plus évidente : « Il n'y a pas de solution militaire. »

En revanche, qu'il y ait en France une solution politique par l'Armée, voilà ce que d'autres voient aussi : une solution qu'ils ont cru être tout près d'obtenir le 13 Mai, puis à la journée des barricades, qu'ils croient encore à portée de leurs mains, à condition que la guerre reste maîtresse en Algérie ; aussi les voyons-nous résolus à tout pour qu'elle dure — à tout, peut-être même au crime : certains personnages d'opérette ne le sont qu'en apparence.

Mais il n'y a pas de pire crime que de prolonger le massacre d'une génération, un régime de terreur et de torture, si vous avez la possibilité d'y mettre fin.

DE GAULLE a trompé leurs calculs. De tous les hommes de Gauche au service de la paix, la Droite avait fait des défaitistes, sinon des serviteurs de l'ennemi et des traîtres. Mais qui persuadera-t-elle que de Gaulle en est un lui aussi ? Et s'il n'a pas trahi en décidant que l'Algérie algérienne serait seule maîtresse de son destin et en faisant venir à Paris les chefs rebelles, les calomniateurs se retrouvent avec leurs calomnies sur les bras.

26 JUIN

NOUS croyons que ceux qui nous lisent ont lu ce que nous avons écrit. C'est une grande illusion. Je me loue du genre de journalisme dont j'use ici, qui permet de passer vite, de ne s'attarder sur rien, sans prendre garde que c'est courir le risque de n'être pas compris. Des lettres m'expriment le trouble de quelques lecteurs; ils ont cru que ce que je disais l'autre jour de Daniel Halévy : qu'il ne reprocherait plus aujourd'hui à Degas d'avoir été du côté de l'état-major au temps de l'affaire Dreyfus, ils ont cru que cela me concernait moi-même, et que j'en étais venu à me sentir un faible pour ce général Mercier dont le nom seul me fait horreur !

Il faut bien admettre que c'est ma faut[e] puisque trois de mes lecteurs me p[o]sent la même question : beaucoup d'autre[s] ont dû réagir de même. Le plus triste es[t] qu'ils aient pu le croire. Nous avons bea[u] nous livrer au jour le jour, nous demeuron[s] inconnus.

L'affaire Dreyfus coïncide avec mes année[s] d'enfance et d'adolescence. Elle aura agi su[r] la vie spirituelle de ma génération d'un[e] tout autre façon que sur celle de nos aîné[s] qui y prirent une part active, mais nou[s] fûmes tous orientés par elle, nous qui débou[-] chions sur le champ de bataille quand l[a] bataille venait de finir.

Nous savons aujourd'hui que l'Affaire n[e] fut pas un accident, que les deux famille[s] d'esprits qu'elle avait dressées l'une contr[e] l'autre n'ont pas cessé de s'affronter, q[ue] ceux qui étaient capables, il y a soixant[e] ans, de maintenir un innocent au bagne, [le] sont encore de ces sortes de crimes que l[a] raison d'Etat recouvre.

La différence tient à l'illusion sur la bon[té] naturelle de l'homme si ancrée dans les es[-] prits d'avant la grande guerre, d'avant l[e] monstre hitlérien qu'elle a enfanté. Les fau[-] saires de l'affaire Dreyfus ne susciteraie[nt] pas aujourd'hui le même étonnement. Le[s] prétendus sceptiques, du temps de ma je[u-] nesse, même un Anatole France, croyaie[nt] de tout leur cœur, du moins dans leurs écrit[s] et leurs discours, que « lentement mais tou[-] jours, l'humanité réalise les rêves de[s] sages ». Ce sont les derniers mots d'Anatol[e] France à Tréguier devant la statue de Rena[n].

Les rêves que l'homme contente, dès qu'i[l] se sent la bride sur le cou, nous nous e[n] faisons, en 1960, une plus juste et plus noir[e] idée.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

L'EXPRESS

DIRECTION
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 8[...]

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
23, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL 1[...]
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : **1,25 NF.**
Suisse : **1 fr. 90.**
Belgique et Luxembourg : **18 francs.**
Italie : **250 lires.**

ABONNEMENTS (1 an) :
France et Communauté : **50 NF.**
Etudiants, militaires : **40 NF.**
Etranger : **60 NF.** (Etudiants : **50 NF.**)
(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

Belgique : 1 an : **625 francs belges.**
Souscription chez M. Henry STEVENART
35, avenue Wolvendael - BRUXELLES
C.C.P. 7141-66 Bruxelles

Etats-Unis : 1 an : **12 dollars.**
Souscription chez HOWARD PUBLICATION
206 East 17th Street, New York 3 (N.Y.)
Tél : Spring 7-0819

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)

PAR AVION :
Algérie, Tunisie, Maroc : **72 NF.**
Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espag[ne], Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Ita[lie], Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie : **79 N[F].**

Cameroun, République Centre-africaine, Républiqu[e] du Congo, Côte française des Somalis, Républiqu[e] de Côte-d'Ivoire, République du Dahome[y], République du Gabon, République de Guiné[e], République du Niger, République du Sénéga[l], République Soudanaise, République du Tcha[d], République du Togo, République Voltaïque, Rép[u]blique islamique de Mauritanie : **93 NF.**

Composition de TYPO-ELYSEES, 91, av. des Champs-Elysées, Paris.
Tirage des I.P.R. Raymond Séguin, 10, r. du Faubourg-Montmartre, Paris.
« L'EXPRESS », S.A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber